

Les médecins bressans / [Adolphe Cartaz].

Contributors

Cartaz, Adolphe.

Publication/Creation

Paris : Masson, 1902.

Persistent URL

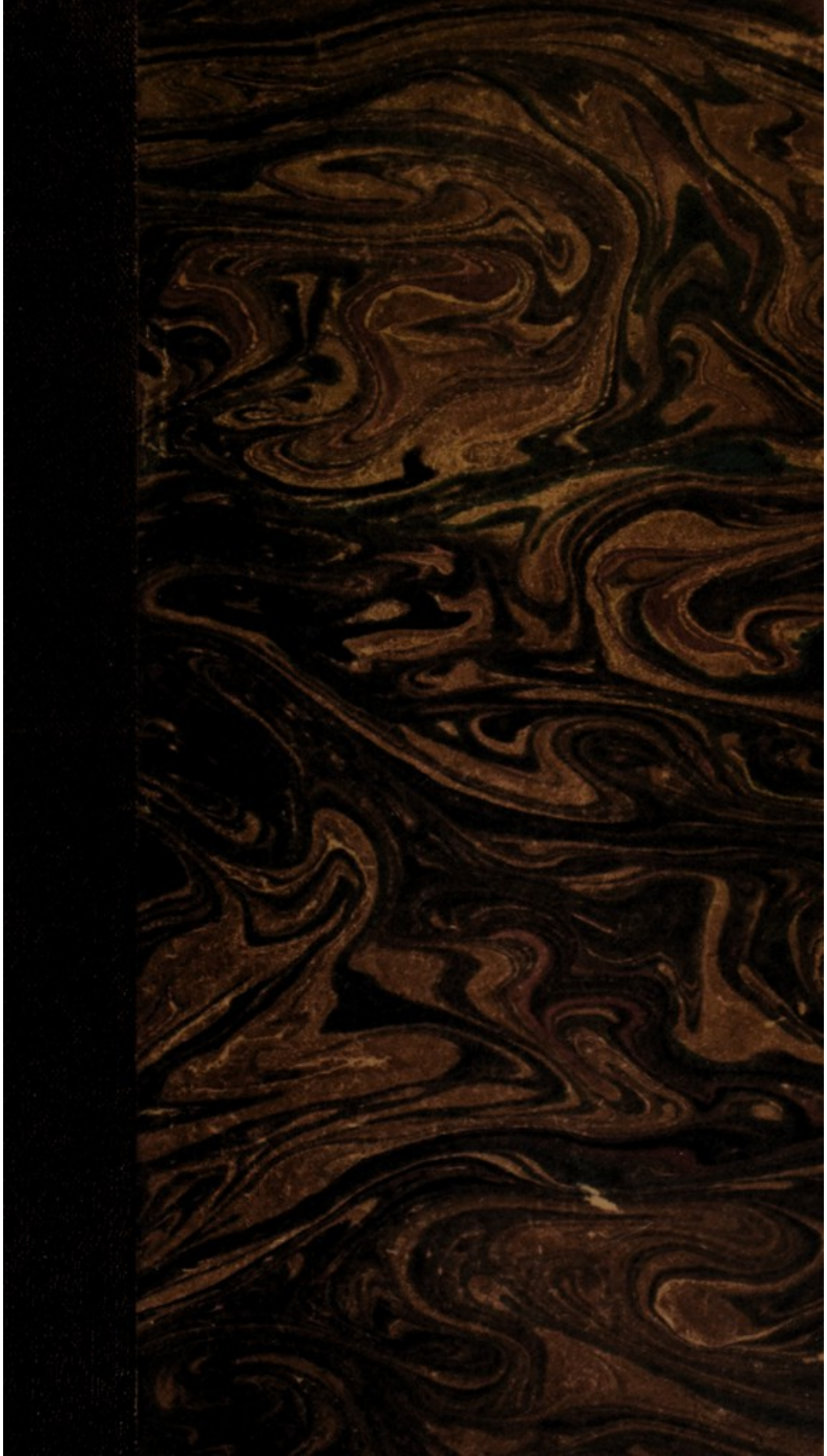
<https://wellcomecollection.org/works/tw4ee5ap>

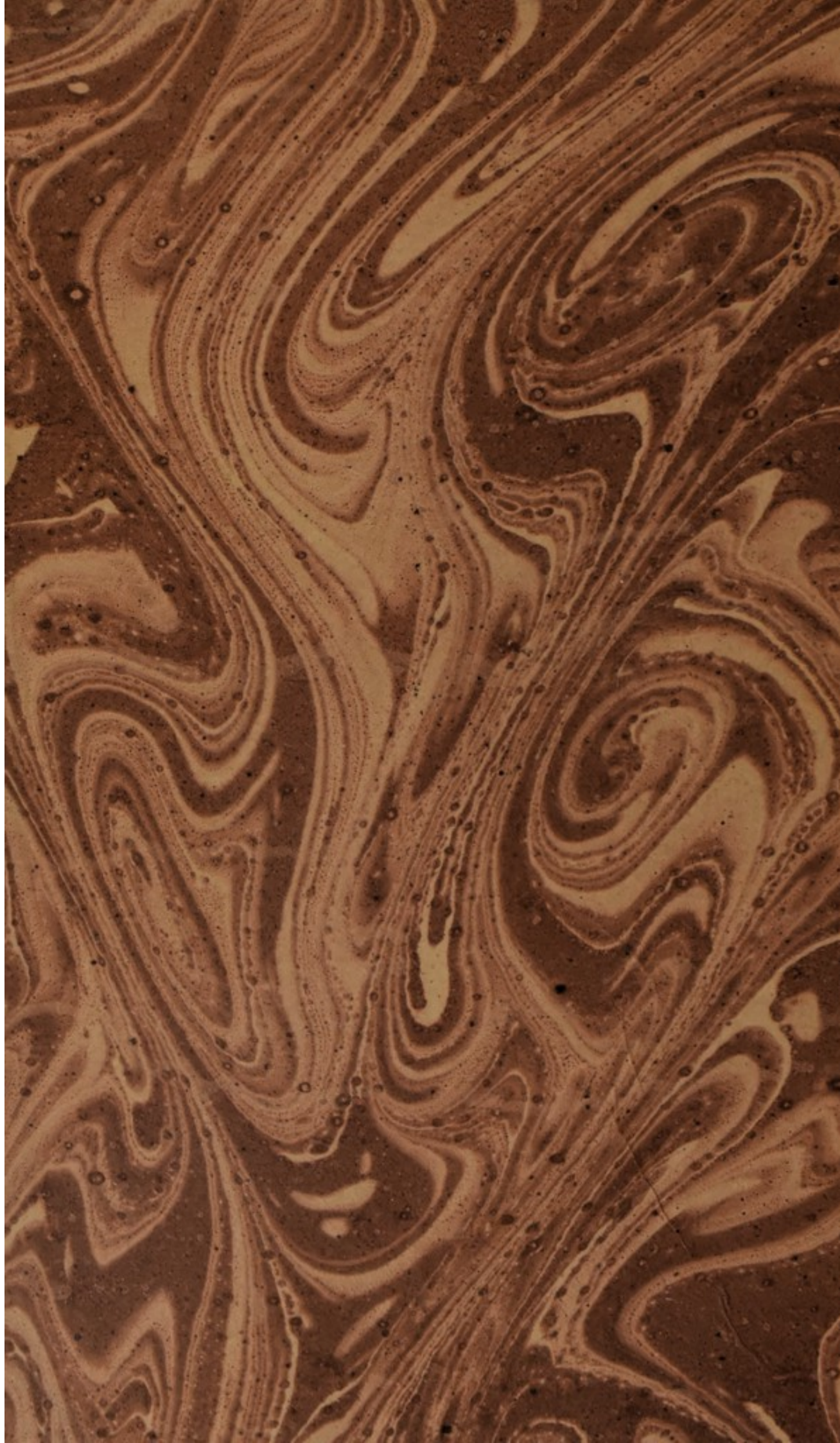
License and attribution

Conditions of use: it is possible this item is protected by copyright and/or related rights. You are free to use this item in any way that is permitted by the copyright and related rights legislation that applies to your use. For other uses you need to obtain permission from the rights-holder(s).



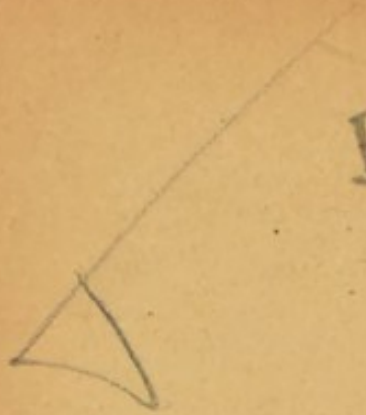
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







C620



B XXI. 24

Pallo

BYD. 362



22101217269

D^R ADOLPHE CARTAZ

ANCIEN INTERNE DES HOPITAUX DE PARIS ET DE LYON

LES

MÉDECINS BRESSANS



PARIS


MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1902





Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b2898609x>

10493

D^R ADOLPHE CARTAZ

ANCIEN INTERNE DES HOPITAUX DE PARIS ET DE LYON

LES

MÉDECINS BRESSANS

PARIS

MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1902

GF 71

BRESSE: Medicina, Biography

ΣΑΤΗΡΑΣ ΕΠΙΘΗΚΑ

Gallen

BYD. 362



WELLCOME LIBRARY
General Collections
M
7972

PRÉFACE

« J'aime mon village plus que ton village,
J'aime ma Provence plus que ta province,
J'aime la France plus que tout. »

Capoulié F. GRAS.

Chacun de nous garde, au fond de son cœur, avec l'amour de sa patrie, une place à part pour la petite patrie, le pays natal dont les hasards des carrières, les exigences de la vie l'ont éloigné. Dans la grande ville, à Paris, il recherche ses compatriotes et crée ces sociétés amicales, destinées à resserrer les liens entre les membres originaires d'une même province. A chaque réunion mensuelle, on se remémore les souvenirs d'enfance, on chante les vieilles chansons du pays, on y parle le patois, on y revit les vieilles coutumes, les vieilles traditions ; c'est un centre de véritable camaraderie. A l'étranger, dans les colonies, « un pays » qu'on retrouve est plus qu'un ami, c'est un membre de la famille. Partout la communauté d'origine rapproche des hommes qui, par leurs occupations, leurs profes-

sions, n'ont aucun lien apparent. Il suffit qu'ils soient issus du même coin de la France pour qu'ils se considèrent du même sang, comme des frères.

J'ai quitté le pays bressan, mon pays natal, fort jeune, mais j'y suis revenu souvent. Mon plus vieil ami et le meilleur est un enfant de Bourg, qui a épelé avec moi sur les bancs de l'école les premières lettres de l'alphabet. Ma famille paternelle et maternelle est originaire de l'Ain. Jeune, j'ai parcouru les montagnes du Revermont avec l'enthousiasme et la curiosité d'un écolier, imprégné des récits de l'histoire. Depuis, j'y suis revenu, revivant mon passé et disant, comme un grand médecin bressan¹ : « Montagnes de mon pays que je n'ai jamais pu revoir sans une émotion profonde, avec quels charmes votre image se retraçait à mon souvenir ! »

C'est ce culte de la petite patrie qui m'a donné l'idée de faire pour elle ce que d'érudits confrères, Alezais, Faidherbe, Puech, Roger, avaient fait pour la région flamande, normande, bretonne, marseillaise et nîmoise. J'ai voulu dresser le bilan de nos gloires médicales bressanes, consacrer le souvenir des médecins de mon pays, sans distinction de rang, je ne dis pas d'origine, car tous, sans exception, sont d'humble naissance et n'ont dû qu'à leur travail et à leurs mérites la place qu'ils ont su conquérir.

1. Richerand.

A côté des grands noms de la médecine, des Bichat, Récamier, Richerand, et, plus près de nous, des Bonnet, Rollet, Robin, Sappey, j'ai pensé qu'il convenait de citer les noms de cette phalange de médecins plus humbles, plus modestes, qui donnent sans compter leurs forces, leur science et leur dévouement.

Dans les verts pâturages de la Bresse, dans les plateaux, jadis marécageux, de la Dombes, aux bouquets de bouleaux blancs, jusqu'à ces montagnes du Revermont et du Bugey, couvertes de noirs sapins, partout la semence a été productive, et, des coins divers de ce pays fertile et riant, ont surgi des hommes de valeur, portant haut le renom des vertus médicales.

Je dois avouer que bien des fois, au fur et à mesure que je rassemblais les éléments de ce travail, j'ai été tenté de renoncer à le poursuivre, en raison des difficultés à réunir des documents précis. On trouvera, certes, bien des lacunes, bien des omissions, des erreurs de date¹ ou d'origine². Un autre se chargera plus tard de les corriger et de parfaire ce modeste essai.

Pour ma part, j'ai fait du mieux que j'ai pu, secondé

1. Plusieurs médecins, et des plus connus, ont été Bressans d'adoption en résidant ou exerçant dans l'Ain, mais ils n'en sont pas originaires et ne figurent pas dans cette biographie, tels Barbaud (du Jura), Bardonnnet (de Saône-et-Loire), Baumès, Frêne, Groscurin, député, Garapon, Groussot, Monestier, Monvenoux, Peyrotte, etc.

2. Les thèses anciennes ne portent pas, comme celles de nos jours, la date de naissance des auteurs. Force m'a été, pour un certain nombre, de rester dans le doute et l'ignorance.

fort heureusement par des amis anciens, par des amis nouveaux, par des confrères passionnés pour l'histoire de leur pays et qui ont mis, avec une grâce charmante et une cordialité sans pareilles, leur temps et leurs documents à ma disposition.

Qu'il me soit permis de remercier tout particulièrement M^{lle} Isabelle Cyvoct, mon vieil ami Édouard Cherel, mon excellent maître le professeur Bondet, mes camarades et amis, Dumarest, Hudellet, mes confrères, les D^{rs} Bouveret, Corlieu, Dureau, l'aimable conservateur de la bibliothèque de l'Académie de médecine, Julliard, Passerat, M. E. Dubois, professeur à l'École primaire supérieure d'Oyonnax, et M. Aimé Vingtrinier, l'érudit bibliothécaire de la ville de Lyon.

Je donne à la fin du volume la liste des ouvrages que j'ai consultés pour ce travail, mais je dois mentionner, d'une façon toute particulière, les livres de l'abbé Depéry, de Dufay et de Sirand, qui renferment des documents nombreux et importants.

J'ai consacré quelques lignes, en commençant, à l'étude des hôpitaux de Bourg et au relevé des établissements hospitaliers de l'Ain.

D^r ADOLPHE CARTAZ.

Paris, 25 décembre 1901.

LES MÉDECINS BRESSANS

LES HOPITAUX DE L'AIN

Le département de l'Ain est un de ceux où l'assistance publique s'est développée de la façon la plus large, et remonte aux époques les plus éloignées.

Pour une population de 351.000 habitants, il compte 24 hôpitaux ou hospices pouvant abriter plus de 1.200 malades, dont 300 et quelques infirmes, vieillards ou incurables.

Au chef-lieu, à Bourg, un grand hôpital, l'Hôtel-Dieu, peut recevoir près de 200 malades, blessés ou fiévreux. Un autre hôpital, la Charité, abrite une centaine d'enfants assistés, de vieillards ou d'infirmes.

Dans vingt-trois communes, sous-préfectures ou chefs-lieux de canton, on trouve des hôpitaux de plus ou moins grande importance, dont la fondation, récente pour quelques-uns, remonte, pour la plupart, à plusieurs siècles en arrière.

En voici la nomenclature d'après un relevé de l'année courante, avec la date de leur fondation et les noms des fondateurs et principaux donateurs.

	DATE de la fondation.	NOMS DES FONDATEURS	NOMBRE total des lits ¹ .	NOMBRE de lits pour vieillards ou incurables.
AMBÉRIEU	1855	Gaillet ² , curé.	9	»
BAGÉ-LE-CHATEL	1422	Louis I, duc de Savoie.	23	6
BELLEY	Antérieure à 1200	»	75	2
BOURG : Hôtel-Dieu.	1533	Pierre Chapon.	200	»
— Charité.	1687	Dame Crollet.	»	120
CHALAMONT.	1703	D ^{lle} Simonin et Ant. Simonin, procureur au bailliage de Chalamont.	24	7
CHAMPAGNE	1861	Ant. Costaz.	29	29
CHATILLON-SUR-CHALARONNE.	1432	Amédée VIII, duc de Savoie, comte de Châtillon.	35	»
COLIGNY.	1839	Dame Alex. d'Épinay.	6	1
GEX : Hôpital de Gex.	1660	L'abbé Brissault, conseiller d'État. Chamillart, docteur en Sorbonne, et la duchesse de Ventadour.	76	25
— Hospice de Tougin.	1737	Marc Panissod, président au bureau des finances de Lyon.		
LAGNIEU.	1701	D ^{lle} Marguerite de la Poype de Vestrieux.	8	»
MEXIMIEUX.	1834	L'abbé Ruivet.	32	5
MONTLUEL	XII ^e siècle	Les seigneurs comtes de Montluel.	28	5
MONTMERLE	1850	Dame B. Durrière.	9	»

1. État donné par l'administration préfectorale du 28 février 1901.

2. Il existait jadis un hôpital à Ambronay. On trouve en effet dans les archives conservées à Bourg un mémoire (1660) pour faire réunir à l'Hôtel-Dieu l'aumône générale de l'abbaye dénommée la Bribe.

	DATE de la fondation.	NOMS DES FONDATEURS	NOMBRE total des lits.	NOMBRE de lits pour vieillards ou incurables.
MONTREVEL	"	"	41	3
NANTUA	De temps immémorial.	La Ville?	34	10
OYONNAX ¹ .	"	"	"	"
PONT-DE-VAUX	1300-1626	Aimé le Grand , seigneur de Baugé et de Bresse. Elisabeth de Bourgogne , duchesse de Pont-de-Vaux.	43	8
PONT-DE-VEYLE ²	1322	Pierre de Bey , bourgeois.	25	"
SAINT-RAMBERT	1688	Balme , seigneur de Sainte-Julie, et Cottin , curé.	40	"
SEYSSEL	"	"	5	"
SAINT-TRIVIER-DE-COURTES .	1673	Marc Bressont , curé.	14	"
SAINT-TRIVIER-SUR-MOIGNANS	1860	de Saint-Genest , Nicolas.	40	"
THOISSEY	1701	L. Auguste , prince des Dombes.	6	"
TRÉVOUX	1686	Anne-Marie-Louise , duchesse de Montpensier, souveraine des Dombes.	89	23
VERJON	1835	C.-M. de Game .	6	2

1. Ne fonctionne pas encore.

2. Voy. pour les détails de l'histoire de cette fondation, E. Dubois. Notice historique sur la ville de Pont-de-Veyle. *Ann. de la Soc. d'émulation de l'Ain*, 1901.

A Pont-d'Ain il existe, dans l'ancien château des ducs de Savoie, un hospice pour les prêtres âgés et infirmes.

A Bourg, il y a, en dehors des lits d'hôpitaux et d'hospices, 2 asiles d'aliénés, l'asile Saint-Georges, pour hommes, contenant 285 lits, et l'asile de la Madeleine, pour femmes, contenant 508 lits.

La fondation du premier hôpital de la cité de Bourg remonte presque aussi loin que la création de la cité elle-même.

Au xi^e siècle on trouve dans de vieux titres la preuve de l'existence d'un hôpital, dit de Saint-Jean. « Des lettres patentes, dit Ébrard¹, datées du mois de mars 1250 et portant les sceaux des frères Guy et Rainold de Baugé, et de Philippe, archevêque de Lyon, en font mention. » Cet hôpital était situé au nord de Bourg, vers la fontaine Saint-Jean, au faubourg de Mâcon.

Au xiv^e siècle, vers 1380, existait aussi un hôpital voisin de l'église Saint-Antoine, et destiné à soigner les malades atteints du mal dit de Saint-Antoine.

En 1472, Charles de Bourbon, archevêque et comte de Lyon, accordait aux bourgeois de Bourg la permission de bâtir hors des murailles de la ville une maison pour retenir les pestiférés. La ladrerie ou maladrerie était située au lieu dit la Plume (emplacement de la gare actuelle, d'après Brossard). La maison des pestiférés était à Saint-Roch.

A la même époque, ou remontant encore à une date plus ancienne, il y avait l'hôpital Sainte-Marie. Cet hôpital fort ancien, d'après Guichenon, n'eut point d'autres fondateurs que les particuliers qui y ont fait des aumônes. Ce fut le berceau de l'Hôtel-Dieu. L'emplacement de cet hôpital Sainte-Marie était sur la rue Neuve, et on trouve, en 1429, un acte du Sénat de Chambéry qui conservait aux habitants de Bourg le droit de nommer les recteurs de l'hôpital.

En 1462, le duc Amédée de Savoie prend sous sa pro-

1. Consultez sur ce sujet Ebrard. *Misère et Charité dans une petite ville de France*. Notre confrère a résumé d'une façon très complète dans cet ouvrage l'histoire des œuvres philanthropiques de notre pays de Bresse.

tection et sauvegarde les biens, les recteurs, les malades de l'hospice. Les recteurs étaient, à cette époque, les sieurs Jean du Saix, Jean Favre, Claude de Challes, Humbert Velut, Philippe Bachet, Jean Gachet.

Des lettres patentes de Philippe de Savoie, comte de Bresse, en date du 12 août 1476, confirment la protection donnée par le duc Amédée.

Un bienfaiteur dont le nom mérite de passer à la postérité, Pierre Chapon, simple bourgeois de Bourg, contribua à agrandir l'hospice, à le transformer, et peu après sa donation de mille écus d'or, d'immeubles, de terres, une assemblée générale de tous les états de la ville, le 2 novembre 1548, avec le consentement de l'archevêque de Lyon, décida de réunir les maisons de la maladrerie, des ladres, l'hôpital des Pestiférés dit la Maison de Ville, avec l'hôpital de la Charité, sous le nom d'Hôpital général.

La fondation de Pierre Chapon ne visait pas au soin des malades proprement dits. Il avait institué une sorte d'aumône générale correspondant à nos dépôts de mendicité, pour secourir, « nourrir, vestir et coucher les pauvres ». L'acte généreux de Chapon eut un grand retentissement; il a été célébré par un poète du temps, et l'inscription suivante fut gravée sur la porte de l'hôpital¹ :

L'an mil courans cinq cens et trois
 Jours vint trois, de septembre le mois,
 Pierre Chapon, noble par ses vertus,
 Marchand de Bourg, charitable et cortois
 A Dieu quérant distribuer les droits,
 Prenant pytié des povres mal vestus,
 Pour l'hospital il donne mille escus,
 A Ceyzérial vignes, pré en Baudière,
 La terre aussi devers la Maladière.
 Que dites-vous, gens de bien, n'est-ce assez ?
 Ne doit-on pour lui faire prière :
 A tout le moins *Requiescat in pace.*

1. Guichenon. *Histoire de Bresse et du Bugy.*

La délibération des syndics et conseillers de Bourg amena la fusion de ces divers hospices et asiles en un seul. A partir de cette époque, ce ne fut plus seulement un hospice, ce fut un hôpital, car on y admit les malades.

La délibération fut homologuée en mars 1578, par le juge mage de Bresse.

Cette transformation d'hospice en hôpital est prouvée par la requête suivante :

« En 1540, le respectable (respectable) Medici, docteur en médecine, s'est offert de servir et de médicamenter gratuitement, *amore Dei*, plusieurs pauvres reçus dans l'hôpital de cette ville, qui sont atteints de diverses maladies. Mais, pour ce faire, il faudrait prendre chez les apothicaires quelques drogues. Le conseil de la ville arrête qu'il viendra en aide à ces pauvres infirmes du mieux qu'il pourra, et que s'il est nécessaire de prendre quelques drogues chez les apothicaires, on les leur paiera sur les revenus de l'hôpital. »

L'Hôtel-Dieu, ainsi établi par la fusion des diverses maisons, fut géré par un recteur choisi parmi les syndics. En 1554, au lieu d'un recteur, on en nomma deux. Leur nombre fut porté à quatre en 1646, puis à six en 1712. Plusieurs médecins de la ville, Revel, Monnier, ont été recteurs de l'Hôtel-Dieu.

La reconstruction de l'Hôtel-Dieu actuel fut souvent réclamée; à la fin du xvi^e siècle, on trouvait déjà les bâtiments incommodes. Cette restauration se fit attendre jusqu'en 1783, époque à laquelle furent commencées les nouvelles constructions. L'Hôtel-Dieu fut terminé en 1790; il avait coûté 515.000 livres.

L'hospice de la Charité est de date moins ancienne. Marie Crollet, veuve de Pierre Brunet, conseiller au Parlement

de Metz, légua, en 1687, sa fortune et sa maison de la rue Vieille-Charité aux pauvres de Bourg.

Les syndics de l'époque firent, avec ce legs et la maison, une sorte d'aumône générale, consacrée tout d'abord à recueillir les jeunes filles orphelines, puis les jeunes filles pauvres. On y admit un peu plus tard de jeunes infirmes, des muettes.

En 1724, on agrandit la maison devenue trop étroite pour les réfugiées de plus en plus nombreuses. La Ville fit acquisition du domaine de la Plume, de divers terrains, et, en 1745, on construisit, sur les plans de Thomas, architecte de Chalon, le nouvel hospice, qui fut agrandi successivement au fur et à mesure des besoins.

Les syndics obtenaient de Camille de Neufville, archevêque de Lyon, la permission d'ériger (27 novembre 1688) une maison de charité à Bourg. Le magistrat de la ville autorisait, de son côté (21 février 1695), la création de cet hôpital, et quelques mois plus tard (août 1695) on enregistrait les lettres patentes du roi Louis XIV, portant approbation de l'hôpital général dit de Charité.

C'est en août 1688 que furent nommés les premiers recteurs et administrateurs des biens destinés à cette fondation. Ces recteurs se nommaient : Jacques Brossard, seigneur de Montanay, Curtel, Grollety, Goyffon¹, Sachez.

En 1782, on y logeait les enfants trouvés ; en 1836, on y admettait des vieillards et des incurables. Il fallut, peu à peu, donner de plus vastes proportions à l'ancien hospice. Il abrite, en effet, en ce moment, plus de cent personnes, infirmes, vieillards.

1. Il s'agit peut-être du médecin dont je donne plus loin la biographie.

LISTE NOMINATIVE¹

DES MÉDECINS DE L'HOPITAL DE BOURG

DE 1700 A 1901

1700. D^r SACHAY. Pas de traces de sa nomination.
1709. M. JULLIARD (17 mars). La commission le nomme médecin de l'hôpital pour seconder M. Sachay.
1755. M. MONNIER. Pas de traces de sa nomination. Par lettre enregistrée il demande des instruments de chirurgie et la réparation du local des bains.
1770. MM. ROLLET² et FAGUET, nommés en..... Le 29 mai 1770 il est alloué à ces deux médecins 75 livres pour honoraires.
1776. M. BUGET. Pas de traces de sa nomination, mais, par délibération du 1^{er} janvier 1776, la Commission alloue 300 francs d'honoraires à M. Faguet et 240 à M. Buset, chirurgien³.
- An VI. MM. GUILLOT et MONNIER. Par délibération du 26 germinal an VI, la Commission nomme MM. Guillot et Monnier en remplacement de Faguet et Rollet, décédés.
- An VIII. NIVIÈRE et PACOUD. Par délibération du 25 ventôse an VIII, M. Nivière est nommé en remplacement de M. Guillot, décédé; M. Pacoud est nommé chirurgien adjoint au sieur Buset.

1. Les documents ci-dessus que je dois à l'obligeance du D^r Passerat et de M. le maire de Bourg, sont les seuls qu'on ait pu retrouver sur les registres de l'hôpital.

2. Il s'agit probablement de Rollet dit Marat.

3. D'après Ebrard, à l'époque de la Révolution, Buset fut seul chargé du service de l'hôpital; il se faisait aider et souvent remplacer par des aides, dont le peu d'habitude donnait lieu à des réclamations fréquentes.

An VIII. Le 25 floréal, BUGET donne sa démission, est remplacé par son fils, qui est chirurgien avec Pacoud.

1802. CABUCHET nommé à son retour de Paris.

1806. M. GÉNARD, nommé médecin.

1818. Présentation de M. PIQUET comme médecin de l'hôpital (27 décembre).

1819. M. PIQUET nommé médecin le 15 avril en remplacement de M. Génard.

1825. M. HUDELLET, nommé en remplacement de Cabuchet.

1831. MM. DESPINEY et BARBAUD¹, nommés le 16 mars et le 13 avril en remplacement de MM. Buget et Piquet, démissionnaires.

1843. M. HUDELLET fils, nommé le 21 juin en remplacement de son père, démissionnaire.

1845. MM. DUPRÉ et PIC, nommés en remplacement de M. Despiney, décédé, et de M. Pacoud, démissionnaire. M. PLACE nommé médecin.

1878. M. HUDELLET, nommé en remplacement de son oncle, décédé.

1882. M. BOUVIER, nommé médecin suppléant (8 février).

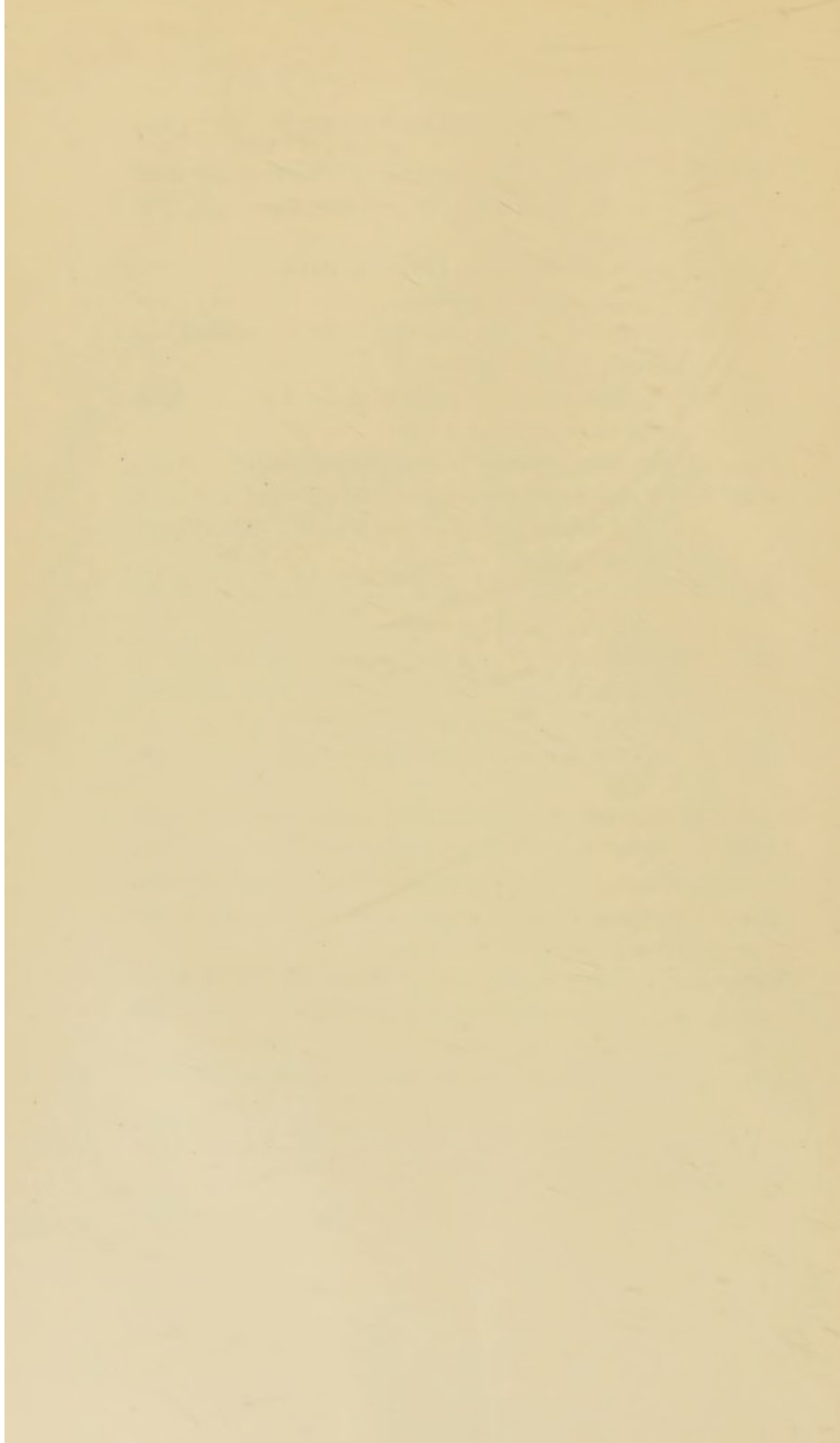
1884. M. PASSERAT, nommé médecin (16 décembre). M. Pic, démissionnaire, est nommé chirurgien honoraire.

1885. Démission de M. DUPRÉ, nommé chirurgien honoraire (9 juillet).

1885. M. HUDELLET est désigné comme seul titulaire du service de chirurgie (21 juillet) M. BERNASCONI, chirurgien suppléant.

1891. M. NODET, nommé en remplacement de M. BREVET.

1. Barbaud (Claude-Etienne-Victor), était originaire du Jura. Il a passé sa thèse à Paris en 1817. (Dissertation sur l'inflammation aiguë et chronique de l'utérus.)



LES MÉDECINS BRESSANS

ALBERT (Nicolas), né à Saint-Julien, vers 1790, mort à Ferney, vers 1850.

Ex-chirurgien des armées françaises, membre de la Société d'instruction médicale, bachelier ès lettres de la Faculté de Paris, Albert était encore, au moment où il passa sa thèse à Paris, membre correspondant de l'Athénée de Montpellier.

PUBL. — Dissertation sur l'empyème. Thèse de Paris, 6 mars 1817, dédiée à son père, docteur en chirurgie, et à son frère, docteur en médecine¹.

AMARD (Louis-Victor-Frédéric²), né à Coligny, le 23 avril 1777, mort à Paris, le 1^{er} juillet 1847.

Amard a commencé ses études médicales à Lyon, où il fut reçu interne à la promotion du 13 brumaire an V.

C'est à Paris qu'il va les terminer ; il y passe en effet sa thèse, le 10 brumaire an XI. Mais il avait affronté, bien avant cette époque, les épreuves des concours. En

1. Je n'ai pu trouver de renseignements sur le père et le frère de ce médecin. Un homonyme, Albert Charles, ayant exercé dans l'Ain, est originaire du Jura.

2. Dans sa *Chronologie médico-chirurgicale des hôpitaux*, Pêtrequin orthographe le nom sans *d* (Amar). Sa thèse porte bien Amard et le note comme chirurgien de la Charité. (*Mélanges de chirurgie ou histoire médico-chirurgicale de l'Hôtel-Dieu de Lyon*. Paris, 1845.

l'an VIII, il avait été nommé chirurgien en chef de l'hôpital de Lyon, comme en témoigne la dédicace de sa thèse : « Dédié aux médecins et chirurgiens juges du concours qui a eu lieu le 21 nivôse an VIII, pour la place de chirurgien en chef de l'hôpital de Lyon », et fut mis en possession de son poste à la Charité, le 28 août 1805. La thèse porte aussi le titre : « ancien chirurgien de l'hôpital de Lyon » ; mais ceci n'était que l'indication d'un poste moins élevé, correspondant à l'interne ou à l'assistant de chirurgie de nos jours, qu'il avait occupé avant d'être nommé chirurgien en chef.

Il exerça pendant longtemps à Lyon, où il jouissait d'une réputation bien légitime d'opérateur habile et de chirurgien sagace et prévoyant.

Il s'occupa beaucoup d'améliorer le sort des aliénés. Ces malheureux étaient enfermés, à l'hospice de la Charité de Lyon, dans des souterrains. A l'Hôtel-Dieu, c'étaient, comme au siècle dernier, pour les malheureuses folles de la Salpêtrière, des cabanons humides, épouvantables prisons où les troubles mentaux ne faisaient que s'aggraver.

C'est pendant son passage dans ces hôpitaux que, frappé de cet horrible traitement, peut-être aussi inspiré par les protestations de Pinel, Amard éleva de son côté la voix en faveur de ces pauvres aliénés, et obtint, à la suite de son plaidoyer (*Traité de la Folie*), la translation de ces malades à l'hospice de l'Antiquaille, ancien couvent de la colline de Fourvières, qui servit d'hôpital spécial pour les aliénés et les malades atteints d'affections cutanées ou vénériennes, jusqu'à ces dernières années¹. Les aliénés transférés défi-

1. Pendant mon semestre d'internat à l'Antiquaille, en 1869, il y avait dans cet hôpital un service d'aliénés qui a été maintenu encore longtemps après mon départ de Lyon.

nitivement à l'hospice de Bron, l'Antiquaille est resté un hôpital analogue aux hôpitaux Ricord et Saint-Louis à Paris.

Comme la plupart des grands médecins de Lyon, Amard cultivait les lettres, et il contribua à la fondation de la Société littéraire de Lyon, en 1807, dont il fut le premier président.

Dans son travail sur les ulcères, Amard proscrit les pansements au sublimé qui amène de la salivation, et recommande de promener devant la plaie des charbons ardents, ou de pratiquer des cautérisations au fer rouge.

PUBL. — Dissertation sur les ulcères en général. Thèse de Paris, 10 brumaire an XI.

Traité analytique de la folie et des moyens de la guérir, in-8°, 103 pages. Bellanche. Lyon, 1807.

Association intellectuelle, méthode progressive et d'association, ou l'art d'étudier et d'opérer dans toutes les sciences et particulièrement en médecine, suivi d'une clinique générale interprétative des phénomènes morbides et spéciale des maladies des couches, 2 vol. in-8°. Paris, 1821.

Homme, univers et Dieu en religion et gouvernement universels, 2 vol. in-8°. Paris, 1844.

ANDRÉ (Dominique), né à Pont-de-Vaux, le 12 novembre 1769, mort au même lieu, le 14 avril 1827.

Avant d'être médecin, André avait servi dans les armées de la République, comme volontaire au 2^e bataillon de la Haute-Loire. Ses compagnons, moins courageux que lui, avaient lâché pied ; cela lui valut une citation à l'ordre du jour. Joubert, son compatriote, écrivait à son père que son fils, « ce brave jeune homme, n'a pas suivi l'exemple de ses camarades du 2^e bataillon, qui, à l'aspect du danger, ont déserté leur drapeau ; aussi a-t-il conquis l'estime de ses chefs ».

Forcé par ses blessures et son mauvais état de santé de

quitter l'armée, André étudia la médecine, fut reçu docteur à Montpellier, et revint exercer dans son pays.

PUBL. — Thèse de Montpellier, 16 décembre 1791.

ANDRÉ (Claude-François-Alphonse), né à Pont-de-Vaux, le 4 juin 1828, mort à ...

Entré dans la médecine militaire, André était aide-major de 1^{re} classe en 1865.

PUBL. — Des fièvres intermittentes. Thèse de Paris, 3 juillet 1856, dédiée à la mémoire de son grand-père, docteur (probablement André Dominique).

BACHELIER, chirurgien de Bourg-en-Bresse.

Sirand, qui cite ce médecin comme originaire de l'Ain, ne le connaît que par l'ouvrage suivant, publié par Durret : *Voyage de Marseille à Lima*, par Durret, in-12, Paris, 1720. Durret annonce que le fond de la relation est du sieur Bachelier.

Ce sont tous les renseignements fournis par Sirand, et je n'ai pu, malgré mes recherches, en trouver d'autres.

BACON-TACON (Pierre-Jean-Jacques¹), né à Oyonnax, le 18 juillet 1738, mort à Paris, en 1817.

Bacon-Tacon n'aurait laissé que d'assez mauvais souvenirs, s'il n'avait contribué à faire connaître la station d'eaux de Saint-Honoré (Nièvre), et à préparer un avenir qui a dépassé de beaucoup les espérances qu'il fondait sur ces eaux sulfureuses.

1. Dans la liste des membres de la Société d'émulation de l'Ain (1816), il est fait mention à l'article nécrologique de Bacon-Tacon, membre associé, mais on le désigne comme homme de lettres à Lyon.

Médecin et archéologue tout à la fois, chose rare à l'époque, Bacon-Tacon voyagea en Egypte et en Grèce, puis fut attaché au service médical de la cour de Russie. Par quelle bizarre suite d'événements le médecin français alla-t-il résider à Saint-Pétersbourg? je n'ai pu le déterminer. Il resta en Russie jusqu'à la mort de l'impératrice Catherine, qui lui accorda une pension de 2.400 livres qu'il toucha jusqu'à la Révolution.

Il parcourut l'Allemagne, visitant les collections scientifiques, et en rapporta les documents d'archéologie et d'ethnographie qu'il publia en 1798, sur les origines celtiques.

A la Révolution, il se lança dans la carrière politique, et fut nommé conseiller général pour l'arrondissement de Nantua. En 1802, il vient à Paris, se fait connaître comme publiciste, collabore à divers journaux. Plus tard, il est enrôlé dans la police, et en 1796 il est envoyé à Lyon pour y étudier l'esprit public.

Sous le Consulat et l'Empire, son zèle parut suspect, et on l'éloigna de Paris : il s'établit alors marchand d'antiquités à Lyon et c'est à ce moment qu'il aurait été, dit-on, condamné pour escroquerie (1807).

C'est en 1812 que Bacon acheta les sources de Saint-Honoré, et quelques acres de terrain alentour.

« Dans la poussière des bibliothèques d'outre-Rhin, dit un des historiens de Saint-Honoré, Bacon avait trouvé, prétendait-il, de précieux documents concernant l'antique établissement situé aux portes de Saint-Honoré; il venait lui rendre son ancien lustre. De quelle nature étaient ces documents mystérieux, lui seul le sut. Appartenaient-ils aux premiers siècles de l'ère chrétienne, comme la Table de Peusinger si longtemps oubliée dans un couvent d'Allemagne? Avait-il simplement rencontré un des innom-

brables mémoires publiés au xvii^e siècle par Jean du Chatelet¹?

« Bacon réunit les sources de l'étage inférieur, sans pénétrer toutefois jusqu'aux travaux romains; une piscine divisée en compartiments par des cloisons de bois tint lieu de baignoires. Au-dessus on disposa quelques logements. Une gaine en douve, que le docteur appelait l'*homme debout*, élevait l'eau de la source supérieure à 2 mètres au-dessus du sol, constituant ainsi le plus primitif des systèmes de douche.

« Comme du Chatelet, Bacon vint avant l'heure propice : des routes si nombreuses qui sillonnent aujourd'hui cette partie du département, aucune n'existait en 1812... Néanmoins, quelques personnes vinrent à Saint-Honoré et s'en trouvèrent à merveille; mais bientôt les désastres qui suivirent 1813 paralysèrent l'essor du naissant établissement. Bacon n'était pas riche; au retour des temps plus calmes, il se trouva complètement ruiné.

« Il lutta longtemps, en proie au chagrin le plus poignant, aux privations les plus dures. Son fils, sa belle-fille vinrent à leur tour, et n'eurent pas meilleure chance. Leur misère était navrante; la femme faisait le service des baigneurs; des pommes de terre cuites à l'eau constituaient toute la nourriture de la triste famille. Bacon reparut un instant : il avait en l'avenir de Saint-Honoré une foi inébranlable... Cependant le vendeur des sources, qui n'était pas entièrement payé, et un M. Dandrillon, qui avait placé des fonds dans l'entreprise, harcelaient sans relâche le malheureux docteur. Il fallait à bref délai les désintéresser, ou déguerpir. Une suprême ressource, souvenir des jours

1. E. Collin et C. Charleuf. *Saint-Honoré-les-Bains, Guide médical et pittoresque.*

heureux, restait à Bacon : une boîte enrichie de brillants, qui lui avait été remise au nom de l'impératrice Catherine. On porta l'écrin au plus prochain lapidaire... Hélas ! les diamants étaient du strass !...

« Ce fut le coup de grâce. M. Dandrillon solda le vendeur, et se fit adjuger tous les travaux de Bacon. Celui-ci mit à l'encan le peu de mobilier qui lui restait, son beau linge de Saxe jusqu'à la dernière pièce, puis il partit suivi de son bon chien, n'emportant pas même l'espérance. »

Bacon mourut peu après à Paris, dans la misère ; il avait près de quatre-vingts ans.

PUBL. — Adresse à l'Assemblée nationale sur les billets patriotiques et les billets de sections qui circulent à Paris et dans les campagnes. Paris, in-8°, 7 pages, 1791.

Adresse urgente aux habitants de Paris sur le projet de déchéance du roi, in-8°. Paris, 7 août 1792.

Coup d'œil sur la situation politique de la France, in-8°, 57 pages. Lyon, 1804.

Destruction de l'ordre de Malte en faveur de l'ordre militaire de Saint-Louis, in-8°, 31 pages, 1789.

Discours sur les mœurs, in-12. Paris, 168 pages, an III.

Esprit et précis historique des assemblées de notables convoquées dans les différentes époques de la monarchie, in-8°, 24 pages, 1787.

Mon opinion sur le traité de paix et sur le général Bonaparte, in-8°, 8 pages. Paris, an VI.

Offrande à la patrie, d'une invention économique, par le citoyen Bacon, approuvée par l'Académie des sciences, et qui consiste en une chaudière de nouvelle construction, très peu dispendieuse, applicable à une infinité d'usages, et particulièrement utile à la marine et aux hôpitaux de l'armée, in-8°, 8 pages. Paris, 1792.

Recherches sur les origines celtiques, principalement sur celle du Bugey considéré comme berceau du delta celtique, 2 vol. in-8° Paris, an VI.

Traité d'équitation et des maladies hippiatriques. Paris, 1776.

Manuel du jeune officier. Paris, 1782.

Sur la question de savoir si, en France, le haut clergé est par droit constitutionnel exempt de contribuer aux charges de l'État. Paris, 1787.

De la nécessité de créer des bénéfices en faveur du ci-devant ordre royal et militaire de Saint-Louis. Paris, 1787.

Manuel militaire pour le règlement du service et de police, à l'usage de la garde nationale. Paris, 1789.

Nouvelle histoire numismatique des différents peuples anciens et modernes et de tous les papiers-monnaie de l'Europe. Paris, 1792.

Observations sur la nature et les heureux effets des eaux thermales de Saint-Honoré-les-Bains. Lyon, 1814.

BAILLAT (Jean-Louis), né à Chavannes, vers 1783, mort à ..., en 1857.

Baillat a fait ses études à Paris, comme l'indique le titre, porté sur sa thèse, d'élève de l'École de médecine de Paris, et y a passé sa thèse. Il est revenu se fixer à Saint-Trivier-de-Courtes.

PUBL. — Essai sur les maladies vénériennes, chroniques, déguisées, dégénérées et compliquées. Thèse de Paris, 29 germinal an VII, dédiée à ses oncles Bouveyron de Treffort.

BAJOLET (Jacques-Robert), né à Mérignat, mort à ..., vers 1837.

Bajolet exerçait à Mérignat.

PUBL. — Thèse de Montpellier, 3 novembre 1784.

BALME (Claude), né à Belley, le 8 novembre 1766, mort à Lyon, vers 1845.

Balme eut une vie assez mouvementée. Élève au collège de Belley, après avoir fait ses études et passé sa thèse à Montpellier, il partit pour l'Amérique, où il exerça pendant quelque temps. Au moment où la France, assaillie par les armées étrangères, était en danger, Balme revient dans sa patrie et court offrir ses services. Il est nommé chirurgien-major dans le deuxième bataillon de l'Ain et fait en cette qualité les campagnes d'Italie, d'Égypte, de Syrie. Au

retour, il se fixe à Lyon, où il est nommé médecin et administrateur des bureaux de bienfaisance, secrétaire général de la Société de médecine. Il devint également membre du Conseil municipal.

Il avait un frère, Claude Delonne, qui est né dans la Haute-Loire, a été aussi médecin, et a exercé au Puy.

PUBL. — Dissertation sur l'inexcitation du corps dans les maladies. Thèse de Montpellier, an X.

De la contagion, in-8°. Paris, 1802.

Observations et réflexions sur le scorbut, in-8°, 51 pages. Sans date.

Mémoires de médecine pratique sur les efforts, des maladies qui en dérivent, et des moyens de les prévenir, in-12. Lyon, 1802.

De etiologiâ generali contagii, in-8°. Lyon, 186 pages, 1809.

Répertoire de médecine, in-8°, 136 pages. Lyon.

Traité pratique du scorbut, in-8°. Lyon, 1819.

Observations et réflexions sur les causes, les symptômes et le traitement de la contagion dans différentes maladies et spécialement dans la peste d'Orient et la fièvre jaune, in-8°. Lyon, 1822.

Mémoire sur les fièvres intermittentes et le choléra morbus, in-4°, 107 pages. Lyon, 1832.

Nouveaux éclaircissements sur le choléra morbus, in-8°, 73 pages. Lyon, 1832.

BARBIER (Jean-François), né à Beauregard, vers 1760, mort à ... vers 1840.

Reçu maître en chirurgie au collège de Trévoux le 7 décembre 1784.

BARBIER (Louis-Adolphe), né à Chavannes, vers 1812, mort à Pont-d'Ain, en 1866.

Élève de l'École de Paris, Barbier a exercé à Pont-d'Ain.

PUBL. — Essai sur la blépharoplastie. Thèse de Paris, 7 janvier 1837, dédiée à ses cousins Chanel.

BARON (Joseph-Rambert-Laurent), dit Chalier, né à

Saint-Rambert, le 8 juin 1755, mort à Saint-Rambert, le 21 décembre 1832.

Peu connu comme médecin (il n'a laissé aucune publication médicale), il a exercé la médecine à Saint-Rambert. Il fut nommé administrateur du département de l'Ain en l'an II et passait pour avoir des opinions avancées. Son titre de président de la Société des Sans-Culottes l'indique suffisamment. On l'avait surnommé le Baron Chalier. Il a laissé une nombreuse famille ; un de ses fils est mort à un âge avancé, quatre-vingt-dix-sept ans, commandant de cavalerie en retraite.

Baron avait été reçu maître en chirurgie au collège de Belley en 1784.

PUBL. — Avis aux ouvriers et braves gens de la campagne, in-4°, 4 pages. Belley, 1793.

BARON (François-Marie), né à Saint-Rambert, en ..., mort à Saint-Rambert, en 1867.

Fils du précédent, Baron termina ses études médicales à Paris, où il passa sa thèse en 1836, et vint se fixer dans sa ville natale.

PUBL. — Dissertation sur quelques points de l'histoire du traitement des hernies étranglées avec gangrène. Thèse de Paris, 14 juin 1836, dédiée à son père, à sa mère et à Martin aîné.

BASTIEN, né à Nantua, en ..., mort à ...

Chirurgien à Nantua, en 1800.

BAUDIN (Jean-Baptiste-Alphonse-Victor), né à Nantua, le 23 octobre 1801, mort à Paris, le 3 décembre 1851.

C'est moins comme médecin que comme homme politique que Baudin mérite de figurer dans la liste des médecins bressans. Dès la première heure il fut un évadé de la médecine, et comme beaucoup de nos confrères,



Statue de Baudin, à Nantua.

anciens ou modernes, se jeta dans la politique. Sa mort tragique sur la barricade de Saint-Antoine a illustré son nom, que son rôle de médecin n'aurait pas suffi à léguer à la postérité.

Baudin débuta dans la médecine militaire. Il fut admis en 1830 à l'École d'application du Val-de-Grâce et à la sortie fut nommé chirurgien sous-aide-major à l'hôpital militaire de Toulon; il passe sa thèse à Paris, est envoyé de Toulon dans un régiment de zouaves en Algérie et y sert de 1837 à 1839. Il connut dans ce régiment Cavagnac.

Il démissionne bientôt et vient exercer la médecine à Paris. Il se lie à ce moment avec les principaux républicains, et se lance alors complètement dans l'arène politique.

Ses compatriotes le nomment, en 1849, député du département de l'Ain à l'Assemblée législative et il siège à l'extrême gauche.

Dans un de ses discours, le 8 janvier 1850, il disait :

« Le peuple a fait des révolutions non pas pour faire passer le pouvoir d'une tête à une autre, d'un roi à un président, mais pour améliorer profondément son sort. Le peuple pense que dans sa souveraineté il a le droit de demander à ses mandataires, non pas seulement des luttes stériles de politique, de ministère et de diplomatie, mais des lois qui lui donnent le bien-être matériel, c'est-à-dire le pain du corps et le bien-être moral, l'éducation, c'est-à-dire le pain de l'intelligence. »

Au moment du coup d'État, il prit nettement position contre le prince-président. Le matin du 3 décembre 1851, il se trouvait avec d'autres représentants du peuple dans le faubourg Saint-Antoine, stimulant le courage des ouvriers du faubourg, prêchant la résistance. A ce moment, une

femme lui cria, dit-on : « Vous croyez que nos hommes vont se faire tuer pour vous conserver vos vingt-cinq francs ? » Et Baudin de répliquer : « Vous allez voir comment on meurt pour vingt-cinq francs. »

Une barricade venait d'être improvisée dans la rue Sainte-Marguerite par quelques ouvriers. Baudin y monta le drapeau à la main, tandis que sept de ses collègues se portaient au-devant d'un bataillon qui accourait de la place de la Bastille. Débordant les députés, la compagnie de tête, commandée par le capitaine Petit, allait emporter d'assaut la barricade, lorsqu'une balle partie des rangs des insurgés blessa mortellement un soldat. Ce fut le signal d'une décharge générale. Baudin tomba foudroyé. (Ténot.)

Il fut enseveli à Montparnasse. Pendant tout l'Empire son nom fut oublié, mais en 1868, Ténot publia son livre sur *Paris en Décembre 1851*. L'émotion que souleva ce rappel de la révolution de 1851 fut l'origine de manifestations sur la tombe du député. Le lendemain de ce pèlerinage au cimetière Montparnasse, des journaux de l'opposition ouvrirent une souscription pour élever un monument à Baudin. La souscription fut arrêtée, les journaux poursuivis; de là ce procès sensationnel où Gambetta, l'avocat de Delescluze, se révéla comme orateur de premier ordre et comme adversaire de l'Empire.

Ce monument, dû au sculpteur Aimé Millet, consistant en un socle sur lequel est couchée la statue de Baudin, fut inauguré après la guerre, le 2 décembre 1872.

Ses compatriotes voulurent aussi élever dans son pays natal un monument au médecin-député. La statue de Baudin, due au statuaire Lebègue, fut inaugurée le 22 septembre 1888 sur une des plus jolies places de Nantua, à l'ombre des grands monts qui l'ont vu naître.

Sur le socle, on lit l'inscription suivante :

A ALPHONSE BAUDIN

REPRÉSENTANT DU PEUPLE

Né à Nantua

Le 23 octobre 1801

Mort en défendant le droit et la loi

Le 3 décembre 1851

Ses concitoyens.

PUBL. — Essai sur la duodénite chronique. Thèse de Paris, 21 mars 1837¹, dédiée à son père et à son frère.

BAUDOT, né à Bourg, en ..., mort à Trévoux, en 1815.

Fixé d'abord à Bourg, puis à Trévoux, où il mourut, Baudot faisait partie, comme membre associé, de la Société d'émulation de l'Ain.

PUBL. — Mémoire sur les qualités générales de l'air et leur influence sur le corps humain. *Soc. d'émulation de l'Ain*, an X.

BAUDRILLONET (M.-Etienne-Joseph), né à Jasseron, en 1804, mort à Saint-Georges-de-Ressein, en ...

Chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de Lyon de la promotion du 19 novembre 1828, il alla, comme par la suite beaucoup de nos collègues d'internat, passer sa thèse à Montpellier². Il revint s'établir à Saint-Georges-de-Resseins (Rhône).

PUBL. — Observations pour servir au diagnostic et au traitement de quelques maladies chirurgicales et médicales. Thèse de Montpellier, 1833.

1. Un frère de Baudin, J.-M. Camille, né aussi à Nantua, a passé sa thèse à Paris le 28 août 1835 (De la polydipsie et quelques mots sur la polyurie). Ce confrère est conseiller général de l'Ain et exerce encore à Nantua.

2. Les élèves de Lyon, même non originaires du Midi, allaient fréquemment, avant la guerre de 1870, passer leurs examens et leur thèse à Montpellier. Un quart au moins des internes de mon temps ont été reçus docteurs dans cette ville.

BEAU (Joseph-Honoré-Simon), né à Collonges, le 8 mai 1806, mort à Collonges, le 11 août 1865.

Beau commença ses études au collège de Nantua, un des plus rapprochés de son pays natal. Un peu plus tard, il entra au séminaire de Largentière¹, où il termina ses études classiques de grec et de latin.

Au sortir du collège, il vint à Lyon, se destinant à la carrière médicale : Paris l'attire, et en 1830 il se présente au concours de l'internat, où il est reçu le quatrième sur une promotion de trente internes, parmi lesquels on compte des émules comme Denonvilliers, Giraldès, Marrotte, Cazalis, Valleix, etc. A la fin de son internat, il obtient la médaille d'or, et l'année suivante il entre comme chef de clinique médicale chez le professeur Fouquier.

A partir de ce moment il aborde les grands concours, le Bureau central, où il est nommé médecin, en 1839, à son deuxième concours.

En 1838, il prend part au concours de l'agrégation, avec Barth, Bazin, Béhier, Bell, Cazalis, Combette, Cuvier, Deschamps, Duplay, Gillette, Grisolle, Hardy, Marrotte, Monneret, Montault, Nonat, Pelletan, Piet, Pigeaux, Sestier, Tanquerel des Planches, Tessier, Valleix, Vernois. Il avait eu pour sujet de thèse : « De l'influence des brusques alternatives de chaud et de froid dans la production des phlegmons ».

Il concourt à nouveau en 1844, et est cette fois nommé professeur agrégé de la Faculté. Sa thèse avait pour titre : « Jusqu'à quel point le diagnostic anatomique peut-il éclairer le traitement des maladies du poumon? »

Les compétiteurs à ce concours étaient : Baron, Bec-

1. Ce séminaire de Largentière était une maison d'éducation classique, dirigée par des religieux, et non un simple établissement d'études ecclésiastiques.

querel, Béhier, Cazalis, Fauvel, Fleury, Grisolle, Gueneau de Mussy, Hardy, Legrand, Marrotte, Moissenet, Pelletan, Roger, Tanquerel des Planches, Tardieu, Valleix, Vernois, Vigla.

Beau fut moins heureux en 1851, dans le concours pour la place de professeur de pathologie interne, devenue vacante par la permutation du titulaire Piorry. Il concourut avec Grisolle, Guillot, Monneret, Requin et Sanson, et eut pour sujet de thèse : « De la contagion dans les maladies ». Il est nommé membre de l'Académie de médecine en 1856, et meurt en 1865, dans son pays natal où il était allé retremper ses forces épuisées et réparer une santé affaiblie; il était à cette époque médecin de l'hôpital de la Charité, et à l'apogée de sa situation.

Clinicien de grande valeur, Beau a beaucoup écrit et beaucoup enseigné; depuis son passage à l'internat jusque bien avant dans sa carrière médicale, il donnait chaque année aux *Archives générales de Médecine* des travaux marqués au coin d'une érudition profonde et d'une application méthodique des données physiologiques à la pathologie.

Observateur sagace, dit Parrot dans sa bibliographie de Beau, il a fait des découvertes qui marqueront de véritables étapes dans les progrès de la clinique... Comme écrivain, peu l'ont égalé; à une connaissance approfondie de la littérature médicale ancienne, il joignait un remarquable esprit d'initiative. Il n'a publié aucun travail de compilation; ses œuvres, éminemment originales, ont paru sous forme de mémoires qui resteront comme des modèles d'exposition et de style. C'est avec une habileté merveilleuse qu'il présente au lecteur le fait qu'il veut mettre en relief... Ferme dans ses convictions, il défendit toujours ce qu'il croyait être la vérité, avec une talent et une énergie

qui lui valurent l'admiration de ses adversaires eux-mêmes.

Un des grands mérites de Beau, et c'est la caractéristique de la plupart de ses travaux, est d'avoir cherché à montrer le rôle des troubles fonctionnels des organes, des modifications de la vie physiologique dans l'étiologie des maladies. On peut évidemment le reconnaître comme un des premiers auteurs qui aient étudié avec prédilection ce que l'on appelle aujourd'hui la physiologie pathologique.

Son traité d'auscultation appliquée à l'étude des maladies du cœur et du poumon, ses études analytiques de physiologie et de pathologie sur l'appareil spléno-hépatique donnent très nettement l'aperçu le plus complet sur la manière dont l'auteur conçoit la pathogénie.

Dans un travail, qui n'est plus guère connu aujourd'hui (les ouvrages passent vite) : *Recherches statistiques pour servir à l'histoire de l'hystérie et de l'épilepsie* et qui fut écrit après son séjour d'interne à la Salpêtrière, Beau a décrit le premier les phénomènes complexes d'association de ces deux névroses, et a créé le mot d'hystéro-épilepsie.

Ses travaux sur la dyspepsie avaient été rassemblés par lui en un traité qui ne parut qu'après sa mort (Ouvrages posthumes). Mais, comme pour les études publiées antérieurement, toutes ces recherches avaient fait, pendant ses années de service à l'hôpital Cochin et à l'hôpital de la Charité, l'objet de leçons qui étaient suivies avec assiduité par les étudiants.

D'un aspect grave et sévère, d'un abord réservé et froid, Beau savait cependant, par son aménité, conquérir ceux qui l'approchaient.

Beau, dit Caffé dans son article de nécrologie¹, qui fut mon condisciple et presque mon compatriote, avait le

1. *Journal des connaissances médicales*, août 1865.

bonheur de réunir des qualités très supérieures, une noblesse de cœur et une grande indépendance d'esprit, l'amour de la science, et pour le satisfaire, une ardeur infatigable au travail, cherchant la vérité dans la nouveauté, sans se préoccuper des autorités ni de l'opinion.

PUBL.¹ — Théorie du phénomène connu sous le nom de tintement métallique. *Arch. gén. de méd.*, mars 1834.

Recherches sur la cause des bruits respiratoires perçus au moyen de l'auscultation. *Ibid.*, août 1834.

Études théoriques et pratiques sur les bruits respiratoires à l'état sain et à l'état pathologique. *Ibid.*, juin à décembre 1836.

Recherches sur les mouvements du cœur. *Ibid.*, décembre 1835.

Quelques réflexions sur la physiologie et la pathologie du cœur. *Ibid.*, août 1844.

De l'emploi des évacuants dans la fièvre typhoïde. Thèse de doctorat, Paris, 1836.

De l'influence des brusques alternatives de chaud et de froid dans la production des phlegmasies. Thèse d'agrégation, 1838.

Recherches sur la cause des bruits anormaux des artères et application de ces recherches à l'étude de plusieurs maladies. *Arch. gén. de méd.*, 1836, 1838, 1845 et 1846.

Jusqu'à quel point le diagnostic anatomique peut-il éclairer le traitement des maladies du poumon? Thèse d'agrégation, 1844.

De la névrite et de la névralgie intercostales. *Arch. gén. de méd.*, février 1847.

Études analytiques de physiologie pathologique sur l'appareil spléno-hépatique. *Ibid.*, janvier 1851.

De la contagion dans les maladies. Thèse de concours pour la chaire de pathologie interne, 1851.

Considérations générales sur les maladies du cœur. *Arch. gén. de méd.*, janvier 1853.

Traité d'auscultation appliquée à l'étude des maladies du poumon et du cœur, in-8°. Paris, 1856.

De l'abus du tabac considéré comme cause d'angine de poitrine. *Comptes rendus Acad. des sciences*, 9 juin 1862.

Sur les taches bleues dans la fièvre typhoïde. *Gaz. des hôpitaux*, 45 novembre 1862.

1. On trouvera dans le *Dictionnaire des sciences médicales* la bibliographie détaillée des mémoires publiés dans les divers journaux : je ne cite ici que les principaux.

De la douleur hépatique dans la dothiéntérie. *Ibid.*, 10 janvier 1863.

Considérations sur l'asphyxie. *Arch. gén. de méd.*, janvier 1864.

Traité de la dyspepsie. Œuvres posthumes. Paris, 1866.

BELLAY (François-Philibert), né à Lent, le 26 août 1762, mort à Mâcon, le 28 septembre 1824.

Orphelin en bas âge, Bellay reçut ses premières leçons d'un oncle qui était curé dans un village voisin de son village natal, à Chalamont; il vint les terminer au collège de Bourg. C'est dans cette ville qu'il commença ses études de médecine; il les continua à Lyon, et avec succès, car il obtint un prix d'encouragement du collège de médecine de Lyon.

Il fut reçu bachelier en médecine à l'Université de Valence, le 14 juillet, et docteur à la même Université le 28 octobre 1790.

Il revint se fixer auprès de son oncle à Chalamont, mais ne tarda pas à quitter les Dombes pour venir exercer à Lyon. Il y était au moment du siège, et combattit dans les rangs de ses concitoyens contre la Convention. Après la reddition de la ville, devenu suspect, et dénoncé comme hostile à la Convention, il dut se réfugier aux armées, et fut nommé médecin militaire.

C'est à cette époque vraisemblablement, dans l'armée des Alpes et pendant son passage en Italie, qu'il apprit la langue italienne, ce qui lui permit, en quittant le service militaire et plus tard, d'occuper ses loisirs à la traduction d'ouvrages italiens, celui de Porta, sur les devoirs des médecins, connu sous le nom de Galatée des médecins, et celui de Sarconne sur l'histoire raisonnée des maladies.

En 1798, Bellay, rentré à Lyon, eut l'idée de fonder un journal de médecine périodique. De concert avec un de ses amis, Brion, il publiait en effet « *Le Conservateur de la*

santé, Journal d'hygiène et de prophylactique », qui paraissait tous les dix jours, et ne disparut qu'au bout de cinq ans. C'était un des rares recueils médicaux de l'époque. En effet, le *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie*, fondé en 1754 et publié par Bernard, Bertrand, Vandermonde, avait cessé de paraître en 1794. Il ne devait renaître que sept ans plus tard, en 1801, avec Corvisart.

Un maître écrivain, journaliste brillant, P. Diday, a apprécié en ces termes la publication de Brion et Bellay : « Ce premier essai de presse médicale vraiment périodique a été trop oublié. Nul, depuis lors, ne me paraît avoir d'aussi près réalisé le type du vrai journaliste. Sans doute, contenu par la limite même de leur titre, ils s'occupent surtout d'hygiène, en traitant presque toujours *ex professo* et avec les phraséologiques développements que comportait le goût d'alors. Mais quelle ardeur d'initiative et quelle vigueur d'appréciation, quelle verdeur de langage, quand il le faut, dans la critique des abus existants !... »

Le *Conservateur de la santé* se tenait au courant de toutes les questions médicales. Avec les résumés des questions pendantes, la discussion des doctrines, l'énumération et la description de cas intéressants, on y trouve des chapitres de déontologie. Quand on parla du changement de l'École, Bellay y inséra le plan d'une reconstitution de l'École secondaire de médecine de Lyon.

Au moment de la découverte de Jenner, Bellay et Brion eurent l'idée (Depéry) d'organiser des vaccinations gratuites qu'ils continuèrent pendant plusieurs années. Bellay fut du reste nommé secrétaire du Comité de la vaccine, ce qui lui permit de publier en 1810 un tableau historique complet des vaccinations pratiquées à Lyon.

Le *Conservateur de la Santé* disparut en 1804. A partir de cette époque jusqu'en 1813, Bellay publia annuelle-

ment, sous le titre de *Météorologie médicale*, une sorte de Bulletin résumant les principales données météorologiques de chaque mois (température, pression barométrique, etc.). On y trouvait également un tableau des maladies régnantes.

Cet usage de publier un résumé des maladies régnantes s'est conservé dans les journaux médicaux jusqu'à nos jours¹, et a été remplacé par la publication hebdomadaire des statistiques municipales.

Ses recherches sur la vaccination, son zèle à proposer les vaccinations gratuites, et l'extension qu'il donna, de son propre chef, à la pratique de cette inoculation, sont à elles seules un titre de gloire pour Bellay et méritent que son nom soit cité comme un véritable bienfaiteur de l'humanité.

Bellay s'y prit assez tard pour avoir un service effectif dans les hôpitaux et hospices de Lyon. D'après l'abbé Depéry, ce n'est qu'en 1811 que Bellay fut nommé, le premier, au concours institué par l'administration des hospices de Lyon pour les places de médecin. En 1822 il succéda à Sauzet, à l'hospice de la Charité.

C'est peu de temps après qu'il voulut aller se fixer à Paris auprès de son fils, et qu'il abandonna sa place de médecin de l'hospice et sa clientèle. Il n'y resta que peu de temps. Pris de nostalgie, ou peut-être se sentant frappé sans rémission, il voulut revoir la ville où s'était passée sa vie entière. La maladie le terrassa en route, et il succomba à Mâcon, le 28 septembre 1824.

PUBL. — Sur la guérison des hernies, broch., 1791.

Le Conservateur de la santé, journal d'hygiène et de prophylactique, par les citoyens Brion, médecin de la ci-devant Université de

1. Le Dr Besnier a été pendant de longues années chargé, à l'*Union médicale*, de rassembler les documents et de les classer dans des chapitres des plus intéressants.

Montpellier, et Bellay, ancien médecin des armées des Alpes, Lyon, 1798, in-8°, paraissant tous les 10, 20, 30 de chaque mois, par cahiers de 8 pages. Le premier numéro a paru le 10 ventôse an VII.

Météorologie médicale, brochure annuelle, de 1804 à 1813.

La Galatée des médecins, par J. Pasta, traduit de l'italien par Bellay, in-8°, 1799.

Histoire raisonnée des maladies observées par Michel Sarconne, traduit de l'italien, in-8°, 1804.

Tableau historique de la vaccination pratiquée à Lyon, depuis le 3 avril 1801 jusqu'en 1809, in-8°, 1810.

BERLIÉ (Claude-Marie), né à Lagnieu, vers 1780, mort à Lagnieu, en 1837.

A exercé à Lagnieu, où il est mort.

PUBL. — Dissertation sur les soins qu'on doit donner aux enfants dans les premiers moments de la naissance. Thèse de Paris, 3 juillet 1806.

BERMOND (Louis), né à Reyrieu, en 1847, mort à Lyon, en 1875.

Bermond a été nommé interne des hôpitaux de Lyon au concours de 1871. Il est mort dans l'exercice de ses fonctions à l'Hôtel-Dieu, en 1875, victime du dévouement professionnel. Il a succombé à vingt-cinq ans à l'infection purulente suite d'un phlegmon de l'aisselle et du bras. Ce phlegmon avait été lui-même la conséquence de pansements faits dans son service, malgré une petite écorchure du médius gauche. C'était un des internes les plus distingués et qui promettait un homme de valeur.

BERNARD (J.-François), né à Meximieux, en 1784, mort à Montluel, en 1853.

Élève de la Faculté de Paris, Bernard était parent des Levrat. Sa thèse est dédiée à son oncle J.-F. Levrat.

PUBL. — Dissertation sur l'asphyxie par submersion, strangulation et désoxygénation de l'air. Thèse de Paris, 28 août 1809.

BÉROUD (Ernest), né à Nantua, le 16 avril 1817, mort à Nantua, le 20 janvier 1883.

Béroud fit ses études médicales à Paris. Il était, en 1840, membre de la Société anatomique et passa sa thèse en 1842.

Il vint s'établir dans son pays natal où il fut successivement médecin au rapport, médecin des épidémies et président de la délégation cantonale. Il avait un goût très vif pour les études de géographie et dans les dernières années il faisait assez souvent des conférences publiques sur les questions d'actualité.

En 1854, une épidémie de choléra désolait Ciseau-sur-Balme. Béroud y courut et pendant deux mois donna, sans compter, son temps et ses soins aux malades. Le Ministère lui décerna pour sa belle conduite une médaille d'or. Il s'était acquis, dans la pratique médicale, une réputation justifiée comme médecin d'enfants.

PUBL. — De l'asthme. Thèse de Paris, 17 août 1842, dédiée à ses grands-pères, Jagot, ancien médecin à Nantua, et Béroud, ancien chirurgien de marine.

BERTIER (Sébastien), né à Thoissey, vers 1806, mort à Thoissey, en 1868.

Bertier a fait ses études médicales à Lyon, et les a terminées à Paris; mais avant de passer sa thèse, il avait été inscrit comme chirurgien militaire et résida pendant quelque temps en cette qualité en Pologne. Il se distingua pendant l'épidémie de choléra en Pologne, et plus tard à Paris; il fut décoré pour ses services de l'ordre militaire de Pologne, et fut cité avec une mention honorable pour les soins donnés aux cholériques de Paris dans le V^e arrondissement. Il s'était fixé à Thoissey.

PUBL. — Dissertation sur les scrophules en général et plus particulièrement sur l'ophtalmie scrophuleuse. Thèse de Paris, 19 août 1835.

BIBET (Philippe), né à Saint-Rambert, en 1764, mort à ..., vers 1832.

Reçu maître en chirurgie au collège de Belley le 6 décembre 1788.

BICHAT (Marie-François-Xavier), né le 14 novembre 1771, à Thoirette, mort à Paris, le 22 juillet 1802.

Parmi les sommités médicales dont peut s'enorgueillir notre pays bressan, le nom de Bichat apparaît comme un des plus illustres et des plus glorieux. La postérité a consacré la gloire de cet homme de génie mort prématurément à l'âge de trente et un ans, et ayant pu en l'espace de dix années laisser au monde scientifique, des monuments impérissables comme l'Anatomie générale et les Recherches sur la vie et sur la mort.

Un de nos confrères les plus distingués, esprit fin, à idées originales, le Dr Fiessinger, s'insurge contre cette épithète : « Une mort jeune, dit-il dans un article intéressant de biographie, a valu à Bichat la qualification de génie. Voilà un bien gros compliment ». Et notre confrère, compatriote du grand mort, conteste qu'il y ait eu dans ses œuvres une idée géniale. Entente ingénieuse, conception nette de dispositions et de rapports connus, mots nouveaux sur de vieilles idées etc. « Mort à trente et un ans, Bichat a laissé la promesse d'un homme de génie ; il n'a pas eu le temps de le devenir. L'arbre était de haute sève ; les années indispensables lui ont manqué pour acquérir toute sa taille¹. »

Notre collègue me semble bien sévère dans son appréciation sur Bichat ; je ne saurais, pour ma part y souscrire,

1. Fiessinger. Xavier Bichat. *Médecine moderne*, 17 août 1898.

et si dans l'œuvre de notre compatriote il n'y a peut-être pas la conception merveilleuse de Pasteur rénovant d'un coup la médecine et la thérapeutique, par les notions bactériologiques, encore faudrait-il concéder au médecin bressan la part prépondérante qu'il a eue dans la genèse de l'anatomie générale, de l'histologie et dans les applications thérapeutiques fondées sur les recherches et les études d'anatomo-pathologie.

Son œuvre capitale est son Anatomie générale. Procédant par analyse, il reconnaît dans la constitution anatomique du corps une série de tissus élémentaires. Il avait ébauché cette question dans son traité des membranes, mais dans l'Anatomie générale le cadre s'élargit. Il détermine, par l'expérimentation, les différences que présentent ces divers tissus dans leurs fonctions dites vitales et devient le véritable créateur de l'anatomie et de la physiologie générales. Il étendit ses vues et ses principes à la pathologie, à l'anatomie pathologique.

Si certaines de ces données, de ces théories ont pu être modifiées et ont subi depuis un siècle les transformations que devaient fatalement apporter les progrès de la science, les principes généraux sur lesquels ont été posées les bases de l'anatomie générale n'ont pas varié, et les grands anatomistes du siècle se plaisent encore à reconnaître Bichat comme le créateur de l'anatomie générale. Bichat s'efforça dans ses premiers ouvrages de bien établir les différences qui existent entre les corps bruts et les êtres vivants. On était en pleine période vitaliste et ses écrits reflètent ces mêmes tendances qu'il accusa plus nettement encore que ses devanciers.

Les êtres vivants possèdent des propriétés spéciales inhérentes à leur constitution, propriétés vitales, qu'on peut ramener à deux principales : la sensibilité, la contrac-

tilité. Elles sont organiques ou animales suivant qu'elles appartiennent aux fonctions de relation ou à celles de la nutrition.

« C'est dans son livre sur la vie et la mort qu'il développe ces idées et détermine les ordres de fonctions de ces actes vitaux. Je ne saurais m'étendre sur des considérations doctrinales dont on trouvera l'exposé dans tous les traités modernes et dans toutes les biographies de Bichat.

Bichat naquit à Thoirette le 14 novembre 1771 (1). Thoirette est actuellement une petite ville du Jura, c'était autrefois une dépendance de la province de Bresse. Son père était un modeste médecin de campagne, exerçant à Poncin où il était maire; il possédait à Thoirette une maison et un vignoble et le hasard a fait naître Bichat dans ce village au moment des vendanges.

La maison de Bichat subsiste encore. « Le premier paysan vous la montre, la maison de Bichat : dans le haut du village, une habitation à un seul étage, à fenêtres écrasées, et à porte d'entrée surmontée par une plaque commémorative. Deux marches disloquées et bordées de touffes d'orties qui se prolongent le long de la façade permettent d'accéder au seuil. Le derrière de la maison restauré et peint à neuf donne ouverture sur une cour étroite qu'égaie à son extrémité le chant d'un ruisseau bordé de saules et que la montagne tout proche domine avec ses pentes abruptes tapissées de prairies (Fiessinger).

De la maison paternelle, Bichat allait tous les matins à l'école de Poncin; il y apprit à lire, à écrire, recueillit d'un maître, dont le nom n'est pas venu à la postérité, quoi-

1. Cerise, dans la notice qui accompagne le livre sur la vie et la mort, indique par erreur le 11 septembre. C'est probablement une erreur de typographie. Le 11 novembre l'est également, comme en témoigne l'extrait de naissance dont je donne plus loin la copie.

qu'il eût façonné le premier l'intelligence de ce jeune élève, les premières notions de français, d'arithmétique. Puis vinrent les études plus élevées au collège de Nantua, sur les bords du lac aux eaux d'un bleu verdâtre, et dans ces gorges aux noirs sapins, puis au séminaire de Saint-Irénée, à Lyon, où professait un de ses parents.

Ses études terminées, Bichat fut entraîné par l'éducation paternelle à suivre la même carrière. Il entra en 1791 à l'École de Lyon, devenant l'élève du célèbre Marc-Antoine Petit et après le siège de Lyon de 1793, rentra pour quelque temps à Bourg où il continua à étudier à l'hôpital et de là arrivait à Paris. Son âge le soumettait à l'enrôlement militaire; l'appui de Desault dont il était devenu l'élève lui permit d'y échapper; mais ce fut un petit détail de la vie hospitalière qui lui valut cet avantage et qui l'attacha au grand chirurgien d'une amitié durable.

« C'était, dit Buisson son collègue et son cousin, un usage établi dans l'école Desault que certains élèves choisis se chargeassent de recueillir, chacun à son tour, la leçon publique et de la rédiger en forme d'extrait. On lisait cet extrait le lendemain, après la leçon du jour. Un jour où Desault avait disserté longtemps sur une fracture de la clavicule, et avait démontré l'utilité de son bandage en l'appliquant en même temps sur un malade, l'élève qui devait recueillir ces détails se trouva absent. Bichat s'offrit pour le remplacer. La lecture de son extrait causa la plus vive sensation. La pureté de son style, la précision et la netteté de ses idées, l'exactitude scrupuleuse de son résumé, annonçaient plutôt un professeur qu'un élève. Il fut écouté avec un silence extraordinaire et sortit comblé d'éloges et couvert d'applaudissements réitérés. »

A partir de ce jour, Desault se l'attacha comme secré-

taire, l'introduisit dans sa famille, le regardant comme un fils et le fit participer à tous ses travaux. Comme les assistants de nos jours, Bichat remplit dès lors les fonctions de chirurgien externe à l'hôpital; en quittant l'Hôtel-Dieu, il visitait les malades de Desault, suivait ses consultations particulières, travaillant pour lui, pour son maître, déployant toute l'activité, toute l'énergie que lui avait assurées une éducation ferme et sévère.

La protection de Desault fut éphémère : en 1795, le grand chirurgien mourait presque subitement. Désireux de payer sa dette de reconnaissance à l'homme qui l'avait si bien accueilli à son arrivée à Paris, Bichat termine le neuvième volume du Journal de chirurgie créé par Desault; il rassemble les travaux épars du maître, collige les observations et en constitue un ensemble documenté qu'il publie sous le titre de : *Œuvres chirurgicales de Desault* et de : *Traité des maladies des voies urinaires*.

Deux ans plus tard, en 1797, il ouvre son premier cours d'anatomie, puis après, un cours de médecine opératoire. C'est à ce moment qu'il publie le *Traité des membranes* puis abordant les problèmes de physiologie il rédige ses *Recherches sur la vie et la mort* et enfin condense, dans un ouvrage qui marque une date dans l'histoire de la médecine, ses études et ses découvertes dans l'*Anatomie générale*.

Bichat avait à peine vingt-sept ans, et déjà ses travaux le signalaient à l'attention de tous. Sans attache officielle à l'école de Paris, il en était pourtant l'âme et l'esprit. Ses cours étaient suivis par la foule et parmi ses élèves, on relèvera les noms des plus grands médecins du commencement du XIX^e siècle.

Dans le panégyrique de son maître, Roux, un de ses plus fidèles disciples, a retracé de cette période brillante



Maison où est né Bichat (Thoirette).



Maison de Bichat.

Le propriétaire a mis un buste de Bichat au-dessus de la plaque commémorative.

un tableau des plus saisissants. Son esprit, disait-il, serait révolté à la pensée de cet organicisme moderne qui considère la vie, non comme une puissance primordiale et distincte, mais comme un simple résultat de l'organisation. Pour lui, le principe de la vie, loin de procéder de l'organisation, la régit et la gouverne.

C'est à ce moment, dans la pleine floraison de son intelligence que Bichat est nommé (1800) médecin de l'Hôtel-Dieu. C'est une occasion pour lui de montrer encore plus d'activité, rêvant de faire de l'anatomie pathologique la base des applications thérapeutiques, il multiplie ses recherches sur les cadavres, fait toutes les autopsies de son service et de l'hôpital. De telles fatigues étaient accrues par des veilles qu'il ne donnait pas toujours à l'étude, son âge, sa jeunesse l'y poussaient et qui pourrait l'en blâmer.

Déjà, en 1798, une hémoptysie grave l'avait tenu malade pendant un temps assez long : on la vit se renouveler. Puis apparurent des troubles gastriques provoqués par ces séjours prolongés dans les amphithéâtres au sein d'une atmosphère viciée. Epuisé, Bichat tombe un matin dans un escalier de l'Hôtel-Dieu; on l'emporte et il succombe en quelques jours, d'après certains chroniqueurs, à une fièvre typhoïde ataxo-adyamique, d'après d'autres à une tuberculose méningée dont les hémoptysies avaient été un signe précurseur. Dix années de labeur acharné avaient fini par terrasser l'enfant des montagnes, mais elles lui avaient suffi pour laisser des monuments impérissables.

Sa mort fut un deuil pour le corps médical et pour l'École; maîtres et élèves s'empressèrent à ses funérailles, et, bien qu'il ne fût point un membre de la Faculté, le professeur Hallé prit la parole au nom de l'École de Paris.

Corvisart, apprenant cette mort au premier consul, lui écrivit ces lignes qu'on a gravées sur le piédestal de sa

statué : « Bichat vient de mourir à trente ans ; il est tombé sur un champ de bataille qui veut aussi du courage, et qui compte bien des victimes ; il a grandi la science médicale ; nul à son âge n'a fait tant, et surtout si bien. »

Bichat n'avait rien de l'austérité et de la raideur de certains savants. Les plus aimables qualités morales, dit son panégyriste Buisson, relevaient dans la personne de Bichat l'éclat de son mérite. Jamais on ne vit plus de franchise et de candeur, plus de facilité à sacrifier ses opinions lorsqu'on lui proposait une objection solide. Incapable de colère et d'impatience, il était aussi accessible dans un moment où un travail pénible l'occupait que dans ses moments de loisir. Sa générosité fut toujours une ressource assurée à ceux de ses élèves que l'éloignement de leurs familles mettait quelques moments dans l'indigence ou que le défaut de moyens empêchait de se procurer ailleurs l'instruction nécessaire...

Bichat fut enseveli au cimetière de Clamart, mais en 1845, ses restes furent exhumés et transportés solennellement au cimetière du Père-Lachaise à la suite d'une décision du Congrès médical.

Les honneurs posthumes n'ont pas manqué à cette gloire de la France.

En 1833, la Société d'émulation du Jura fit apposer sur la maison où est né Bichat une plaque commémorative.

Cette plaque en marbre noir, maculée par le temps, mesure 43 centimètres sur 97. L'inscription suivante y est gravée en lettres d'or gravées en creux :

Ici naquit
XAVIER BICHAT
LE XI NOVEMBRE MDCCLXXI
Société d'émulation du Jura, 1833.

Cette plaque donne une date erronée de la naissance de

Bichat; cette erreur s'est du reste perpétuée dans toutes les notices biographiques publiées sur lui. Les registres de l'état civil de cette époque existent encore aux archives de la mairie de Thoirette et je dois à l'obligeance de M. Rayrole, secrétaire de la mairie, la copie textuelle de l'acte de naissance et de baptême de Bichat :

« Marie-François-Xavier, fils de maître Jean-Baptiste Bichat, docteur en médecine, bourgeois de Thoirette et de dame Marie-Rose Bichat son épouse, est né le quatorze et a été baptisé le 16 de novembre mille sept soixante onze, son parrain a été sieur François Bichat, bourgeois de Poncin et marraine demoiselle Barbe Bichat de Thoirette, demeurant à Lyon, tous soussignés.

« Ont signé : BICHAT; B. BICHAT; JAYS, cousine; Marguerite BICHAT, tante; ROUSSEAU, cousin; ROCHET, prêtre ¹ »

En 1834, la Société d'émulation de l'Ain proposait, en attendant un monument, de fixer sur une pierre l'inscription suivante.

XAVIERO BICHAT
 domo Poncino
 investigatori arcanorum
 permanæ compagis
 nulli secundo
 amplificatori rei medicæ
 universæ
 ANNO MDCCCXX
 ex collatione provinciæ
 et hominum litteratorum
 ubique degentium stipe
 ne' tanto viro
 florenti ætate abrepto
 honor in patriâ deesset.

Le Jura et l'Ain se sont disputé l'honneur d'avoir Bichat

1. On remarquera que sur le libellé de cet acte, le prêtre a omis le mot cent à mille sept cent soixante onze. Faut-il croire qu'il a commis aussi une erreur sur la date de la naissance : c'est peu probable et on ne s'explique pas comment tous les biographes ont indiqué le 11 au lieu du 14.



Statue de Bichat, à Bourg.

comme enfant ; il appartient cependant bien à l'Ain. Bugiste par ses ascendants, il naquit par hasard à Thoirette, et à ce moment Thoirette était simplement du pays de Bresse.

Quoi qu'il en soit, les deux chefs-lieux, Lons-le-Saunier et Bourg, lui ont élevé un monument. A Lons-le-Saunier Bichat a son buste dans une cour de l'hôpital ; à Bourg, sa statue, œuvre du grand artiste David d'Angers s'élève sur la place Grenette, au milieu d'un vaste espace entouré d'arbres en quinconce.

Cette œuvre remarquable, inspirée du travail de Bichat sur la Vie et la Mort, le représente dans une attitude méditative, scrutant de la main les battements du cœur d'un jeune enfant, tandis qu'à ses pieds est étendu un cadavre recouvert du linceul. Ce monument a été inauguré le 14 août 1843.

Il porte les inscriptions suivantes :

A
XAVIER
BICHAT
24 août 1843.

Sur le socle à droite :

« Bichat vient de mourir à trente ans. Il est tombé sur un champ de bataille qui veut aussi du courage et qui compte bien des victimes.

« Il a grandi la science médicale. Nul à son âge n'a fait tant et surtout si bien. »

(CORVISART à NAPOLÉON).

Sur le socle à gauche :

Traité des membranes
(1799)

Recherches physiologiques
sur la vie et la mort
(1799)

Anatomie générale
(1801)

Anatomie descriptive
(1801)

Sur le socle, face postérieure :

NÉ A THOIRETTE

ancienne province de Bresse

le 11 novembre 1771

de parents habitant Poncin.

MORT A PARIS

médecin de l'Hôtel-Dieu

le 22 juillet 1802.

En 1845, le Congrès médical de France, qui avait pris l'initiative du transfert des restes de Bichat, décida de lui élever à Paris un monument. C'est la statue qui se trouve sur le parvis de la Faculté de médecine, dans la grande cour d'honneur. Elle est, comme celle de Bourg, de David d'Angers; le maître est debout, revêtu de l'habit à la française, les bottes à revers, la plume à la main, recueillant ses pensées pour rédiger ses mémoires sur la vie et sur la mort, dont il tient le manuscrit. Un cadavre étendu transversalement forme l'arrière-plan de la statue; sur le socle, on lit cette inscription brève :

A XAVIER BICHAT

LE CONGRÈS MÉDICAL DE FRANCE

de 1845.

David avait d'ailleurs immortalisé son ami en représentant Bichat dans le fronton du Panthéon et le faisant figurer dans l'apothéose élevée aux grands hommes par la patrie reconnaissante.

PUBL. — Notice historique sur Desault. *Journ. de chir.*, de Desault, tome IV, 1793.

Description d'un nouveau trépan. *Mémoires de la Soc. d'émulation*, II, p. 277, an VII.

Mémoire sur la fracture de l'extrémité scapulaire de la clavicule. *Ibid.*, p. 309.

Description d'un procédé nouveau pour la ligature des polypes. *Ibid.*, p. 339.

Mémoire sur la membrane synoviale des articulations. *Ibid.*, p. 350.

Dissertation sur les membranes et sur leurs rapports généraux d'organisation. *Ibid.*, p. 371.

Mémoire sur les rapports qui existent entre les organes à formes symétriques et ceux à forme irrégulière. *Ibid.*, p. 477.

Traité des membranes en général et des diverses membranes en particulier, in-8°. Paris, 1800; 2^e édit. en 1802; 3^e en 1816. Ces deux éditions par Husson; une 4^e en 1827 avec notes de Magendie.

Recherches physiologiques sur la vie et la mort, in-8°. Paris, 1800; 2^e édit., 1805; édit. en 1824, avec notes de Bardinat; édit. en 1829, avec notes de Magendie; édit. en 1851, avec notice de Cerise.

Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine, 2 vol. Paris, 1801; 2^e édit., 1812; édit. en 1819, avec notes de Maingault; édit. 4 vol., 1821, avec notes de Béclard; édit. en 1834, avec notes de Serres.

Traité d'anatomie descriptive, 6 vol. in-8°. Paris, 1801-1803. Bichat n'a écrit que le commencement du 3^e volume; le 1^{er} et le 5^e sont de Roux; le 2^e et le 4^e de Buisson; 2^e édit., par Roux, tome I, seul paru.

BICHAT (Adolphe-Xavier), né à Poncin, en 1800, mort à Poncin, en 1847.

Neveu et filleul du grand Bichat, Adolphe-Xavier a été chirurgien interne à l'hôpital militaire de Lyon. Il termina ses études à Paris sous la direction de Récamier et vint se fixer dans son pays natal pour y pratiquer modestement les devoirs de médecin de campagne.

PUBL. — De la variole. Thèse de Paris, 16 avril 1828, dédiée à la mémoire de X. Bichat et à Récamier.

BIENVENU (Pierre), né à Châtillon-sur-Chalaronne, en 1793, mort à Lyon, en ...

Bienvenu a fait une partie de ses études scolaires à Paris, comme semble l'indiquer le titre de bachelier ès lettres de la Faculté de Paris, placé comme titre en tête de sa thèse avec celui de membre de la Société d'instruction médicale.

Il passa sa thèse en 1818 et vint se fixer à Lyon où



Statue de Bichat, cour de la Faculté de médecine de Paris.

il fut nommé en 1827 médecin de l'hospice de l'Antiquaille (1^{re} division : syphilis et dermatoses).

PUBL. — Des qualités morales du médecin et de la conduite qu'il doit tenir auprès des malades. Thèse de Paris, 9 mai 1818.

Les quatorze jours de captivité de Dufayet¹, récit exact, rédigé par le Dr B., in-8°, 40 pages. Lyon, 1836.

Comptes rendus de la pratique médicale dans le traitement des maladies syphilitiques de l'Antiquaille, in-8°, 80 pages. La Guillotière, 1839.

BILLIoud (Gabriel), né à Thoissey, le 21 août 1823, mort à Lyon, le 7 mars 1893.

Billioud a été plutôt agriculteur que médecin. Ses études médicales se sont faites à Paris où il conquit le grade d'interne provisoire des hôpitaux, en 1848. Sa thèse passée, Billioud a renoncé de bonne heure à l'exercice de la médecine, pour s'occuper de la gestion des propriétés qu'il possédait dans son pays natal.

Membre et plusieurs fois président de la Société d'agriculture de Lyon, il s'était adonné à l'étude des sciences agronomiques et se montrait, comme exposant ou comme membre du jury, dans tous les Comices agricoles de sa région. D'un caractère doux, bienveillant, désintéressé, il comptait des amis dans tous les rangs de la société.

PUBL. — Des secours à administrer aux noyés et aux asphyxiés. Thèse de Paris, n° 117, 1850.

BIMET (Claude), né à Culoz, vers 1620, mort à...

Petrequin cite ce médecin, originaire de l'Ain, dans sa *Chronologie médico-chirurgicale de l'Hôtel-Dieu de Lyon*, comme ayant été nommé chirurgien de cet hôpital, le 1^{er} avril 1647. Il orthographe, par erreur, Binet au lieu de Bimet.

1. Dufayet était un puisatier qui fut, dans le creusement d'un puits, pris à dix mètres de profondeur par un éboulement et enterré vivant. Un parement de bois le garantit d'une mort immédiate et, grâce aux secours des soldats du génie qui creusèrent un autre puits pour aller à son secours, il fut délivré au bout de dix jours.

Son nom ne serait peut-être pas venu à la postérité, s'il n'avait eu l'idée bizarre de mettre en vers l'anatomie. L'ouvrage dans lequel il a publié ces quatrains anatomiques (au nombre de plus de quatre cents) a été édité à Lyon et dédié à M. Tiffon, doyen et plus ancien chirurgien de la compagnie des maîtres chirurgiens jurés de la ville de Lyon.

Dans sa préface, Bimet explique ainsi l'idée qui lui est venue de publier ce poème : « La naissance de ce petit ouvrage est deüe absolument au hazard et plutost à une espèce de divertissement qu'à un dessein sérieux. J'estois dans mon cabinet appliqué à la lecture des plus excellents maîtres de l'anatomie, et peut-estre dans un de ces jours heureux ou l'Estude laisse à l'esprit toute sa liberté et sa bonne humeur; en cet estat les rimes me vinrent en la pensée; je fis des vers sur les matières que je lisois et je me trouvoys poète presque avant que je le sceusse; je pris plaisir à ceste nouveauté et, dans ce sentiment, je poursuivis ce que j'avois commencé ».

Ses quatrains ne valent pas le diable; Chéreau les traite, non sans raison, d'absurdes. En voici un échantillon :

L'os pubis prend son nom de ce que la nature
A mis en cet endroit le sceau de puberté;
Il reçoit de son trou grande légèreté,
Et ce trou d'une oreille exprime la figure.

La langue pousse hors, par le génioglosse
Elle se meut en haut, par le muscle stylo,
Celui qui tire en bas s'appelle basiglo,
Qui se meut de costé, c'est le cératoglosse.

Voici le titre de ce poème :

Quatrains anatomiques des os et des muscles du corps humain. Ensemble un discours de la circulation du sang, par le sieur Claude Bimet, maistre chirurgien juré de la ville de Lyon. A Lyon, chez Marc Antoine Gaudet, imprimeur, demeurant en rue Noire, joignant la gueule du Lyon. Lyon, 1664.

BLANC (F.-M.), né à Ambronay, en 1800, mort à ...

Interne des hôpitaux de Lyon, en 1821¹.

PUBL. — Sur l'altération du sang dans les maladies. Thèse de Paris, 28 juillet 1826.

BLANCHIN (Pierre-Joseph), né à Lagnieu, en 1790, mort à Lyon, le 17 novembre 1824.

Élevé par son oncle, qui était membre de la congrégation de l'Oratoire. Ses études se font à Lyon et c'est pendant leur durée, alors qu'il était chirurgien interne de l'hôpital de la Charité, qu'il fut requis pour le service militaire et partit aide-major au 134^e de ligne. Fait prisonnier sur les champs de bataille, il fut interné en Allemagne et ne rentra en France qu'à la paix définitive, en 1814. Il alla alors terminer ses études à Paris, et y passer sa thèse.

Blanchin revint s'établir à Saint-Chamond. Son mariage le fit rentrer à Lyon où il concourt successivement pour une chaire de professeur de pathologie interne à l'École de Lyon, et plus tard de médecin de l'Hôtel-Dieu, à laquelle il fut nommé.

La mort vint le frapper à trente-quatre ans, en plein cours de sa carrière.

PUBL. — Essai sur la physiognomie ou considérations sur les divers moyens qu'on a successivement employés pour juger du moral par le physique de l'homme. Thèse de Paris, in-4^o, 28 pages, 24 mai 1815.

BLONDEL (Ambroise), né à Trévoux, le 7 décembre 1816, mort à Pont-d'Ain, en 1879.

Blondel commença ses études de médecine assez tard; il exerça tout d'abord en Algérie, et fut attaché à l'hôpital

¹. L'Annuaire donne comme prénoms E. T. M. E.; la thèse ne porte que F.-M. (François-Marie).

civil de Doura. Des raisons de famille le rappelèrent en France, et il vint se fixer à Pont-d'Ain où il mourut à la suite d'une longue maladie. Il n'a pas été docteur; tout au moins je n'ai pas trouvé mention de sa réception. Il avait été reçu officier de santé en 1854.

BOLLEY (Henri-Antoine), né à Nantua, vers 1812, mort à Priay, en 1864.

Bolley avait fixé sa résidence à Priay où il est mort.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1^o décrire l'affection typhoïde et les altérations organiques de la rate dans cette maladie; 2^o quelles sont les communications de la carotide interne avec l'artère vertébrale, etc. Thèse de Paris, 18 juillet 1838.

BONDET (André), né à Pressiat vers 1735, mort à Pressiat en ...

Maître chirurgien, Bondet a exercé à Pressiat; il est l'ancêtre des générations médicales de ce nom.

BONDET (Louis-Hyacinthe), né à Pressiat le 11 juillet 1762, mort à Coligny, le 23 avril 1854.

Fils du précédent, Hyacinthe Bondet a été reçu maître en chirurgie, au collège de Besançon, le 21 avril 1789; il a été très mêlé à la vie municipale de son pays, de 1805 à 1830. Maire de Coligny, pendant plus de vingt ans, il a vécu entouré de l'estime et de la considération de ses concitoyens et a laissé dans le pays une réputation de médecin, de lettré et d'administrateur.

D'un premier mariage il a eu un fils, Erasme, mort en 1853. D'un second mariage est né le D^r Adrien Bondet, médecin des hôpitaux de Lyon, professeur à la Faculté, qui occupe encore sa chaire et qui compte autant d'amis dévoués que d'élèves.

BONDET (Érasme), né à Coligny, le 25 mars 1799, mort à Beauport le 26 mars 1853.

Reçu à Besançon officier de santé, le 13 septembre 1821, Bondet exerçait à Beauport.

BONNARDEL (Jean-Joseph), né à Bourg, en 1753, mort à Meximieux, vers 1832.

Reçu chirurgien, c'est-à-dire ayant obtenu la maîtrise au collège de Bourg, le 7 mars 1779, Bonnardel alla se fixer à Meximieux, où il est mort.

BONNET (Joseph), né à Ambérieu vers 1760, mort à Ambérieu vers 1840.

Peut-être un ancêtre du suivant, résidait à Ambérieu.

PUBL. — Thèse de Montpellier, 28 juin 1782.

BONNET (Amédée), né à Ambérieu¹, le 19 mars 1809, mort à Lyon, le 1^{er} décembre 1858.

Parmi la pléiade brillante des médecins illustres de notre pays, Bonnet peut compter comme un des premiers. Grand caractère, nature droite, loyale et généreuse, chirurgien consommé ayant la volonté tenace et réfléchie, la conception nette et hardie, toutes ces qualités Bonnet les possédait : ce sont elles qui l'ont conduit rapidement, mais non pas sans effort, à cette place en vue de chirurgien major qu'il a si bien remplie, et dont le renom, si haut placé par les M.-A. Petit, les Gensoul devait être encore porté bien plus loin par le jeune Bugiste.

Je n'ai pas la prétention, dans cette biographie, de faire revivre cette grande figure, une des plus hautes, des plus

1. Ambérieu en Bugey et non en Dombes, comme l'indique Lallanne; la Grande Encyclopédie donne aussi la date erronée de 1805.

pures, et à coup sûr la plus complète des illustrations lyonnaises. Les éloges prononcés par ses disciples, ses amis Garin, Barrier, et par ce maître incomparable, Diday, ne demandent qu'à être rappelés; c'est la vie de Bonnet retracée par ceux qui l'ont connu, approché, ce sont ses vertus, ses mérites appréciés comme il convient, par des rivaux et par des pairs. Je me souviendrai toujours de l'émotion qui s'emparait d'un de mes premiers maîtres, le professeur J.-B. Teissier, lorsque le nom de Bonnet, son camarade et son ami, lui venait aux lèvres. De ce grand médecin, l'honneur de l'École Lyonnaise, le Trousseau lyonnais, comme on l'appelait à juste titre, l'hommage pieux rendu au grand chirurgien était profondément touchant.

Élevé au collège de Belley, puis au séminaire de l'Argentière, Bonnet termine ses études à Lyon. Il commence dans cette ville ses études médicales et vient à Paris, appelé par ses compatriotes Récamier et Richerand, alors à l'apogée de leur situation.

Les sciences naturelles le tentèrent un instant; mais il reprit bientôt avec ardeur les études de médecine. Externe en 1827, il obtient le grand prix du concours de l'École pratique en 1831. A vingt et un ans il est nommé le premier au concours de l'Internat (décembre 1828) dans une promotion où l'on retrouve les noms de Cullerier, Nonat, Gouraud, Bazin, Vidal, et gagne à la fin la médaille d'or. Au cours de l'internat il publie déjà quelques travaux remarquables, donne des leçons pour augmenter les ressources d'un budget ¹ qui ferait rêver plus d'un étudiant de nos jours, qui étonnait même ses camarades d'alors.

« Et l'on taxait au moins de quelque exagération dans

1. Cinquante francs par mois.

l'internat de l'Hôtel-Dieu, ce grand et pâle jeune homme, déjà fléchi sous le poids d'une pensée d'avenir, qui passait comme une ombre, entre les festins de la salle de garde et les interminables causeries du péristyle, pour s'aller enfermer dans sa froide cellule. » (Diday.)

Cette vie austère, il se l'était imposée pour se donner tout entier au travail : sa ferme volonté d'arriver au but se dessinait déjà à ce moment. Elle s'accusait encore plus, lorsque sa thèse passée (1831), son titre de docteur en mains, il lui fallut prendre un parti. Soutenu par ses maîtres et compatriotes, Richerand, Récamier, par Trousseau avec lequel il avait collaboré, entré le premier à l'Internat, il pouvait suivre les concours de Paris et aspirer aux plus hautes situations dans la capitale.

Était-ce l'amour du clocher? Était-ce la certitude, étant données sa valeur, son énergie, d'arriver en province plus rapidement qu'à Paris? Peu importe, son parti avait été pris sans irrésolution. Une place de chirurgien-major est vacante à Lyon; le concours va s'ouvrir : il part et malgré son jeune âge il enlève du premier coup ¹ cette place enviée. Sa supériorité sur ces compétiteurs s'accusa sans difficultés, et il fut nommé, chose rare à Lyon aussi bien qu'à Paris, à son premier concours ².

Ses débuts comme chirurgien de la grande cité furent entourés de quelques ennuis. Il eut à vaincre la résistance

1. Michon, qui devait venir concourir, renonça à ce projet quand il sut que Bonnet se mettait sur les rangs.

2. Pour mieux se rompre aux surprises de ce concours, il avait imaginé d'approprier à l'ordre moral, pour son usage, les exercices fameux de Démosthènes. Et tous les soirs, pendant une heure, on aurait pu, à travers les rues de Paris, suivre notre futur collègue, au bras d'un ami, improvisant, inaccessible aux distractions du bruyant théâtre qu'il s'était choisi, sur un thème, tiré au sort, de physiologie ou de médecine opératoire (Diday, *Eloges académiques et Miscellanées*, Lyon, 1890.

d'élèves, de collègues, pourrait-on dire, qui ne pardonnaient pas « au Parisien », comme quelques-uns l'appelaient, d'être venu prendre la place qu'ils convoitaient probablement. Petit à petit sa volonté, sa ténacité et plus encore, son amour de bien faire et sa droiture triomphèrent des résistances. Il vint un jour où les plus obstinés, les plus farouches de ses adversaires durent s'incliner devant la supériorité de l'homme et la dignité de sa conduite dans cette phase d'épreuves. Par un retour bien naturel des choses d'ici-bas, quelques-uns devinrent ses admirateurs, et bientôt Bonnet ne connut plus dans le corps médical que des amis.

C'est peu après cette période difficile qu'il fut nommé professeur de clinique à l'École de médecine (1838). Sur ce double terrain, l'école et l'hôpital, Bonnet avait désormais le champ libre pour donner carrière à ses idées rénovatrices ou créatrices dans les méthodes de thérapeutique chirurgicale. Son *Traité des sections tendineuses* date de 1842. Trois ans plus tard paraît le *Traité des maladies des articulations*. Des générations d'étudiants ont appris dans ces ouvrages, devenus classiques, le traitement de ces affections graves, et si la thérapeutique moderne a pu, grâce aux progrès merveilleux dus à l'asepsie et à l'antisepsie, modifier les conditions d'intervention dans les arthrites, les tumeurs blanches, les principes fondamentaux posés par Bonnet sur le rôle de l'immobilisation, de l'extension, sur l'influence des muscles sur la position sont restés immuables et n'ont pas changé.

Bonnet était arrivé en peu d'années à prendre place comme chef d'école; entre ses mains, la chirurgie, qui devait se modifier si profondément de nos jours avait subi des métamorphoses heureuses et radicales. Professeur, il l'était, avec la persuasion qui convient à ceux qui *savent*

ce qu'ils veulent apprendre, qui poursuivent un but. « Ce qui distinguait surtout son enseignement, c'était la clarté et la précision de sa pensée; c'était l'esprit méthodique de la démonstration, l'art de diviser son sujet, d'y découvrir des rapprochements naturels et des contrastes inattendus. Sa parole avait du mouvement et de la chaleur; sa voix, quoique voilée, était ferme et pénétrante; sa haute taille, son geste simple répondaient à la dignité de son attitude. Sa physionomie enfin était grave, mais son regard reflétait vivement l'ardente activité de son âme (Barrier) ¹.

Sa notoriété, ses travaux devaient lui ouvrir toutes grandes les portes des Sociétés. Aussi, dès 1839, l'Académie le nommait-elle correspondant, pour échanger plus tard son titre contre celui d'associé. A Lyon, l'Académie si réputée, des sciences, belles-lettres et arts, le nommait membre en 1847, et en faisait son président en 1856. Il appartenait, bien entendu, à la Société de médecine, était correspondant de plusieurs compagnies savantes de l'étranger; en 1856 l'Institut couronnait cette carrière en lui donnant le titre de correspondant.

De ces titres si enviés le plus cher à notre compatriote était celui que lui avaient donné ses concitoyens : président de l'Académie de Lyon. Au sein de cette compagnie, délaissant les travaux d'ordre purement médical, il indiquait les réserves à faire sur des projets de loi capables de troubler la dignité de l'art médical. C'est devant elle « qu'il prononça un discours resté célèbre, pour stigmatiser l'oisiveté avec sa hideuse contagion et ses ruines, l'oisiveté d'autant plus coupable que l'homme a été plus largement doté par la fortune, et pour glorifier l'obliga-

1. Barrier. Eloge de A. Bonnet à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, le 21 juin 1859.

tion du travail comme le palladium et la sauvegarde des Sociétés ». (Teissier) ¹.

Ce culte du travail, cet amour du prochain, Bonnet l'a eu jusqu'à la fin de ses jours. A Ambérieu, son pays natal, où il allait, chaque semaine, prendre une journée de repos, il donnait à qui venait les conseils de son expérience, Comme Marjolin le disait, Bonnet avait une tendance humanitaire de l'esprit à s'adresser aux infirmités les plus graves, et qui semblent les plus rebelles. Cette tendance humanitaire, il la laissait voir quand il s'occupait, avec un désintéressement généreux, des plus humbles, des plus misérables. Que de fois ses compatriotes ont fait appel à son bon cœur ! et la main toujours ouverte donnait sans retard une réponse toujours discrète.

Dans une plaquette toute récente ², Aimé Vingtrinier, l'érudit bibliothécaire de la ville de Lyon, a mis au jour un détail de sa vie qui fait honneur à Bonnet. Au moment des émeutes d'avril 1834, les insurgés s'étaient retranchés au centre de la ville, derrière des barricades que les troupes avaient fini par cerner complètement, cherchant à les réduire par la lassitude et le temps, plutôt que de tenter un assaut meurtrier. Bonnet, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, savait que tous ces malheureux avaient leurs blessés sans soins, sans secours ; il n'hésite plus, va droit aux barricades, se fait reconnaître, et improvise, dans l'église des Cordeliers, une ambulance, avec l'aide d'infirmiers d'aventure, femmes, enfants dévoués.

« Le sixième jour de l'insurrection, raconte Vingtrinier, sous une poussée irrésistible de l'armée, toutes les barri-

1. Dr J. Teissier. Les médecins à l'Académie de Lyon. Lyon, 1900.

2. Le Dr Amédée Bonnet et les journées d'avril à Lyon, in-12. Bourg. 1901.

cadres furent emportées, les résistances brisées. Les fuyards jetèrent leurs armes et se cachèrent. Tous ceux qui étaient pris étaient fusillés.

« Un bataillon se précipita sur la place des Cordeliers; les soldats se jetèrent dans l'église; des coups de fusil retentirent; on poursuivit les vaincus derrière les cloisons et les piliers; mais alors une voix retentit :

« Arrêtez! c'est ici une ambulance, et nul n'a le droit
« d'y entrer. Il n'y a là que des blessés. Dans toutes les
« batailles, blessés et infirmiers sont sacrés!... »

« On vit alors la grande figure du D^r Bonnet qui sortait du sanctuaire. A l'aspect de cet homme, les bras nus et les mains ensanglantées, les soldats voulaient le massacrer. Un officier intervint, les arrêta; il apprit les soins prodigués depuis deux jours par le docteur, et fit conduire Bonnet, sous escorte, à l'Hôtel-Dieu, où il était attendu avec anxiété. »

Au retour d'un voyage à Paris, épuisé par le labeur incessant de l'hôpital, de l'enseignement et d'une clientèle de plus en plus étendue, Bonnet fut frappé d'un mal soudain qui, dès le premier moment, ne laissait aucun espoir. Il est mort le 1^{er} décembre 1858, en pleine apothéose de son talent et de sa gloire.

Ses amis, ses élèves ont conservé pieusement sa mémoire; mais ils ont voulu qu'un monument perpétuât le souvenir de cet homme de bien, de ce grand chirurgien, parmi les générations d'élèves et d'étudiants. Une souscription publique a permis d'élever, avec le concours de l'administration des hôpitaux et hospices de Lyon, un bronze dû au ciseau de Guillaume Bonnet.

Le monument, dont je donne ci-contre la reproduction, a été inauguré le 2 juillet 1862. Debout, revêtu de la toge professorale, Bonnet est représenté dans l'attitude du pro-



Statue de Bonnet, Hôtel-Dieu de Lyon.

fesseur; la main droite étendue affirme la précision d'un fait; de l'autre main, il relève le pan de la robe.

La statue est élevée sur un socle de pierre de Seyssel, dans la cour de l'Hôtel-Dieu, voisine de la clinique où la voix de Bonnet se fit entendre pendant vingt ans. Sur la face antérieure du socle, on lit l'inscription suivante :

A
BONNET

chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu
professeur de l'École de Lyon
Associé de l'Académie de médecine
Correspondant de l'Institut.

Souscription publique.

MDCCCLXII

La face postérieure porte l'inscription :

AMÉDÉE BONNET

né à Ambérieu

Ain

LE XIX MARS MDCCCIX

mort à Lyon

LE 1^{er} DÉCEMBRE MDCCCLVIII

Toutes les notabilités de Lyon assistèrent à l'inauguration de ce monument, et le professeur B. Teissier a résumé d'une façon très heureuse, en quelques lignes, la biographie de ce grand médecin : « L'homme qu'il représente, disait le professeur en parlant de ce bronze, était un savant illustre, un chirurgien habile, un professeur éminent, qui, partout où il passait, donnait une active impulsion, et honorait la dignité humaine par l'exemple des plus nobles sentiments ».

Sur le reliquat de cette souscription, il a été fondé un prix, dit Prix Bonnet, qui est décerné chaque année au

lauréat du concours de l'Internat, à l'interne nommé le premier. Ce prix consiste en une trousse d'honneur.

Un buste en marbre se trouve à la mairie d'Ambérieu.

PUBL. — Recherches sur quelques points de physiologie et de pathologie, tels que la surdité, les luxations, le mouvement des côtes. Thèse de Paris, 1832.

Mémoire sur les fistules lactées. *Arch. gén. de méd.*, 1836.

Sur la composition chimique du pus. *Gaz. méd. de Paris*, 1837.

Sur la cautérisation des parties latérales et supérieures du pharynx dans le traitement de certaines surdités. *Bull. de thérap.*, 1837.

De la méthode à suivre pour arriver à la connaissance et au perfectionnement de la chirurgie, in-8°. Lyon, 1838.

Sur le traitement des varices des membres inférieurs. *Arch. gén. de méd.*, t. V, p. 30, 1839.

Sur les fractures du fémur et du col de l'humérus, avec recherches sur les déplacements que produisent dans ces fractures les mouvements des articulations. *Gaz. méd. de Paris*, 1839.

Sur les positions des membres dans les maladies articulaires, considérées sous le rapport de leurs causes, de leurs effets et de leurs applications thérapeutiques. *Gaz. méd.*, 1841.

Traité des sections tendineuses et musculaires dans le strabisme, la myopie, la disposition à la fatigue des yeux, le bégaiement, les pieds bots, in-8°, 664 pages, atlas de 16 planches. Paris, 1842.

Sur le traitement des pierres arrêtées dans le canal de l'urètre à la suite de l'opération de la lithotritie, in-8°. Lyon, 1842.

Sur la cautérisation considérée surtout comme moyen de prévenir et de guérir la phlébite et l'infection purulente. *Gaz. méd.*, 1843.

Compte rendu du service chirurgical de l'Hôtel-Dieu de Lyon pendant les années 1838 à 1843, in-8°, 36 pages. Lyon.

Traité des maladies des articulations, avec atlas, in-4° de 16 pl., 2 vol. in-8°. Paris, 1845.

Lettres adressées à M. Dumas, membre de l'Institut, sur les globules et la fibrine du sang, in-8°, 16 pages. Lyon, 1846.

Sur la lithotritie, in-8°, 28 pages. Lyon, 1846.

Des pratiques vicieuses généralement suivies dans le traitement des maladies articulaires, et des méthodes thérapeutiques qui doivent leur être substituées. *Bull. de thérap.*, 1847.

Sur la cautérisation comme moyen de combattre les accidents qui surviennent à la suite des opérations. *Bull. de thérap.*, 1848.

Éloge de A. Dupasquier, in-8°, 38 pages. Lyon.

De l'amputation de la verge au moyen du fer rouge. *Gaz. des hôpit.*, 13 février 1849.

Lettres sur la dissolution des calculs urinaires et la cure radicale des hernies, adressées à l'Institut, in-8°, 45 pages. Lyon, 1836.

Traité de thérapeutique des maladies articulaires, in-8°. Paris, 1853.

De l'oisiveté de la jeunesse dans les classes riches. Acad. des sciences et belles-lettres de Lyon, 1854.

De l'influence des lettres et des sciences sur l'éducation. Acad. des sciences et belles lettres de Lyon, in-8°. 1853.

Des moyens de prévenir la récurrence du cancer du sein après son extirpation, in-8°. Lyon, 1857.

Du soulèvement et de la cautérisation profonde du cul-de-sac rétro-utérin dans la rétroversion de la matrice. *Gaz. méd. de Lyon*, 1858.

Méthodes nouvelles de traitement des maladies articulaires, in-8°. Paris, 1858.

BONNET (Louis-Eugène), né à Jujurieux, en 1815, mort à Jujurieux, en décembre 1892.

Élève et cousin du grand chirurgien, Bonnet était d'une famille dont les membres se sont illustrés : son oncle César était avocat distingué, autant que patriote courageux ; son frère Jules était ancien président des prudhommes de Lyon ; Claude-Joseph a été le fondateur des grandes filatures de soie de Jujurieux. Il avait passé par l'internat de Lyon ; il avait été nommé, en 1835, dans la promotion de Pomiès, Gensoul, etc.

Tout lui a souri. Ses succès, dit notre collègue Julliard, il les obtenait par l'aménité de son caractère, par sa fine bonhomie, par la sûreté de son jugement. Pendant un demi-siècle il fut conseiller municipal, conseiller général.

Ses compatriotes l'envoyèrent, en 1875, siéger au Sénat, à côté du professeur Robin.

PUBL. — Du chlorure de zinc et de son emploi en thérapeutique chirurgicale. Thèse de Paris, 43 pages, 17 janvier 1843, dédiée à son cousin.

BORDIER (André), né à Ambérieu, en 1750, mort à Paris, en 1816.

Après des études au collège de Bourg, Bordier fut élève de l'école de Lyon. Il alla plus tard exercer à Paris, vers 1780. Brillat-Savarin le considérait comme un praticien des plus experts.

D'après Dufay, il aurait été appelé à professer à la Faculté de Paris, et serait devenu le médecin de l'impératrice Marie-Louise.

Dufay a fait certainement confusion avec un autre médecin d'un nom similaire, Bourdier de la Morlière (Voy. plus loin). Il n'y a pas eu de Bordier professeur à cette époque ; Bourdier, au contraire, a été nommé en 1795.

BOROT (B.-Anthelme), né à Belley, en 1803, mort à Belley, le 17 août 1863.

Modeste praticien, qui arriva dans son pays à cumuler, avec les devoirs de sa profession, les fonctions administratives, pour le plus grand intérêt de ses concitoyens.

Il commence ses études à Lyon, les continue à Paris où il est nommé chirurgien interne de première classe à l'hôpital Saint-Louis, passe sa thèse en 1823, et revient se fixer dans sa ville natale où il devient en peu de temps chirurgien de l'hospice, adjoint au maire, puis maire à deux reprises, en 1837 et 1848. Il fut nommé membre du conseil d'arrondissement, président de la Société de secours mutuels et, dans toutes ces multiples fonctions, sut se concilier l'estime et la sympathie de ses compatriotes et de ses administrés. Il mourut en laissant des legs importants à l'hospice et aux Sociétés de bienfaisance.

PUBL. — Observations cliniques sur le traitement de quelques

maladies. Thèse de Paris, in-4°, 45 pages, 13 août 1883, dédiée à son père, à sa mère et à M. le chevalier Richerand.

BOSSU (Claude), né à Ambronay en 1824, mort à Lyon en 1882.

D'après les titres énumérés sur sa thèse, Claude Bossu a été chirurgien interne des hôpitaux de Lyon. Sur l'annuaire de l'internat, il est fait mention d'un Bossu André né en 1834 (où?) mort à Lyon en 1886; mais il est interne de la promotion de 1856, ce qui s'accorderait mal avec une thèse passée en 1854. Je n'ai pu arriver à vérifier de quel côté était le vrai, à moins qu'il n'y ait deux Bossu. L'annuaire de l'internat lui donne le prénom d'André, la thèse porte celui de Claude.

Dans l'article nécrologique que lui consacre le *Lyon médical*, on l'appelle Charles; il avait été chef de clinique médicale et médecin du dispensaire.

PUBL. — Essais d'inoculation lacto-variolique, tentés comme moyen de suppléer au défaut ou à l'impuissance du vaccin. Thèse de Paris, 9 janvier 1854.

BOTTEX (Alexandre), né à Neuville-sur-Ain, le 2 novembre 1796, mort à Lyon, le 13 septembre 1849.

Descendant d'une vieille famille de Neuville, son grand-père et son père étaient notaires, Bottex fut mis au collège de Bourg à l'âge de douze ans. Il venait de perdre son père. Un de ses parents, le Dr Trolliet, exerçait à Lyon. Ce fut probablement la cause déterminante de sa vocation. En tout cas, c'est à Lyon qu'il commence ses études médicales et, dès l'âge de dix-neuf ans, est nommé au concours interne des hôpitaux ou, suivant la qualification du temps, chirurgien interne, le premier de sa promotion (4 septembre 1816).

Avant d'entrer en fonctions il va suivre les cours de la

Faculté de Paris, ceux de Richerand, son compatriote, alors dans tout l'éclat de sa gloire. Il passe sa thèse en 1823. Entre temps il avait tenté sans succès le concours du majorat à Lyon.

A son retour à Lyon, en 1830¹, il épouse la fille d'un ancien magistrat, est nommé par le conseil d'administration médecin titulaire de l'hospice de l'Antiquaille le 5 janvier 1841. Deux ans après il devient médecin en chef de la 2^e division (aliénation mentale) et peut dès lors se livrer à l'étude des maladies nerveuses et mentales. Ses observations, ses recherches sont mises au jour dans une série de publications. Il insiste sur les améliorations à apporter au service de ces malades, notamment dans le vieil hospice de l'Antiquaille, et expose tout un plan de réformes et de constructions pour un asile d'aliénés plus salubre et plus confortable.

Au moment de l'épidémie de choléra de 1831, un certain nombre de médecins lyonnais furent envoyés à Paris par la commission administrative pour étudier la marche et les symptômes de cette épidémie et examiner les moyens de prophylaxie propres à préserver la ville de Lyon de ce fléau. Bottex fut appelé à se joindre à M. de Polinière, président de l'administration des hôpitaux, et à son parent Trolliet, pour faire partie de cette commission d'études. Un rapport fut publié au retour par M. de Polinière et une médaille fut frappée pour rappeler cette mission de dévouement.

Voici, d'après de Poncet, les figures allégoriques de cette médaille².

1. De Polinière. Eloge du Dr Bottex. Lyon 1850.

2. De Poncet. Documents pour servir à l'histoire de la médecine à Lyon.

Cette médaille est en bronze et se trouve dans la collection du musée de Lyon.

Esculape donne des soins à une femme assise dans un fauteuil et qui entoure de ses bras un enfant. Une jeune fille implore le secours de la médecine pendant que celui-ci écarte la mort qui entraîne un homme gisant à terre. Derrière la malade, une femme en pleurs. A l'arrière-plan deux personnages dont l'un tient une coupe remplie d'un liquide fumant.

Exergue en deux lignes :

Invasion du choléra en 1832.

Contre le rebord de la pièce à droite :

E. ROGAT, 1832.

Légende circulaire à gauche :

Commission envoyée à Paris par la ville de Lyon.

Exergue :

2 avril 1832.

Champ :

D^{rs} TROLLIET, POLINIÈRE, BOTTEX.

Au cours de sa carrière, Bottex avait été élu membre de l'Académie de Lyon et il faisait partie de la plupart des autres sociétés savantes.

PUBL. — Essai sur les émissions sanguines dans le traitement des fièvres continues. Thèse de Paris, in-4^o, 4 pages, 6 août 1823.

Sur les fonctions du système nerveux et principalement du cerveau chez l'homme et les divers animaux dans l'état de santé comme dans celui de maladie, in-8^o. Lyon, 1830-1831.

Rapport sur le choléra morbus de Paris, avec MM. Polinière et Trolliet, in-8^o, 458 pages. Lyon, 1832.

Du siège et de la nature des maladies mentales, in-8^o, 54 pages. Lyon, 1833.

Essai sur les hallucinations, in-8^o, 75 pages. Lyon, 1836.

De la nature et du traitement de la syphilis, in-8^o, 52 pages. Lyon, 1836.

De la médecine légale des aliénés dans ses rapports avec la législation criminelle, in-8^o 160 pages. Lyon, 1838.

Des améliorations à introduire dans la construction et le curage des fosses d'aisances, in-8°. Lyon, 1838.

Rapport statistique sur le service des aliénés de l'Antiquaille, in-8°, 31 pages. La Guillotière, 1839.

Des causes de l'insalubrité de la Dombes, in-8°, 52 pages, 1840.

Programme et plan pour la construction de l'asile public des aliénés du Rhône, in-8°. Lyon, 1847.

BOTTIER, né à Bourg, en , mort à

Chirurgien à Bourg, en 1800.

BOURCET (L.-F. François), né à Montrevel en 1780, mort à vers 1847.

Reçu officier de santé à Bourg le 11 brumaire an XIV.

BOURDIER DE LA MOULIÈRE (François), né à Belleu, le 10 novembre 1757, mort à Paris, le 24 janvier 1820.

Les détails sur ses premières années sont inconnus. En 1784 il était nommé docteur régent à Paris.

Son acte de vespérales¹ est du samedi 25 septembre 1784 et le sujet traité était : *An hydrops quandoque a fibrarum rigiditate ab atonia.*

L'acte, *pro doctoratie*, avait pour titre : *An in hydrope quandoque diæta humida Sicca!*

Il a été soutenu le jeudi 30 septembre 1784.

Bourdier fut élu professeur scholarum (physiologie et pathologie) en 1790 et médecin expectant de l'Hôtel-Dieu en 1797.

Lors de l'organisation de l'École de santé en 1794, il fut nommé professeur de pathologie, adjoint à Doublet (31 janvier 1795). Sa chaire était affectée à l'étude des maladies en général et son enseignement était très suivi (Corlieu).

1. Corlieu. Centenaire de la Faculté.

En 1818 il passa à la chaire de (clinique) perfectionnement à l'hôpital qui est devenu plus tard l'hôpital des cliniques (aujourd'hui disparu).

BOURGEOIS (Jacques-Benoit-Victor), né à Bagé-le-Châtel, en 1849, mort à Bagé-le-Chatel, en 1888.

Élève des hôpitaux de Lyon et de Paris, B. a été interne de l'hôpital Rothschild. Il quitta Paris pour se fixer dans son pays natal.

PUBL. — De l'apomorphine, recherches cliniques sur un nouvel émétique. Thèse de Paris, 21 janvier 1874.

BOUVERET (Abel-Guillaume-Ennemond), né à Bourg, en 1811, mort à Saint-Genis-sur-Guiers (Savoie) le 7 août 1894.

Fils d'un petit commerçant de la rue des Halles, ancien soldat de la grande armée, Bouveret est né à Bourg. Un vieux médecin de la ville, frappé de son intelligence et de son air résolu, le fit entrer à l'hôpital de Bourg, comme élève; il s'y rencontra avec Sappey qui était lui aussi à ses débuts de la carrière médicale.

Sans fortune, ne pouvant rester à la charge de sa famille, Bouveret vient compléter ses études à Lyon et se fait recevoir officier de santé à l'âge de vingt-deux ans.

Il part aussitôt commencer le rude apprentissage de la vie du médecin de campagne et débute à Foissiat; il s'y marie avec la fille d'un professeur du collège de Bourg. De Foissiat il vient exercer à Saint-Trivier-de-Courtes et suit plus tard sa nouvelle famille à Saint-Julien-sur-Reyssouze.

« Mais une secrète ambition travaillait le jeune homme dont l'énergie semblait s'être accrue au choc des obstacles. Aidé de son beau-frère qui lui donnait des leçons de mathématiques, il subit avec succès les épreuves du bacc-

lauréat et partit pour Paris à la conquête du diplôme de docteur. La tentative était héroïque, car les ressources de la famille étaient toujours aussi modestes et un enfant venait de naître. Par quel miracle d'économie, par quel prodige d'équilibre budgétaire Bouveret parvint-il à vivre dans la capitale pendant la durée de ses études? nul ne le sait. Quoi qu'il en soit, le succès couronna ses efforts et il revint quelques années plus tard à Saint-Julien avec le titre envié (D^r Julliard).

Le titre nouveau n'apporta pas malheureusement grand changement à la situation du médecin de Saint-Julien. Peinant, donnant sans compter son temps et ses soins, Bouveret équilibrait tout juste son maigre budget. Une catastrophe pénible lui fit quitter ce pays; en quelques mois il perdait sa femme et deux enfants. Sous le coup de ce chagrin, notre compatriote vint se fixer à Neuville-les-Dames, puis à Chatillon-sur-Chalaronne. Il y passa vingt années, élevant son fils qu'il eut la joie de voir grandir dans la carrière médicale et gagner les postes les plus enviés après de brillants concours. A l'âge de soixante-quatorze ans, rassuré sur l'avenir des siens, il prit sa retraite chez sa fille, à Saint-Genis-du-Guiers. Il y vécut paisiblement jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, heureux des succès grandissants de son fils, notre collègue des hôpitaux de Paris, devenu, en peu de temps, agrégé de la Faculté, médecin des hôpitaux de Lyon, et occupant dans la seconde ville de France une des plus hautes situations médicales et des plus justement méritées.

Bouveret, adonné tout entier à la pratique rurale, n'a pas eu le temps de publier un travail dont il avait réuni les matériaux sur : *L'endémie paludéenne dans l'Ain*.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales :
1^o Des différents modes de terminaison de la fièvre typhoïde;

2° Des causes du ramollissement du cal; des moyens de remédier à la difformité du cal; 3° De la nature des dents. Thèse de Paris, 31 mai 1844.

BOUVET (Aristide), né à Ambérieu, le 24 juillet 1804, mort à Lyon, le 27 juin 1878.

Bouvet était parent de Francisque Bouvet. Il fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée législative de 1849, le 6^e sur 8. Il était à ce moment médecin à Ambérieu. Il siégea à la Montagne, protesta contre le coup d'Etat et rentra dans la vie privée, après 1851.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1° Caractères anatomiques du tissu encéphaloïde; 2° Dangers des blessures des sinus frontaux. Thèse de Paris, 28 août 1839.

BOUVET (François-Joseph-Francisque), né à Vieu d'Izenave, le 25 avril 1799, mort à Lyon, le 1^{er} décembre 1871¹.

Bouvet semble, d'après ses publications, s'être plus occupé de politique et d'économie politique que de médecine. Fils d'un capitaine, il se lança dans le journalisme et la littérature et fonda le *Réveil de l'Ain*. Il a été, du reste, nommé député de l'Ain en 1848, puis réélu en 1849, avec Baudin, et était conseiller général. Il rentra dans la vie privée après le coup d'Etat et accepta plus tard du gouvernement impérial le poste de consul à Mossoul.

Voici, d'après Sirand, la liste de ses travaux :

PUBL. — République et monarchie ou principes d'ordre social, in-8°. Paris, 1832.

Réponse d'un patriote au programme de la monarchie, in-8°, 35 pages. Paris, 1835.

1. Sirand le donne comme médecin; je crains qu'il n'ait fait confusion avec Bouvet Aristide, car je n'ai trouvé aucun document prouvant sa réception dans une Faculté. Dans le doute je le laisse figurer parmi les médecins bressans.

Opinion d'un patriote sur les complots, in-8°, 30 pages. Paris, 1836.

Du principe de l'autorité en France et de la limite des pouvoirs, in-8°, 32 pages. Nantua, 1839.

Du catholicisme, du protestantisme et de la philosophie en France, un vol. in-8°. Paris, 1840.

Du rôle de la France dans la question d'Orient, in-8°, 40 pages. Nantua, 1840.

Lettre à M. Guizot sur la paix, la guerre et la nécessité d'un congrès universel, in-8°, 70 pages. Nantua, 1841.

Heures de poésie, in-12. Nantua, 1841.

De la confession et du célibat des prêtres, in-8°. Paris, 1845.

La restauration et le 9 août devant la nation, in-12, 30 pages. Lyon, 1846.

BOUVIER (Henri), né à Bourg, le 27 décembre 1852, mort à Confrancon, le 11 mars 1888.

Bouvier, après avoir terminé ses études classiques à Bourg, commença sa médecine à Lyon.

Ses études terminées et sa thèse passée à Paris, Bouvier vint se fixer à Bourg. Son mariage avec la fille du Dr Perrotte le décida à se fixer à Confrancon, en 1885, où il est mort prématurément des suites d'un accident de voiture.

Bouvier était un confrère des plus aimables, d'une rare délicatesse, et qui a laissé à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un praticien des plus estimables.

PUBL. — Contribution à l'étude de l'ostéologie comparée du chimpanzé. Thèse de Paris, 25 juillet 1879.

BOUVIER (Honoré-Marius), né à Collonges, en 1839, mort à Seyssel, en

Interne des hôpitaux de Lyon en 1862, Bouvier vint se fixer à Seyssel.

PUBL. — Du bandage plâtré. Thèse de Montpellier, 12 février 1869.

BOZONET (Honoré), né à Montrevel, en 1812, mort à Montrevel, le 21 octobre 1886.

Après ses études classiques faites au collège de Bourg et ses études médicales à Paris, Bozonet est venu se fixer dans son pays natal. Après vingt années de laborieuse pratique, il accepta le mandat de conseiller municipal, puis de conseiller d'arrondissement, de conseiller général, et de maire, qu'il garda de longues années. C'était une nature droite, accueillante, ouverte au bien ¹.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1^o Rappports qui existent entre la colique de cuivre et la gastro-entérite ; 2^o En quoi le cancer de la peau et des membranes muqueuses diffère-t-il des autres cancers. Thèse de Paris, 18 mars 1839.

BRANGIER (Marie-Louis-François), né à Coligny, vers 1800, mort à Coligny, en 1854.

Reçu officier de santé à Bourg, le 30 septembre 1825.

BREVET (Félix), né à Viriat, le 15 septembre 1824, mort à Marboz, le 10 novembre 1891.

Élevé au collège de Meximieux, Brevet a fait ses études médicales à Lyon, avec Jacquemet, Dron, Gailleton.

Interne des hôpitaux de Lyon (promotion de 1849), Brevet a passé sa thèse à Paris en 1855, et est venu se fixer à Bourg où il a exercé jusqu'à sa mort.

1. Son fils Émile-André, lauréat de l'École de médecine de Lyon et de la Faculté de Strasbourg, a été promu interne des hôpitaux de Paris (1864) et, comme son père, occupe un siège de conseiller général du département de l'Ain. Il a passé sa thèse à Paris (13 août 1866) sur « les Hémorragies gastro-intestinales chez l'enfant nouveau-né ».

Un autre confrère de ce nom, plus jeune, Bozonet (Paul-Marie-Honoré), né à Montrevel le 19 janvier 1852, a passé sa thèse à Paris (6 août 1879) « sur la respiration saccadée et sa valeur comme symptôme de la tuberculisation commençante ».

« Lettré fin et délicat, ne connaissant pas de passe-temps plus doux que d'entretenir commerce d'amitié avec les grands écrivains du siècle d'Auguste, Horace, Plaute, Térence, qu'il lisait dans le texte comme si le latin eût été sa langue maternelle » (D^r Julliard).

Il fut, à diverses reprises, conseiller municipal. Sa vie s'écoula paisible et sereine, partagée entre les devoirs de sa profession et le culte du foyer. Il a succombé en 1891, à Marboz, aux atteintes d'une affection cardiaque.

PUBL. — Des polypes naso-pharyngiens. Thèse de Paris, 12 juin 1855.

BRUN (J.-Paul), né à Varay, en 1812, mort à Saint-Rambert, en

Élève de l'École de Lyon, interne des hôpitaux de cette ville (promotion de 1834), Brun termina ses études à Paris où il passa sa thèse. Il devint conseiller général de l'Ain en 1850, et maire de Saint-Rambert où il était installé.

PUBL. — Réflexions et recherches expérimentales sur les fractures du col du fémur. Thèse de Paris, 6 mai 1841.

BRUNET (Pierre), né à Pérouges, vers 1740, mort vers

Reçu maître en chirurgie au collège de Bourg le 14 novembre 1769.

BUGET, né à Bourg, en 1745, mort à Bourg, en 1804.

Buget a été chirurgien de l'hôpital de Bourg, mais les registres ne portent pas la date de sa nomination.

En l'an VIII, Pacoud est nommé comme chirurgien adjoint. Buget donne sa démission quelques mois après (25 floréal), et est remplacé par son fils qui exerce avec Pacoud.

BUGET (P.-Ant.-Alex.), né à Bourg, en 1776, mort à Bourg, vers 1834.

Fils du précédent, succéda à son père dans la place de chirurgien en chef de l'hôpital de Bourg. Il avait déjà ce titre quand il passa sa thèse en 1804. Il était également médecin de la maison de détention.

Il resta pendant vingt-cinq ans attaché à l'hôpital. Il démissionna en 1831. Il faisait partie en 1830 du conseil municipal.

PUBL. — Considérations sur la gangrène d'hôpital et sur les moyens propres à prévenir sa contagion et à la combattre. Thèse de Paris, 30 messidor an XII (1804), dédiée à son frère général de brigade.

BURBAND (Jean-Antoine), né à Belley en 1831, mort à ..., en 1867.

PUBL. — De l'huile de foie de morue et de ses usages en médecine. Thèse de Montpellier, 12 juin 1857.

BURLET (Philibert), né à Meximieux, en 1835, mort à Meximieux, en août 1894.

Burlet a été interne des hôpitaux de Lyon (promotion de 1859) ; il était allé se fixer, après sa réception de doctorat, à Meximieux, où il est mort en 1894.

PUBL. — Du tétanos intermittent et de la périodicité dans la névrose. Thèse de Montpellier, 22 mars 1872, dédiée au professeur Jacquemet, de Meximieux.

CABANET (Jean-François-Benjamin), né à Nantua en 1801, mort à

Cabanet a exercé à Nantua après avoir passé sa thèse à Paris.

CABUCHET (François), né à Bourg, le 12 novembre 1775, mort à Bourg, le 7 janvier 1825.

Cabuchet, après avoir suivi les classes des Oratoriens de Lyon, était allé étudier la médecine à Paris. Il y devint l'élève de Pinel, mais surtout, et ce fut là un de ses souvenirs les plus touchants, l'élève de son compatriote Bichat. Pendant plusieurs années, il fut son préparateur et son répétiteur.

L'amitié de Bichat, la protection de Pinel, ne suffirent pas pour l'arracher à l'attrait du pays natal : il ne céda pas en effet aux sollicitations de ses maîtres et amis pour rester à Paris. Il passa sa thèse le 2 frimaire an X, qu'il dédie à son père et à Bichat, et rentra à Bourg où il fut nommé médecin de l'hospice.

Il s'occupait autant et plus d'histoire naturelle que de médecine, et fut, dans son temps, un botaniste de valeur. Membre de la Société d'émulation de l'Ain, il y prononça l'éloge de Bichat.

PUBL. — Essai sur l'expression de la face dans l'état de santé et de maladie. Thèse de Paris, 2 frimaire an X, in-8°, 94 pages.

Rapport sur le concours ouvert pour l'éloge de Bichat. Bourg, 1803.

CAILLEMER (Louis-Charles-Urbain), né à Bourg, le 28 septembre 1813, mort à ...

Entré dans la médecine militaire en 1832, comme sous-aide, Caillemer était médecin-major de 1^{re} classe en 1860 ; il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1855.

PUBL. — Dispositions normales de l'appareil urinaire. Thèse de Paris, 20 juin 1838.

CARRIER (François), né à Saint-Martin-de-Frêne, vers 1760, mort à ..., vers 1830.

Reçu maître en chirurgie à Paris, le 21 février 1787.

CARRIER (Jean-Marie), né à Meximieux, vers 1748, mort à Meximieux, vers 1823.

Reçu docteur à Montpellier, le 4 août 1774.

CARROZ (Louis), né à Chazey, près Belley, en 1818, mort à Chalamont, vers 1863.

PUBL. — Essai sur le rhumatisme en général et sur le rhumatisme articulaire aigu en particulier. Thèse de Montpellier, 5 août 1843.

CHALEY (Pierre), né à Ceyzerieu, vers 1800, mort à Ceyzerieu, en 1863.

Membre titulaire de la Société de clinique médicale et de l'Hôtel-Dieu de Paris, Chaley est revenu dans l'Ain aussitôt ses études terminées.

PUBL. — Dissertation sur la cataracte. Thèse de Paris, 20 juillet 1826.

CHAMBARD (Guillaume-François), né à Bourg, en 1755, mort à.....

Reçu chirurgien à Bourg en 1783, Chambard s'y fixa et y exerçait encore en 1803.

CHAMBION (C.-H.-A.), né à Montrevel, vers 1800, mort à ..., en ...

PUBL. — Dissertation sur l'influence des théories en thérapeutique. Thèse de Paris, 16 avril 1828.

CHAMBRE (Benoît), né à Saint-Trivier-sur-Moignans, vers 1762, mort à ..., vers 1834.

Reçu maître en chirurgie au collège de Bourg le 12 décembre 1789.

CHANEL (Jean-Baptiste), né à Châtillon-sur-Chalarnonne, vers 1790, mort à ..., vers 1843.

Interne des hôpitaux de Lyon en 1812.

PUBL. — Dissertation sur la gibbosité vertébrale. Thèse de Strasbourg, 24 août 1818.

CHANEL (Charles-François-Dominique-César), né à Bourg, le 15 messidor an VIII, mort à ...¹.

Chanel, au cours de ses études, a été nommé interne des hôpitaux de Lyon, à la promotion de 1819; la thèse qu'il passa à Paris pour le doctorat en chirurgie porte, du reste, le titre d'ancien chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Quelques mois plus tard il passa une seconde thèse, pour le grade de docteur en médecine.

PUBL. — De la saignée, de ses accidents, de ses effets et des cas principaux qui en réclament l'application. Thèse de Paris, 16 août 1825.

De la pneumonie, de ses diverses formes, et du traitement qui leur convient. Thèse de Paris, 22 décembre 1825.

CHARBON (Antoine-Clément-Célestin), né à Foissiat vers 1810, mort à Saint-Julien, vers 1854.

Exerçait à Saint-Julien-sur-Reyssouze.

PUBL. — Essai sur l'amaurose. Thèse de Montpellier, 23 juin 1837.

CHARCOT (Pierre-Alexis), né à Belley en 1770, mort à Virieu.

Docteur de Montpellier de 1792, Charcot aurait exercé à Dijon.

1. Sirand l'appelle Chanel-Perrier. La thèse ne porte cependant que le nom de Chanel.

CHARCOT (Pierre), né à Saint-Denis-le-Chosson, mort à Virieu-le-Grand en 1831.

A exercé à Virieu et à Charancin. C'est le grand-père de notre confrère d'Artemare.

CHARCOT (Joseph), né à Varambon, mort à Varambon vers 1850.

Aurait passé sa thèse à Paris en 1844, d'après l'*Annuaire de l'Ain*. Il n'existe aucune mention de thèse à cette époque ni avant, ni après, au nom de Charcot. Un Charcot a passé sa thèse à Montpellier en 1817, mais il était originaire de la Drôme ¹.

CHARDON (Claude-Benoit), né à Messimy, près Montmerle, en 1798, mort à Neuville-sur-Saône en ...

PUBL. — Sur les hémorroïdes. Thèse de Strasbourg, 1819.

Des étangs et des marais de la Bresse et des rapports de cette contrée avec Lyon, in-4°, 23 pages, 1838.

Remarques pratiques sur la convalescence et les rechutes, suivies d'une observation curieuse de gangrène sénile, in-8°, 60 pages. Lyon, 1824.

Du régime alimentaire dans les maladies aiguës et chroniques des organes de la digestion. Paris et Lyon, 1845.

Traité des maladies de l'estomac et des intestins, in-8°, 2 vol. Paris, 1838.

Guide des adultes, in-8°. Lyon, 1858.

Guide des pères et des mères, in-8°. Lyon, 1869.

1. Le nom de Charcot est assez répandu dans l'Ain : un a été sous-préfet sous l'Empire (1810); un autre, avoué à Belley; divers ont rempli des fonctions de conseillers municipaux dans différentes localités de l'Ain.

Il existe encore un Dr Charcot, né à Virieu-le-Grand, reçu docteur à Paris en 1877, et qui exerce à Artemare. C'est le petit-fils et l'arrière-petit-fils des Charcot de Virieu. C'est lui qui, venant à Paris terminer ses études et passer sa thèse, a appris au professeur Charcot qu'il avait des homonymes dans l'Ain. La famille Charcot, de Paris, est originaire de la Champagne, et le grand Charcot était né à Paris en 1826. Il existe dans l'arrondissement de Coulommiers un petit bourg qui a nom Charcot.

CHARDON (P.), né à Bourg vers 1784, mort à ...

PUBL. — Essai sur le catarrhe suffocant. Thèse de Paris, 20 nivôse an XIII, dédiée à son oncle André Chardon et grand-oncle Guil. Chardon.

CHARVET (Claude-Antoine), né à Passin, le 24 avril 1823, mort à Culoz, le 6 mars 1884.

D'une modestie et d'une bonté que les bons paysans et tous ses clients savaient exploiter dans la plus large mesure. Pour ne pas les importuner de réclamations bien justifiées cependant, Charvet vendit cheval, voiture et se mit à faire ses visites à pied. Il dissimulait sa lutte contre les difficultés de la vie en arguant d'une obésité envahissante qu'il fallait combattre à tout prix. Il est mort à la peine avant soixante ans (Julliard).

PUBL. — Du tænia. Thèse de Paris, 29 avril 1854.

CHAVY DE MONTGERBET, né à Bourg vers 1740, mort à ...

Exerça la médecine à Bourg¹.

PUBL. — Observations curieuses et intéressantes sur la goutte, in-12, sans date ni lieu.

Nouvelles observations théoriques et pratiques sur la goutte, avec le détail des plantes qui forment le remède, in-12, 108 pages. Paris, 1763.

Suivi du traité sur les hernies à relâchement de matrice, in-12, 15 pages.

CHEVRON (Charles P.), né à Poncin, en 1815, mort à ..., vers 1850.

Chevron a passé sa thèse à Strasbourg, en octobre 1833².

1. Sirand. Biographie de l'Ain.

2. Annuaire du département de l'Ain.

CLERC (Eugène), né à Belley en 1815, mort à Ferney, le 28 octobre 1873.

Clerc a fait ses études médicales à Lyon où il devint interne des hôpitaux (promotion de 1834), et les a terminées à Paris; il était membre de la Société d'émulation de l'Ain¹.

PUBL. — Traitement des varices et des ulcères variqueux des membres inférieurs par les caustiques. Thèse de Paris, 16 août 1841.

COLLET (Aimé-Alexis-Marie), né à Meximieux, en 1794, mort à ..., en ...

Collet s'était fixé dans son pays natal après avoir passé sa thèse à Paris.

COLLET-MEYGRET (Guillaume-François H.), né à Laburbanche en 1778, mort à Laburbanche en 1842.

Membre de la Société de médecine clinique de Paris, de la Société académique des sciences, Collet a passé sa thèse sur un sujet de physique médicale bien étudié.

PUBL. — Application des lois de l'optique au trajet de la lumière dans l'œil. Thèse de Paris, 25 germinal an XI.

COLLET-MEYGRET (Pierre-Marie-Hector), né à Laburbanche vers 1815, mort à ..., vers 1853.

Fils du précédent, lui succéda comme médecin à Laburbanche.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales :

1. Un Clerc (F.-A. M.) a passé sa thèse « Essai sur la pourriture d'hôpital », à Strasbourg, 1812; je n'ai pu savoir s'il était de l'Ain.

Clerc (François-Félix), interne des hôpitaux de Paris en 1841 et docteur de 1845 (De la résection du maxillaire inférieur...), exerçait à Ferney; mais il est né à Tilly-sur-Meuse.

Un autre médecin de ce nom résidait à Oyonnax, comme officier de santé, et avait été reçu à Lyon le 2 décembre 1845.

1^o du traitement de la gangrène ; 2^o quels sont les symptômes, la marche et la terminaison de l'anévrisme artério-veineux ; 3^o de l'épaississement comparatif des tuniques vésicales, etc. Thèse de Paris, 25 août 1841.

COLLETTA (Aimé-Alexandre-Marie), né à Oyonnax, en 1793, mort à Meximieux, en 1879.

Beau-père de Michaud et grand-père du chirurgien Michaud de Lyon, Colletta a exercé de longues années à Peron, puis à Meximieux. Il a succombé peu de temps après la mort de son petit-fils, à l'âge de quatre-vingt-six ans. C'était un praticien des plus habiles ; l'âge n'avait fait que développer et fortifier ses grandes qualités. Le chagrin l'a tué.

PUBL. — Essai sur l'ascite et la paracentèse. Thèse de Paris, 20 juillet 1820.

COLLOMB (Barthélemy), né dans l'Ain, en 1718, mort à Lyon, le 25 avril 1798.

Collomb était professeur au Collège de chirurgie de Lyon et membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de cette ville, où il fut reçu en 1742.

PUBL. — Œuvres médico-chirurgicales, contenant des observations et dissertations sur diverses parties de la médecine et de la chirurgie, in-8^o, 544 pages. Lyon. En collaboration avec Rast. Instructions pour les mères-nourrices. Lyon, 1785.

COMBET (Louis-Aimé-Philippe), né à Béon, en 1794, mort à Béon en 1857.

Le père de Combet était avocat. Le barreau ne tenta pas notre compatriote qui, sa thèse passée, vint exercer la médecine dans son pays natal pendant quarante ans. Il a été maire de Béon.

PUBL. — Dissertation sur les causes de la stérilité considérée dans le mariage. Thèse de Paris, 10 août 1818.

COMMERSION (Philibert), né à Châtillon-les-Dombes, le 18 novembre 1727, mort à l'Île-de-France, le 13 mars 1773.

Commerson n'eut de médecin que le titre, car aussitôt en possession de son diplôme il se livra à ses études favorites, la botanique. Il est né à Châtillon, où son père était à la fois notaire et conseiller du prince des Dombes, et châtelain de la seigneurie de Romans, près Châtillon.

L'aîné de sept frères, Commerson fut élevé à Bourg, où un Cordelier, le Père Garnier, lui donna les premières notions de botanique et lui inculqua, dans ses leçons bien simples, le goût et la passion de cette science.

Il achève ses études au collège de Clamecy, tenu par les Bénédictins, et vient en 1747 à Montpellier pour y suivre les cours de médecine. Ardent au plaisir, plus ardent encore au travail, le jeune étudiant s'occupait déjà à cette époque de réunir les pièces d'un herbier. Pour enrichir sa collection, dit un biographe¹, il était toujours en guerre avec les professeurs et les jardiniers dont il ravageait les collections, au point qu'on dut lui interdire l'entrée du jardin botanique de la Faculté. Cette interdiction ne l'arrêta pas; on le surprit escaladant les murs pendant la nuit. Il passa sa thèse, et resta à Montpellier quatre années pour se perfectionner dans l'étude de la botanique et des autres sciences naturelles, herborisant dans les Cévennes, les Pyrénées et jusque dans les Alpes.

Linné fit sa connaissance par l'intermédiaire d'un professeur de Montpellier, Goccan. Cette liaison lui fit confier au jeune Commerson une étude des poissons de la Méditerranée qui lui avait été demandée par la reine de Suède.

Commerson se mit à l'ouvrage, et deux ans après donnait

1. Cap. *Ph. Commerson*, in-8°. Paris, 1861.

une étude ichthyologique à peu près complète de la Méditerranée.

L'esprit toujours en éveil, dévoré d'une activité inquiète, Commerson revient à Châtillon en 1758, il y crée une sorte de jardin botanique où il entretient et cultive les espèces et les variétés les plus rares. Entre temps, il court en Savoie, en Dauphiné; dans un de ses voyages, il se lie à Toulon-sur-Arroux avec la famille Beau dont il devait épouser la fille.

Le malheur le poursuit dès lors. Sa femme meurt en lui laissant un fils (1762); désolé, désemparé, Commerson vient à Paris, mais déjà Lalande entrevoyait pour lui un avenir sombre. « Je prévoyais, dit-il, que l'historien des Martyrs de la science¹ en augmenterait un jour le nombre, en le voyant, même dans sa province, sans occasion, sans émulation, sans société, sans secours, passer des semaines entières, jours et nuits, sans interruption, sans sommeil, sans repos, appliqué à ses recherches botaniques. »

Pour le détourner de sa mélancolie on pensa l'attacher à la Ménagerie du roi (Jardin des Plantes); mais l'abbé Lachapelle et Poissonnier, tous deux membres de l'Académie des Sciences, et appréciateurs des mérites de Commerson, décidèrent M. de Praslin, le ministre de la Marine, à l'adjoindre comme naturaliste à l'expédition de Bougainville dans les mers australes.

Commerson, déjà souffrant, accepta avec enthousiasme cette proposition, et, dans le courant de février 1767, il quittait la France sur la flûte *L'Etoile*; il ne devait pas y rentrer. C'est à cette époque qu'il rédigea son testament (il laissait en France un fils âgé de quatre ans et demi), testament qu'on a qualifié de singulier, parce que certaines

1. Commerson avait commencé la publication d'un *Martyrologe de la botanique*.

clauses portent la fondation de prix de morale, analogues à ceux fondés plus tard par de Montyon.

Après un voyage accidenté, il fit relâche à Taïti, puis au Brésil, aux îles Océaniques, pour débarquer enfin à l'île de France où il fut accueilli avec bienveillance par un homme digne de le comprendre, M. Poivre, qui, à ses fonctions d'intendant de la colonie, joignait l'avantage d'être un naturaliste de valeur.

De l'île de France, Commerson fit plusieurs voyages à Madagascar dont il étudia en détail la flore.

Revenant chaque fois de ses expéditions plus enthousiaste que jamais : « Quel admirable pays, écrivait-il à Lalande, que Madagascar; il mériterait seul, non pas un observateur ambulant, mais des académies entières. C'est à Madagascar, que je puis annoncer aux naturalistes qu'est la véritable terre de promesse pour eux. C'est là que la nature semble s'être retirée, comme dans un sanctuaire particulier, pour y travailler sur d'autres modèles que ceux auxquels elle s'est asservie ailleurs. Les formes les plus insolites, les plus merveilleuses s'y rencontrent à chaque pas¹... »

Commerson s'était laissé prendre à la séduction des merveilleuses orchidées, alors bien peu connues en Europe, et qu'on rencontre en abondance, et à l'état naturel, dans les forêts et les campagnes de la grande île.

En présence de cette variété infinie de plantes, il protestait contre les systèmes de classification hâtive. Il faut regarder tous les systèmes faits et à faire pendant longtemps comme autant de procès-verbaux des différents états de pauvreté où en étaient la science et l'auteur à l'époque où il les a faits.

1. Lettre à de Lalande *in* Cap. Voir plus haut.

De Madagascar, Commerson rentra à l'Île-de-France ; son état de santé était si mauvais qu'il ne put se faire rapatrier. Miné par des tracasseries d'ordre administratif, par les ennuis, les chagrins, miné par la maladie (il avait eu plusieurs hémoptysies), le grand savant succomba le 13 mars 1773, huit jours après que l'Académie des Sciences lui avait donné une place parmi ses membres ; il mourait jeune encore ; il avait quarante-six ans.

Commerson était un botaniste de grande valeur, mais il n'était pas qu'un botaniste ; il avait des connaissances étendues dans toutes les branches des sciences naturelles, entomologie, ichthyologie...

On a dit qu'il avait fait connaître le premier la fleur dite hortensia. C'est une erreur. Elle fut apportée des Indes par Legentil, astronome.

Commerson a décrit un très grand nombre d'espèces et de genres nouveaux ; il avait dédié à sa femme la *Pulcheria Commersonia*, à Lalande le genre *Landea*.

Il a donné son nom à une variété de plantes-arbrisseaux (*Commersonia*) de la famille des Buethierracées ; cette famille comprend une douzaine d'espèces répandues dans l'Asie tropicale et dans l'Australie.

Son herbier, qu'il avait légué par son testament, en partant de France, au jardin du roi, comptait déjà à cette époque 200 volumes in-folio.

CONVERS (Claude-Joseph), né à Treffort, vers 1760, mort à vers 1842.

Reçu maître en chirurgie au collège de Bourg, le 9 janvier 1787.

CORBET (Henri), né à Ambérieu, vers 1755, mort à Ambérieu, en 1843.

Reçu maître en chirurgie à Montpellier, le 24 août 1781.

CORNATON (Jean-François), né à Pont-de-Veyle, vers 1754, mort à Pont-de-Veyle, en 1843.

Reçu maître en chirurgie au collège de Bourg, le 5 février 1780.

CORNU (Moyse), né à Pont-de-Veyle, vers 1660, mort à Pont-de-Veyle, en

Maître chirurgien, syndic de Pont-de-Veyle, de 1699 à 1702.

CORRÉARD (Joseph-Marie-Aimé), né à Ambérieu, vers 1798, mort à vers 1847.

Interne des hôpitaux de Lyon, en 1821¹.

COSTE (Jean François), né à Villes-en-Michaille, le 14 juin 1741, mort à Paris le 8 novembre 1819².

Un grand nom de la médecine militaire française, digne de figurer en bonne place à côté des Desgenettes, Larrey, Percy, dont il fut un devancier. Caractère noble et généreux, esprit libéral et ouvert, ardent patriote. Coste s'est élevé au sommet de la hiérarchie militaire, et dans tous les postes qu'il a occupés il a marqué son passage par des réformes utiles.

Costes naquit à Villes, le 14 juin 1741. Son père était médecin dans cette commune. Après le stage des études classiques à Belley, Coste alla à Lyon, commencer les études médicales, puis à Paris où il fut l'élève d'Antoine

1. Je n'ai pu trouver l'indication de la réception de Docteur. Un autre Corréard figure dans l'Annuaire de l'Ain comme ayant été reçu docteur de Montpellier en 1788.

2. Pour plus de détails, consultez une excellente étude biographique du Dr Charles Picquet parue tout récemment, quand ces lignes étaient à l'impression. Un homme illustre du département de l'Ain, le Dr Jean François Coste. *Annales de la Soc. d'émulation de l'Ain*, 1901, p. 209.

Petit. Pour quelles raisons se fit-il recevoir docteur à l'université de Valence au lieu de Paris. Je ne saurais le dire¹.

Il revient se fixer dans son pays natal, pensant remplacer son père dans la région de Michaille. Mais il était à peine installé qu'il est chargé (1763) par le gouvernement d'aller étudier dans le pays de Gex une maladie épidémique qui sévissait dans la région; sa mission eut un plein succès et il en donna un rapport détaillé.

C'est à ce moment qu'il fit la connaissance de Passerat de la Chapelle, médecin en chef des armées; il rencontra, dans cette maison hospitalière, l'ermite de Ferney, qui le sachant pauvre, sans fortune, et l'appréciant à sa valeur, le prit sous sa protection.

A quelque temps de là, Voltaire adressa, en sa faveur, au duc de Choiseul une demande. Coste entra dans la médecine militaire où il devait fournir une carrière aussi heureuse que brillante. Il était nommé dans la région même médecin de l'hôpital militaire de Versoix.

Voici, à titre de curiosité, la lettre adressée par Voltaire au duc de Choiseul.

*A Monsieur le duc de Choiseul, requête de l'Ermite de Ferney,
présentée par M. Coste, médecin².*

16 juillet 1769.

Rien n'est plus à sa place que la supplication d'un vieux malade pour un jeune médecin : rien n'est plus juste qu'une augmentation de petits appointements quand le travail augmente. Monseigneur sait parfaitement que nous n'avions autrefois que des écrouelles dans les déserts de Gex, et que, depuis qu'il y a des troupes, nous

1. Le Dr Picquet indique que la formalité du doctorat était alors très onéreuse à Paris : les frais étaient moindres en province. Notre héros avait, comme tant d'autres, la bourse légère, et c'est ce motif qui le décida à aller à Valence.

2. Œuvres complètes de Voltaire. *Correspondance*, tome XLVI, p. 382, édition Garnier, 1882.

avons quelque chose de plus fort. Le vieil ermite qui, à la vérité, n'a reçu aucun de ces deux bienfaits de la Providence, mais qui s'intéresse sincèrement à tous ceux qui en sont honorés, prend la liberté de représenter douloureusement et respectueusement que le sieur Coste, notre médecin très aimable, qui compte nous empêcher de mourir, n'a pas de quoi vivre, et qu'il est en ce point tout le contraire des grands médecins de Paris. Il supplie Monseigneur de vouloir bien avoir pitié d'un petit pays dont il fait l'unique espérance ¹.

A propos de cette lettre, il y eut quelques remarques désagréables dans un journal sur le compte de Voltaire. L'ermite de Ferney ne s'en émut pas beaucoup comme on en peut juger par la lettre suivante adressée à Coste ².

A Monsieur Coste.

Ferney, 17 octobre 1769.

Je suis très fâché sans doute, Monsieur, d'avoir été tympanisé dans la *Gazette de Berne* d'une manière si indécente : les affaires des particuliers ne doivent point être prostituées ainsi en public ; cet honneur n'appartient qu'aux souverains. Je ne me souviens plus des mots qui étaient dans ce mémoire dont vous vous chargeâtes pour M. le duc de Choiseul ; mais je sais très bien que le gazetier suisse n'en devait avoir aucune connaissance. Je vois que vous pensez comme moi ; mais, après tout, ce n'est qu'une bagatelle, qui n'est bonne qu'à être oubliée.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, bien véritablement votre, etc.

En 1773 Coste passa au poste de médecin en chef de l'hôpital militaire de Nancy. D'après l'abbé Depéry, indigné des malversations qui régnaient dans l'administration de cet hôpital, il donna sa démission motivée. Il fut alors nommé médecin de l'hôpital de Calais (1775).

1. Coste fut très bien accueilli du duc de Choiseul ; on l'invita à dîner. Ses appointements, qui n'étaient que de 450 francs, furent portés à 1.200 francs, et il eut, en outre, une gratification de 600 francs pour son voyage.

2. *Ibid.*, lettre 7.690, tome XLVI. p. 476.

En 1780 il prend part à l'expédition organisée en Amérique, comme premier médecin de l'armée française sous les ordres de Rochambeau. Il se distingue pendant cette expédition, obtient au retour le titre de médecin de la marine, et le roi lui accorde une pension de 3.000 livres en récompense de ses services.

En 1784 Coste est nommé premier médecin consultant des camps et armées du roi, et appelé, en cette qualité, à Versailles où il est chargé de la correspondance avec les officiers de santé des hôpitaux militaires et des régiments; c'est un poste d'organisateur correspondant à celui de nos inspecteurs du service de santé.

En 1785, Coste devient inspecteur des hôpitaux; en 1788, premier médecin du camp de Saint-Omer, commandé par le prince de Condé; il est nommé en même temps membre du conseil de santé des armées.

A ce titre il prit une part active à la constitution de l'hôpital et de l'École du Val-de-Grâce¹. Ce ne fut pas sans de grosses difficultés, si l'on en juge par ce passage d'un de ses discours². « On n'ignore pas que pour poser, ensuite pour assurer la première pierre de l'hôpital militaire de Paris, au Val-de-Grâce, le conseil de santé eut à triompher des contradictions les plus puissantes et les plus multipliées. »

Le ministre de la guerre avait consulté le conseil de santé sur le choix de l'emplacement du Val-de-Grâce pour la création d'un hôpital militaire. Trois de ses membres, Désoteux, Bayen et Coste, furent chargés de cette enquête et publièrent un rapport favorable (11 mai 1793)³. C'est à

1. Servier. *Le Val-de-Grâce, histoire du monastère et de l'hôpital militaire*, in-8°. Paris, 1888.

2. *Souvenirs de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e, ou Mémoires de R. D. G. (Desgenettes)*, in-8°. Paris, 1835.

3. Archives nationales, liasse E, 45, 393.

la suite de ce rapport adopté par le conseil de santé que l'hôpital du Val-de-Grâce fut fondé (décret de la Convention du 13 juillet 1793).

Ce ne fut que plus tard que le Val-de-Grâce devint un hôpital d'instruction, une véritable école de santé militaire. Le 5 vendémiaire an V (27 septembre 1796) le ministre de la Guerre donna des ordres pour que le fonctionnement des hôpitaux-écoles de Metz, Lille, Strasbourg, Toulon et Paris commençât à bref délai. Et le 1^{er} brumaire an V (22 octobre 1796), Coste faisait à l'École la première leçon.

En 1790, il avait été nommé, lors de la réorganisation des municipalités, maire de Versailles; on dit que ce fut un peu contre son gré et pour respecter le désir manifesté par Louis XVI. Quoi qu'il en soit, dans ce poste de confiance, il apporta le zèle et l'ardeur qu'il mettait à tout pour assurer l'ordre, calmer les mouvements d'effervescence populaire, organiser les écoles, les hôpitaux, créer une bibliothèque. Il ne garda ces fonctions que deux années; aux élections de 1792, ses électeurs peu reconnaissants (c'est bien là le jeu de la politique) donnèrent la majorité à un autre, sans se souvenir des services rendus par cet administrateur de valeur et cet ardent patriote. Il fait alors partie du comité de salubrité de l'Assemblée constituante et est nommé membre du conseil de santé militaire (1793).

En 1796 il est nommé premier médecin des armées, puis médecin de l'hôtel des Invalides. Sous l'empire il reprend un service plus actif et, comme inspecteur général et médecin en chef, on le retrouve dans les rangs des officiers principaux pendant les campagnes de Prusse, d'Autriche. D'Augsbourg; il donne une statistique détaillée de médecins militaires tombés devant l'ennemi.

En 1809 il est inspecteur général, premier médecin des

armées et médecin en chef de l'hôtel des Invalides¹; c'est là que la mort est venue le frapper en 1819, à l'âge de soixante-dix-huit ans, après cinquante années de service comme médecin militaire.

Coste a publié un grand nombre de mémoires relatifs à la médecine militaire, des articles de philosophie. Il appartenait du reste à un très grand nombre de sociétés savantes de province, de Paris et de l'étranger (Société de médecine de Londres, Académie de Vienne, etc.). Il avait été nommé chevalier, puis officier de la Légion d'honneur sous l'Empire; à la Restauration il reçut le cordon de Saint-Michel et fut nommé membre de la commission chargée d'étudier le fonctionnement des écoles de médecine et de chirurgie.

BIBL. — Lettre à M. Joly, docteur agrégé au Collège des médecins de Genève, sur l'épidémie de Colonges au pays de Gex, in-8°, 49 pages, 1763.

Traité des maladies du poumon, in-4°, 1767.

Eloge de M. Pierrot, chirurgien lorrain, professeur royal de l'art des accouchements, in-8°, 36 pages, 1773.

Essai sur les moyens d'améliorer la salubrité du séjour de Nancy. Mémoire couronné à l'Académie de la même ville, le 8 juin 1774, in-8° de 152 pages.

Des avantages de la philosophie relativement aux belles-lettres, 1774, in-8° de 58 pages.

Du genre de philosophie propre à l'étude et à la pratique de la médecine, lu dans une séance publique de l'Académie de Nancy, le 25 août 1774, in-8°, 48 pages.

Eloge de M. Cupers, président du Collège royal de médecine, lu dans une séance publique le 25 août 1775, in-8°, 16 pages.

Traduction des œuvres de Richard Mead avec des notes, 2 volumes in-8°.

Physiologie des corps organisés, traduction française de la *Physiologia muscorum* de M. de Necker, historiographe et botaniste de l'électeur Palatin, in-8°, 1775.

Lettres à M. Paulet, docteur de la Faculté de médecine de Paris pour servir de réponse à son factum, in-8°, 146 pages, 1776.

1. *Almanach impérial*.

Essai botanique, chimique et pharmaceutique sur la substitution des substances indigènes exotiques, in-8°. Nancy, 1775.

Compendium pharmaceuticum militaribus Gallorum nosocomicis orbe novo boreali adscriptum, in-12. Neuport, 1780.

Mémoires sur l'asphyxie. Philadelphie, 1780.

De antiquâ medicâ philosophiâ orbi nova adoptanda, in-8°. Leyde, 1780.

Du service des hôpitaux militaires rappelé aux vrais principes, in-8°. Paris, 1790.

Vues générales sur les cours d'instruction dans les hôpitaux militaires, 1796.

Notice sur les officiers de santé de la Grande Armée morts en Allemagne. Augsburg, 1806.

De la santé des troupes de la Grande Armée, in-8°, 1806, 104 pages. Strasbourg. (En collaboration avec Percy).

COTTON (César-Victor), né à Simandre en 1777, mort au même lieu en 1852.

Cotton avait fait ses études à Paris et était membre de la Société d'instruction médicale.

PUBL. — Dissertation sur les bubons syphilitiques ou vénériens considérés dans leur simplicité ou leurs complications. Thèse de Paris, 11 messidor an X, dédiée à son père, chirurgien.

COUTURIER (Antoine), né à Divonne en 1798, mort à en 1850.

Résidait à Divonne, après avoir passé sa thèse à Strasbourg en 1824.

CROIX (Marc de la), né à Pont-de-Vaux, en 1550, mort à Chalon-sur-Saône en 1633.

Huguenot, Marc de la Croix ne nous est connu que par les quelques lignes que lui a consacrées l'abbé Papillon ¹. Il fit ses études sous Laurent Joubert et prit ses grades de docteur à l'Université de Valence. Il vint de là se fixer à

1. Abbé Papillon. *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*.

Chalon-sur-Saône où il exerça la médecine jusqu'à un âge avancé.

Il lisait et parlait couramment, comme du reste beaucoup des médecins instruits de cette époque, le grec et le latin. Il collabora avec son ancien maître, Laurent Joubert, à un traité de la variole dont il écrivit la préface et le premier livre.

Il a laissé un ouvrage manuscrit intitulé, d'après Papillon. *Observationes rei medicæ variæ...* C'était peut-être le recueil de ses observations sur ses malades, le memento quotidien de sa pratique.

PUBL. — De variola magna avec L. Joubert. Valence, 1581.

CYVOCT (François) ¹, né à Virieu-le-Grand, en 1770, mort à Virieu, en 1855.

Elève en chirurgie de l'École de Paris, Cyvoct fut pris comme chirurgien militaire avant d'avoir terminé ses études. Il servit dans l'armée du Rhin et fut attaché, comme chirurgien de 3^e classe, à l'hôpital de Gressey (Hesse-Darmstad). Il fut licencié en l'an VI, et vint passer sa thèse à Paris en l'an X. Reçu docteur, il se fixa dans son pays natal et y mourut en 1855.

PUBL. — Essai sur le panaris. Thèse de Paris, 13 frimaire an X.

CYVOCT (Louis-Henri) ², né à Virieu-le-Grand, en 1808, mort à Virieu en 1863.

Ce médecin, fils du précédent, fit ses études à Lyon. Il fut reçu interne des hôpitaux de cette ville, le 5 novem-

1. La famille Cyvoct est originaire de Thésillière (Ain); il y a deux cents ans que les médecins s'y succèdent. Les deux Cyvoct nés à Virieu sont d'une branche éloignée, qui n'a pas conservé de relations étroites avec l'autre.

2. *L'Annuaire de l'Internat des hôpitaux de Lyon* indique à tort sa résidence à Belley.

bre 1829, et fixa sa résidence, une fois sa thèse passée, aux environs de Lyon. Il revint peu de temps après à Virieu où il est mort prématurément, en 1863.

PUBL. — De la fièvre typhoïde. Thèse de Paris, 15 juin 1835.

CYVOCT (André), né à Massignieu-de-Belmont, le 26 juin 1776, mort à Belley, le 26 juin 1857.

Cyvoct a terminé ses études médicales à Strasbourg où il a passé sa thèse. Il revint se fixer à Belley où il devint médecin en chef des épidémies, du vaccin, médecin adjoint de l'hospice civil. Il était membre de la Société d'agriculture de l'Ain et membre correspondant de la Société médicale de Paris.

PUBL. — Dissertation sur la scarlatine qui a régné épidémiquement dans l'arrondissement de Belley en 1813 et 1814. Thèse de Strasbourg, 28 février 1807.

Tableau des propriétés des eaux minérales de la côte de Châtillon près Belley, in-8°. Bourg, 1818.

Dangers du rouissage du chanvre à l'eau. *Soc. d'émulat. de l'Ain*, an XIII.

Sur la nécessité et l'importance d'améliorer la culture de la vigne et les qualités du vin dans le département de l'Ain. Bourg, 1818.

CYVOCT (Anthelme-Françisque-François-Marie), né à Belley, en 1802, mort à Belley, le 13 juillet 1868.

Fils du précédent et père de Fernand Cyvoct, praticien estimé qui, à l'exemple d'un de ses compatriotes et prédécesseurs, mena de front l'exercice de sa profession et les devoirs liés aux fonctions publiques auxquelles l'appelaient les habitants de la ville.

Il avait été, avant de se fixer à Belley, médecin militaire, comme l'indique sa thèse, ex-chirurgien sous-aide-major des hôpitaux militaires d'instruction de Metz. Il fut successivement maire de la ville, conseiller d'arrondissement,

puis conseiller général et s'acquitta de ces diverses charges à la satisfaction et pour le bien-être de tous.

Médecin des hôpitaux, des prisons, des épidémies, médecin civil requis en qualité d'aide-major au fort de Pierre-Chatel, médecin des principaux établissements de Belley, partout il se distingua par son savoir, ses qualités d'esprit et de cœur.

Il était le neveu de la belle M^{me} Récamier et, au dire de Caffé ¹, dans le célèbre tableau de *Corinne au cap de Mycènes*, M^{me} Récamier avait posé pour Corinne, Chateaubriand pour l'Anglais et le D^r Cyvoct pour le jeune Grec.

PUBL. — Essai sur l'arthrite. Thèse de Strasbourg, 11 juillet 1829.

CYVOCT (Fernand), né à Belley, le 29 mai 1840, mort à Belley, le 23 septembre 1879.

Quoique n'ayant passé à Lyon que les trois premières années de ses études médicales, Cyvoct y avait laissé de nombreux amis, grâce à son caractère sympathique qui lui valut plus tard dans son pays natal de grands succès professionnels et un siège au conseil général de l'Ain ².

PUBL. — Quelques réflexions sur le bassin au point de vue de l'accouchement. Thèse de Montpellier, 1^{er} avril 1863.

DAGAILLER (Pierre-Antoine), né à Pont-de-Veyle, en octobre 1811, mort à Pont-de-Veyle, le 7 février 1896.

Après avoir passé sa thèse à Paris, Dagailler revint se fixer dans son pays natal ; il y devint rapidement médecin de l'hôpital, médecin de la Société de secours mutuels, et

1. *Journal des Connaissances médicales*, 1868.

2. *Lyon médical*, octobre 1879.

conserva ces fonctions pendant cinquante ans. Adjoint au maire, puis maire lui-même pendant dix ans, membre de la Commission administrative du bureau de bienfaisance, partout, dit un de ses compatriotes¹, il a laissé des traces ineffaçables de son activité et de sa connaissance approfondie des hommes et des choses.

« Administrateur zélé et économe des deniers publics, il a joui parmi nous d'une véritable popularité et, pendant un demi-siècle, son nom a été intimement uni à l'histoire de notre petite cité.

« Mais où il excellait surtout, où son dévouement apparaissait merveilleux et sans borne, où il s'est acquis des droits impérissables à la reconnaissance de ses concitoyens, c'est au chevet de ses malades, dans l'exercice de sa profession à laquelle il s'était donné tout entier.....

« Sa longue et laborieuse carrière n'aura pas été vaine, et le nom du D^r Dagailler restera parmi nous comme le symbole de la charité et du dévouement. »

PUBL. — Des symptômes de l'asthme nerveux. Thèse de Paris, 25 août 1838.

DANCÈS (Étienne), né à Bagé-le-Chatel, vers 1600, mort à

Étienne Dancès était chirurgien à Bagé-le-Chatel. C'est le père de Marie Dancès à qui l'on doit la véritable organisation de l'hôpital de Pont-de-Veyle. En 1693, Marie Dancès s'offrit pour soigner les malades, et exigea qu'il y eût un médecin, un chirurgien et un apothicaire attachés à l'hôpital. Elle devint supérieure des religieuses de Sainte-Marthe, et mourut en 1737. Il y avait quarante-quatre ans

1. M. Sanerot, maire. Discours aux obsèques du D^r Dagailler.

qu'elle était à l'hôpital. Elle lui légua en mourant tous ses biens, qui étaient fort considérables (E. Dubois¹).

DAVID (Jean-Pierre), né à Gex, en 1737, mort à Rouen, le 21 avril 1784.

Originaire du pays de Gex, David fut élevé au collège de Seyssel; il commença ses études médicales à Lyon, et les poursuivit à Paris où il arriva vers l'âge de vingt ans. Dès cette époque, il publie des travaux, et l'un de ses premiers mémoires : *Dissertation sur ce qu'il convient de faire pour diminuer ou supprimer le lait des femmes*, fut couronné par la Société hollandaise de Harlem.

Il passe, en 1764, une thèse sur l'opération césarienne, pour le titre de maître en chirurgie, et peu après se fait également recevoir docteur-médecin à l'Université de Reims. Il entra, à peu près à la même époque, à l'Académie royale de Chirurgie.

Divers mémoires publiés à ce moment sont l'objet de récompenses académiques. Le mémoire sur la *Manière d'ouvrir les abcès des différentes parties du corps* est couronné par cette Académie; celui sur le *Mécanisme et les causes de la respiration*, par la Société de Rouen.

Il est attiré dans cette ville par Le Cat, le célèbre chirurgien, qui lui donne sa fille en mariage et auquel il succède à l'Hôtel-Dieu de Rouen; il y mourut en 1784, laissant la réputation d'un chirurgien fort distingué.

PUBL. — Recherches sur la manière d'agir de la saignée et sur les effets qu'elle produit relativement à la partie où on la fait. Paris, 1762.

Dissertation sur ce qu'il convient de faire pour diminuer ou supprimer le lait des femmes, in-12. Paris, 1763.

1. E. Dubois. Notice historique sur Pont-de-Veyle. *Ann. Soc. d'émulat. de l'Ain*, 1901.

De sectione cæsarea. Thèse de maîtrise chirurgicale, 1764.

Dissertation sur le mécanisme et les usages de la respiration, in-12. Paris, 1766.

Dissertation sur la cause de la pesanteur, et de l'uniformité qu'elle nous présente, in-8°. Paris, 1767.

Dissertation sur la figure de la terre, avec une lettre de Lacondamine et une réplique à cette lettre, in-8°. Paris, 1771.

Traité de la nutrition et de l'accroissement, précédé d'une dissertation sur les eaux d'amnios, in-8°. Paris, 1771.

Sur les effets du mouvement et du repos dans les maladies chirurgicales, in-12. Paris, 1779.

Observations sur une maladie des os connue sous le nom de nécrose, in-8°. Paris, 1783.

DAVID (Jacques-M.), né à Bourg, le 29 janvier 1783, mort à Lyon, en

Reçu docteur en 1803, David fut médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon; il est l'auteur de plusieurs opuscules, et d'un pamphlet.

DEBENEY (Antonin), né à Lagnieu, le 14 janvier 1811, mort à ...

Entré dans la médecine militaire comme sous-aide en 1832, il était sous-aide major à l'hôtel des Invalides au moment où il passait sa thèse.

PUBL. Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1° De l'emploi des purgatifs dans le traitement des maladies de la peau ; 2° Dans quels cas pratique-t-on la désarticulation de l'épaule? Thèse de Paris, 31 août 1838.

DECROSO (Louis-Marie), né à Nantua en 1777, mort à Paris, le 5 juillet 1862.

A peine ses études scolaires terminées, Decroso partit comme volontaire dans l'armée d'Italie. A sa rentrée en France, il étudia la médecine à Lyon d'abord, puis à Paris, rentre dans l'armée, mais comme médecin. Il prend part à

l'expédition d'Islande comme chirurgien aide-major, puis parcourt l'Europe avec la Grande Armée, assiste à toutes les grandes batailles, suit la retraite de Russie, la dernière campagne de France, et en 1814, après la paix, il prend le temps de passer sa thèse de docteur. Il rentre au service en 1818, et se retire définitivement de l'armée en 1830.

Il exerce alors la médecine à Paris, se distingue par son dévouement pendant l'épidémie de choléra, 1849, et meurt en 1862, laissant le souvenir d'un praticien distingué et bienfaisant.

PUBL. — Propositions sur les blessures faites par armes à fe
Thèse de Paris, 1814.

DE LA COSTE (Jean-Pierre), né à Pont-de-Veyle, vers 1590, mort à, en 1650.

De la Coste¹ fut chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Lyon en 1628.

DELAIGUE (Antoine-Aimé), né à Poncin, le 14 septembre 1788, mort à Poncin, en

Avant de passer sa thèse, Delaigue avait été chirurgien au 154^e régiment de ligne. Il était membre de la Société d'instruction médicale.

PUBL. — Dissertation sur la pleurésie. Thèse de Paris, 12 décembre 1816.

DELAIGUE (Charles-Joseph), né à Poncin, vers 1818, mort à Poncin, en 1889.

Probablement fils du précédent, a passé sa thèse à Paris.

1. Les orthographes (De la Coste et Delacoste) varient suivant les indications biographiques.

DELAYE (Jean-Baptiste), né à Montréal vers 1795, mort à, en

Reçu officier de santé à Bourg, le 10 octobre 1821. S'est fixé à Montréal.

DELAYE (J.-M.-E.-Achille), né à Montréal, le 18 septembre 1823, mort à la Cluze en

Delaye a été interne des hôpitaux de Lyon, promotion de 1844; il est probablement fils ou parent du précédent qui exerçait à Montréal.

PUBL. — De la chorée et de son traitement par la strychnine. Thèse de Paris, 1^{er} août 1849.

DELORME (Jean-Marie), né à Montrevel, le 2 septembre 1750, mort à Châtillon-sur-Chalaronne, le 25 avril 1818.

Élevé tout d'abord dans les écoles de la petite commune, Delorme vint terminer ses études scolaires au séminaire de Saint-Irénée à Lyon. Ses études médicales se firent partie à Lyon, partie à Montpellier où il fut reçu docteur en 1771.

Il vint se fixer à Châtillon et les sympathies de ses concitoyens le firent choisir à vingt-quatre ans, malgré son jeune âge, comme syndic perpétuel. Il ne quitta ses fonctions que lorsque l'âge et la maladie le terrassèrent; tour à tour syndic, puis maire de la commune sous l'Empire, syndic sous la royauté, puis président de l'assemblée cantonale, il resta pendant près d'un demi-siècle à la tête de l'administration de sa petite ville. Il mourut d'une seconde attaque d'apoplexie; une première l'avait frappé quatre ans auparavant et l'avait laissé paralysé.

Pour justifier la faveur dont il jouissait auprès de ses concitoyens, l'abbé Depéry rappelle que l'on avait mis sur

le mai planté à sa porte le jour de son installation l'inscription suivante :

Optimo civi Castellionenses et fleuriaci sic probant suas memores.

DELORME (Claude-Marie), né à Châtillon-sur-Chalaronne en 1779, mort dans la même ville en 1835.

Fils du précédent; passa comme son père sa thèse à Montpellier et lui succéda dans ses fonctions de syndic, lorsque la maladie força celui-ci à la retraite. Il était, comme son père, et en même temps que lui, membre de la Société d'émulation de l'Ain.

PUBL. — Dissertation sur la fièvre pituitaire générale. Thèse in-4°, 26 pages. Montpellier, an XI, dédiée aux citoyens composant la Société d'émulation et d'agriculture du département de l'Ain.

Topographie médicale de la ville de Châtillon-sur-Chalaronne, Bourg, 1803.

Topographie médicale de l'arrondissement de Trévoux, in-12. Bourg, 1811.

DEPALLIÈRE (François), né à Lagnieu vers 1808, mort à Lagnieu en 1867.

Interne des hôpitaux de Lyon en 1827.

PUBL. — Essai sur la respiration. Thèse de Paris, 20 août 1834.

DESCHAMPS (Claude), né en Bresse au xvi^e siècle, mort à Paris¹.

Samuel Guichenon, dans son histoire de Bresse et de Bugey, le cite parmi les hommes illustres de Bresse, à côté des prélats, ecclésiastiques, princes, hommes de guerre et magistrats qui ont laissé un nom.

Il était docteur médecin à Châtillon-les-Dombes (aujourd-

1. Guichenon. *Histoire de Bresse et du Bugey*, chap. XXI. Lyon, 1650.

d'hui Châtillon-sur-Chalaronne). Très savant et très expérimenté, dit Guichenon, il a composé plusieurs livres en médecine *assez bien reçus*, notamment les commentaires latins sur le livre d'Aristote, *De la mémoire*, et sur les aphorismes d'Hippocrate, imprimés à Lyon ès années 1556 et 1579, par lesquels il a combattu la doctrine d'Aristote et de Claude Galien.

La date de publication indique seule la période approximative à laquelle Deschamps a vécu. La date et le lieu de naissance, l'époque de sa mort restent inconnus. Il n'en est fait aucune mention dans l'ouvrage de Guichenon.

DESPINEY (Félix), né à Bourg, le 18 fructidor an V, 1797, mort à Bourg le 1^{er} mars 1845.

Élève du collège de Bourg, il commença l'étude de la médecine à l'hôpital de Bourg, l'acheva à Paris où, après avoir été élève de l'École pratique, il passa sa thèse le 14 avril 1821.

Il semble s'être toujours occupé avec prédilection de la physiologie de la voix, car sa thèse est une série de recherches sur la voix. L'année suivante il publie à Bourg un travail intitulé : « Mélanges philosophiques sur l'organe de la voix. » Enfin, plus tard, en 1841, il publie un nouvel ouvrage intitulé : « Physiologie de la voix et du chant. »

Ces divers travaux lui valurent le titre de correspondant de l'Académie de médecine de Paris et de la Société de médecine de Lyon. Il était membre de la Société d'émulation de l'Ain et fut inspecteur du service des enfants trouvés, du bureau de bienfaisance, et médecin des hospices de Bourg avec Barbaud, en 1831.

PUBL. — Recherches sur la voix. Thèse in-4°, 18 pages. Paris, 14 avril 1821.

Mélanges philosophiques sur l'organe de la voix, in-8°, 81 pages, avec une planche. Bourg, 1822.

Sur les rétrécissements de l'urètre, in-8°. Bourg, 1826, et *Journal d'Agriculture, lettres et arts du département de l'Ain*, mai 1826.

Quatrième mémoire sur la rage, in-8°. Bourg, 1840.

Physiologie de la voix et du chant, in-8°. Bourg, 1841.

Sur le siège et la nature de la rage. *Journ. gén. de méd.*, page 104, 1827, et page 86, 1828.

Du bégaiement et du psallisme. *Journ. de l'Agric. de l'Ain*, page 289, 1831.

DOMBEY (Jean-Philibert)¹, né à Pont-de-Veyle, en, mort à

Médecin et syndic en 1656.

DOMBEY (Jean), né à Pont-de-Veyle.

Médecin et syndic en 1693.

DOMBEY (Jean), né à Pont-de-Veyle, vers 1695, mort à Pont-de-Veyle, le 27 janvier 1744.

Docteur en médecine, et fils du précédent.

DOMBEY (Philibert), né à Pont-de-Veyle, en 1654, mort à Pont-de-Veyle, en 1710.

Fils d'Abraham Dombey, il fut maître-chirurgien et recteur de l'hôpital, de 1697 à 1701.

1. D'après les notes que je dois à l'obligeance de mon collègue de la Société d'émulation de l'Ain, M. E. Dubois, les Dombey ont formé une des plus importantes familles de Pont-de-Veyle, surtout aux trois derniers siècles. On trouve des Dombey au Syndicat en 1654 (Claude), en 1658 (Jean-Philibert), en 1675 (Claude), en 1679 (Jacques), en 1680 (Philibert), en 1690 (Claude), en 1694 (Claude), en 1698 (Léonard), en 1724-26 (Jean, puis Léonard, en 1753-54 (Jean-Philibert), etc.

Plusieurs Dombey ont été recteurs de l'hôpital. Un grand nombre furent prêtres, religieux. Quelques-uns devinrent protestants au xvii^e siècle. La plupart ont été des négociants, drapiers, confiseurs, etc.

Le Dr Joseph Dombey, botaniste, appartenait à la même famille, mais il n'était pas de l'Ain. Il est né à Mâcon, et était le fils d'un confiseur.

DOMBEY (Jean-Philibert), né à Pont-de-Veyle, en 1712, mort à Pont-de-Veyle, en

Maître-chirurgien, attaché à l'hôpital en même temps que son parent de même prénom qui était, lui, médecin. Marié deux fois : en 1743 (13 août), avec Antoinette Dombey; en 1750 (31 octobre), avec Denise-Philiberte Samion.

DOMBEY (Jean-Philibert), né à Pont-de-Veyle, en 1728, mort à Pont-de-Veyle, en 1776.

Médecin de l'hôpital de Pont-de-Veyle avec son homonyme, chirurgien, et parent. Il était en même temps syndic, et profita de cette situation pour demander à être, ainsi que son parent, exempts de logement de gens de guerre, de garde et autres charges publiques. Le Conseil de ville le leur accorda, mais il fut stipulé qu'ils feraient *gratuitement* le service, même soigneraient sans rétribution les pauvres de la ville ¹.

DOMBEY (Claude-Marie-François), né à Pont-de-Veyle, en 1756, mort à Pont-de-Veyle, vers 1805.

Père du suivant; son fils lui dédie sa thèse : à son père docteur en médecine; Dombey avait été, en effet, reçu docteur à Montpellier, en 1777 (le 25 août). Il devint syndic de la ville et fut même honoré du titre de syndic perpétuel.

DOMBEY (Jean-François), né à Pont-de-Veyle, le 2 septembre 1781, mort à Pont-de-Veyle, en 1836.

Élève de l'École de Lyon, Dombey a été interne des hôpitaux de cette ville (promotion de l'an X). Sa thèse fait du reste mention de ce titre; il la passa à Paris, et vint se fixer dans son pays natal.

1. E. Dubois. Notice historique sur Pont-de-Veyle. *Ann. Soc. d'émulat. de l'Ain*. 1901.

Maire de Pont-de-Veyle pendant les Cent-Jours, il fut renommé à cette fonction municipale en 1818, et l'occupa jusqu'à sa mort, en 1836. Il était en même temps conseiller d'arrondissement et général.

Il a laissé, parmi ses concitoyens, le souvenir d'un administrateur excellent. A sa mort, le Conseil municipal prit la délibération suivante, qui est un hommage aux vertus civiques de notre compatriote :

« Considérant que le D^r Dombey avait, pendant dix-sept ans, donné ses soins à l'embellissement de la cité, au bien-être de ses administrés; qu'appelé plus tard à représenter le canton au conseil général, il se montra digne des suffrages de ses concitoyens; que comme homme privé il avait aussi acquis des droits à leur reconnaissance; que comme médecin justement estimé il fut l'ami du pauvre, et lui prodigua gratuitement ses soins, vote une concession à perpétuité au cimetière pour lui et sa famille, et une somme de 120 francs destinée à placer sur son tombeau une colonne où seront rappelés ses bienfaits, et la douleur que sa mort a causée. »

PUBL. — Considérations sur la nature et le traitement du tétanos traumatique. Thèse de Paris, 28 juillet 1809.

DORNIER (Aimé-Antoine), né à Bourg, le 29 janvier 1783, mort à Paris, en 1859¹.

Élève du collège de Bourg, Dornier ne s'était pas destiné tout d'abord à la carrière médicale; il suivit en effet, pendant quelque temps, les cours de l'École centrale à Lyon. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il se fit recevoir interne à Bourg, puis officier de santé, et alla, en cette qualité, exercer pendant quelques années à Pont-d'Ain.

1. Dufay donne 1850 pour la date de sa mort, Chéreau, 1859.

Il revient à Paris, passe sa thèse en 1817, et reste quelque temps à Paris où il exerça la médecine dans le VII^e arrondissement. Il avait été, pendant qu'il exerçait, médecin des épidémies dans le département de l'Ain. Il a publié plusieurs poésies, une entre autres pour un concours du prix d'éloquence à l'Institut, en 1840 (*Éloge de M^{me} de Sévigné*).

Voici la dernière strophe de ce poème en quatre chants :

Mânes de Sévigné, daignez guider ma lyre,
Soutenir mes accents par un léger sourire,
M'élever assez haut pour traiter mon sujet,
Et me mettre au niveau d'un aussi digne objet.
Pour chanter Sévigné, que nos accords s'unissent,
Et du bruit de nos vers que les cieux retentissent ;
Qui sut mieux mériter nos chants majestueux,
Que ce modeste auteur d'actes affectueux?...

L'autre poésie connue ¹ est une épître à Charles X.

PUBL. — Epidémies de phlegmasies pulmonaires aiguës compliquées de fièvres adynamo-ataxiques, observées durant les hivers de 1806 et 1811 dans plusieurs communes du canton de Pont-d'Ain, situées sur la rive droite de l'Ain, Thèse de Paris ² le 27 février 1817, in-4^o, 90 pages.

Épître à sa majesté Charles X, roi de France et de Navarre dédiée à S. A. R. M^{me} la Dauphine, in-8^o. Paris, 1829.

Éloge de M^{me} de Sévigné, poème à sa gloire suivi d'une nouvelle biographie de cette femme célèbre et d'une collection de lettres ou fragments de lettres choisies qui ont fondé ce poème, 4 chants, 448 vers, in-8^o. Paris, 1741.

Description d'une miniature humaine ou tableau historique d'une

1. Voy. Chereau. *Le Parnasse médical français*.

2. Dédiée à M. le comte de la Martillière, pair de France, ancien général d'artillerie; à M. Philippe Pinel, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, professeur à la Faculté de médecine de Paris; à M. le chevalier Richerand, professeur à la Faculté de médecine de Paris, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Louis, commandeur et chevalier de plusieurs ordres nationaux et étrangers, membre de diverses Académies, l'honneur de son pays, la gloire de cette école, mon compatriote, mon maître et mon ami.

filles naines, remarquable par la petitesse de sa structure, in-8°. Paris, 1817.

Avis important sur la santé publique ou exposé du charlatanisme médical en 1836, in-8. Paris, 1837.

Notice sur la vie et les actions d'Hippocrate, envisagées sous un point de vue philosophique et moral; suivie d'une dissertation sur les œuvres attribuées à ce grand homme. Grand in-8°. Paris, 1817.

Œuvres complètes d'Hippocrate en grec, latin, traduites en français. Grand in-8°. Paris, 1827. Cet ouvrage n'a pas été terminé.

DUBOIS (Joseph), né à Belley, en 1715, mort à Paris, en 1805.

Le nom de notre compatriote serait, je crois, resté dans l'oubli, s'il n'avait eu pour parent Brillat-Savarin, qui a célébré ses mérites à propos de l'histoire de la fondue dans la 14^e méditation de la « Physiologie du Goût ». D'après lui, Dubois avait les plus grands succès, surtout dans le traitement des vapeurs et des maux de nerfs.

Il avait exercé quelque temps dans le Bugey, mais était venu s'installer à Paris de bonne heure. Il était déjà d'un âge avancé, soixante-dix-huit ans, quand il prit part à l'agape décrite par Brillat-Savarin ¹.

DUBREUIL (François-Marie), né à Cerdon, en 1824, mort à Buenos-Aires (République Argentine).

Interne des hôpitaux de Lyon de la promotion de 1846, Dubreuil est parti jeune à l'étranger. Il s'est expatrié probablement avant d'avoir passé sa thèse, car je n'ai pu en trouver la mention.

1. Brillat-Savarin. *Physiologie du goût*. « Parbleu, me dit un jour le D^r Dubois, il y a longtemps que tu nous vantes les fondues, tu ne cesses de nous en faire venir l'eau à la bouche, il est temps que cela finisse; nous irons un jour déjeuner chez toi et nous verrons ce que c'est... Le docteur connaissait tout Paris par généalogies et anecdotes... »

DUCREST (François-Marie), né à Champfromier en 1815, mort à Nantua, vers 1866.

Membre de la Société médicale d'observation, Ducrest a été reçu interne des hôpitaux de Paris en 1838 (avec Bourdon, Bouchut, Tardieu, Gratiolet, etc...). Il alla exercer à Châtillon-de-Michaille, puis à Nantua.

PUBL. — Quelques recherches sur une production osseuse trouvée dans le crâne de femmes en couches. Thèse de Paris, 26 janvier 1844.

DUFOUR (François), né à Chaley-sur-Albarine, le 19 septembre 1805¹, mort à Saint-Jean-le-Vieux, le 3 juillet 1875.

Après avoir passé sa thèse à Paris, Dufour vint exercer à Saint-Rambert-en-Bugey, puis à Tenay où il devint maire sous l'Empire. Il abandonne la médecine sur ses vieux jours et vient se fixer à Saint-Jean-le-Vieux où il est mort à l'âge de soixante-dix ans.

Le secrétaire de la Société de secours mutuels dont le D^r Dufour était membre honoraire a marqué, dans son éloge funèbre, les traits saillants de la vie de cet homme de bien. « Maire d'une cité importante, Dufour a su apporter dans l'accomplissement de ses fonctions un zèle constant et éclairé, un dévouement infatigable, la droiture d'une conscience inflexible et l'exercice d'une autorité vraiment paternelle. Comme médecin il fut la providence des malheureux : en lui se trouvaient réunies, dans une parfaite mesure, la simplicité et la franchise, la bienveillance et la dignité. »

PUBL. — De l'influence de l'air sur l'économie animale. Thèse de Paris, 1^{er} février 1831, dédiée à Martin l'ainé.

1. La thèse porte Dufour de Tenay. L'indication de la naissance à Chaley m'a été donnée par un de ses amis intimes, le D^r Millet de Jujurieux.

DUFFOUR (Antoine), né à Lupponas en 1802, mort à

PUBL. — Essai sur l'apoplexie considérée comme hémorragie cérébrale. Thèse de Paris, 21 août 1828.

DUGAST (Henri-Joaquim), né à Bourg, vers 1814, mort à Dijon.

Dugast commença ses études médicales à Bourg où il fut nommé chirurgien interne des hospices et les acheva à Paris où il devint élève de l'École pratique. Il prit part aux concours de l'internat et fut nommé interne le 13 décembre 1835.

On trouve dans cette promotion les noms de Noel Gueneau de Mussy, Fauvel, Rilliet, Durand-Fardel, Moissenet, Bassereau, Landouzy, Gosselin, Depaul.

Dugast passa sa thèse en 1839, sur une série de questions, comme on le faisait alors dans bien des thèses¹.

Pendant son internat, il a rédigé les leçons cliniques de Ferrus, de Lisfranc et dirigea ses études de préférence sur les maladies mentales. Après sa thèse il fut attaché comme médecin au service des aliénés et en cette qualité fut nommé médecin de l'asile de Dijon.

Il prit part à la vie publique de cette ville et on trouvera, de lui, dans les journaux de Dijon et de la Bourgogne de nombreux articles de critique et de polémique sur les questions les plus diverses.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1^o De l'exploration des ovaires ; 2^o Accidents des plaies de la région sous-lyoïdienne. Thèse de Paris, 5 juin 1839.

Statistique administrative et médicale des aliénés de Dijon pendant l'année 1843.

1. Les titres énoncés dans sa thèse portent : interne de 1^{re} classe des hôpitaux et hospices civils de Paris.

Leçons cliniques de Ferrus sur les maladies mentales recueillies et rédigées par Dugast. *Gaz. méd. de Paris*, 1836 et *Gaz des Hôpitaux*, 1838.

Considérations thérapeutiques sur les luxations de l'extrémité supérieure de l'humérus et leur réduction, d'après les leçons de Lisfranc. *Bulletin gén. de thérap.*, 1837, tome XIII.

Articles : Agonie, Aliénation mentale, Carreau, Catalepsie, du Dictionnaire des dictionnaires de médecine.

DUMAREST (Jules-François), né à Lompnes, le 7 juillet 1808, mort à Lompnes, le 3 décembre 1890.

Dumarest commença ses études au petit séminaire de Belley et les acheva à Lyon à l'institution Grandperret. Ses études médicales se firent à Lyon où il fut nommé interne des hôpitaux (promotion de 1829) avec Colrat, Cyvoct, Pétrequin. Avec son camarade Bonnet il fit pendant la durée de son internat un cours d'anatomie comparée : ce fut un événement dont le souvenir est resté dans l'internat. Il alla passer sa thèse à Paris.

Plein d'intelligence et d'ardeur, lettré, musicien, aimant le monde et y brillant par les dons les plus heureux, il fut vivement sollicité de se fixer à Lyon. Il préféra ses montagnes.

« C'est à l'humble médecine, à la chirurgie toute d'abnégation de la campagne qu'il voua ses talents, ses forces et sa vie. Cette longue pratique de cinquante ans n'a guère laissé d'autres traces que le souvenir reconnaissant de tout le plateau d'Hauteville. Isolé et surchargé de travaux, il n'eut ni le loisir, ni la possibilité de publier les beaux résultats qu'il obtenait. Il a toutefois beaucoup écrit sur les diverses questions qui l'avaient successivement préoccupé. C'est ainsi qu'il a laissé toute une étude sur la climatologie¹.

1. Association des médecins de l'Ain. Notice biographique sur Dumarest, 1891.

« Il aimait à s'en entretenir; convaincu des conditions exceptionnelles d'hygiène réunies par le haut plateau du Bugey, il fut l'apôtre ardent de l'aérothérapie et contribua puissamment à faire d'Hauteville la station d'altitude appréciée et courue qu'elle est aujourd'hui. »

« Collaborateur assidu du comte d'Angeville, celui qu'on appelle encore le député et qui fut sous Louis-Philippe, le personnage important de nos montagnes, Dumarest fut pendant longtemps le secrétaire et la cheville ouvrière du Comice agricole d'Hauteville. C'est alors qu'il publia dans les journaux de l'Ain ces longs et substantiels rapports, ces belles études agronomiques dont le succès fut si vif. »

C'est à lui que la région du Bugey a dû sa renommée comme station climatérique. Il est mort trop tôt pour voir ses désirs réalisés. Le sanatorium populaire, l'œuvre de charité qu'il rêvait a été inauguré l'année dernière : son plus jeune fils, ancien interne des hôpitaux de Lyon, aidé par de hautes personnalités lyonnaises, en a été le créateur.

Maire de Lompnes de 1852 à 1865, Dumarest a mené, malgré tout, une vie modeste : il avait de lourdes charges de famille, neuf enfants. Deux d'entre eux, brillants sujets, ont suivi la carrière médicale, continuant les traditions d'honneur et de dévouement que leur a légués leur père.

L'aîné exerce à Voiron, après avoir, comme son père, passé par l'internat de Lyon où j'ai eu le plaisir d'être son collègue et de me lier avec lui d'une amitié qui ne cessera qu'avec nous.

Dumarest a été président de l'association des médecins de l'Ain.

PUBL. — Considérations sur la hernie étranglée. Thèse de Paris, 5 avril 1836.

DUPRÉ (Jean-Marie-Victor), né à Bourg, le 22 avril 1806, mort à Bourg, le 9 novembre 1888.

Le D^r Dupré a été le type de ces médecins de province esclaves du devoir, dévoués aux malades de toutes catégories et de toutes conditions, traversant l'existence honorés et respectés de tous.

Praticien de haute valeur, formé à l'école des plus grands chirurgiens, interne des hôpitaux de Paris, Dupré eût pu prétendre à une situation plus en vue ; mais il avait charge de famille, ayant à pourvoir à l'éducation de ses frères, à soutenir ses vieux parents.

Né d'une famille honorable, mais des plus modestes (son père exerçait la profession de sellier), Dupré s'est acquis par son travail, son propre mérite et sa probité, une place enviée et une réputation des plus solides et des mieux assises dans son pays natal.

Élevé dans le vieux collège de Bourg, sous la direction du « père Olivier » comme on l'appelait familièrement, Dupré commença ses études médicales à Bourg où il fut nommé interne en 1826 : il y resta jusqu'en 1828 pour les continuer à Paris ; études solides et brillantes puisqu'en 1831, il est nommé interne des hôpitaux dans une promotion qui comprend des noms devenus illustres plus tard, Barth, Cazeaux, Grisolle, Maisonneuve, Nélaton, Tixier.

A la fin de l'internat dont une année se passe dans le service des deux plus célèbres chirurgiens de l'époque, Dupuytren et Lisfranc, Dupré passe sa thèse et se décide à rentrer à Bourg. Sous la direction du célèbre professeur il avait acquis le savoir et l'habileté qui firent de lui un chirurgien des plus distingués de la région.

Sa vie se partage dès lors entre l'hôpital dont il resta le chirurgien pendant plus de quarante ans (1845 à 1888), la

clientèle nombreuse qui lui était venue et les commissions médicales d'hygiène, de salubrité, les sociétés locales, dont il faisait partie, médecin du chemin de fer, membre du conseil d'hygiène, des épidémies. La part prépondérante qu'il prit aux mesures d'assainissement du pays des Dombes lui méritèrent l'estime de ses concitoyens qui lui confièrent en 1861 les fonctions de maire de la ville.

Dans cette charge qu'il occupa dix ans (1861 à 1870), dans celles de conseiller général, il sut se concilier l'estime de tous et prit l'initiative des mesures d'hygiène, d'améliorations de la ville (acquisition et installation du champ de foire, construction de l'abattoir, de l'École Carriat, etc.).

Lors de l'exhumation et du transfert dans un autre caveau des restes de Philibert Le Beau et de Marguerite d'Autriche, en 1856, le D^r Dupré fut chargé de reconstituer les débris d'ossements retrouvés dans l'église de Brou ; il fut, à cette occasion, nommé chevalier de Saint-Maurice et Lazare.

Dupré était président de l'Association des médecins de l'Ain : il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1857. Ses collègues le tenaient en très haute estime, et lui conservèrent jusqu'à la fin de sa vie la présidence de leur association.

Absorbé par ses occupations multiples, Dupré n'a laissé aucun travail ; je n'ai trouvé comme publication que sa thèse de doctorat. Il existe dans les dossiers de la commission d'hygiène, de la commission des épidémies, des rapports sur diverses questions ; mais aucun n'a été, que je sache, imprimé et mis en librairie.

PUBL. — Essai sur le xérosis de la conjonctive. Thèse de Paris, 28 pages, 1836.

DUPUY (Jean-Marie), né à Sainte-Julie au mas Dupuy, vers 1780¹, mort à Lyon en 1832.

Dupuy a été interne des hôpitaux de Lyon (concours du 12 fructidor an VII²), ce qui a fait croire qu'il avait été chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

PUBL. — Dissertation sur les abcès ou tumeurs purulentes en général. Thèse de Paris, 22 thermidor an XIII, dédiée à Messieurs les médecins et chirurgiens de Lyon.

Mémoire physiologique sur la respiration, in-8°, 83 pages, 1806.

DUPUY (Pierre), né à Sainte-Julie en 1778 mort à Lyon.

Dans sa chronologie médico-chirurgicale, Pétrequin indique que Pierre Dupuy a été nommé médecin de l'Hôtel-Dieu en 1816. Ce devait être un parent du précédent; ils sont nés l'un et l'autre au même village.

DURANT (Pierre)³, né à Ceyzerieu, le 25 avril 1820, mort à Lyon, le 16 juillet 1878.

Durant était d'une condition des plus modestes et vécut au début d'une humble profession. A force d'énergie il conquiert le grade d'officier de santé; à ce titre, soignant tous les habitants de son quartier et des quartiers voisins avec le plus grand dévouement, il devint très populaire à Lyon. Cette popularité le fit jeter dans la politique; il fut nommé député du Rhône en 1876 et mourut en 1878 encore en possession de ce siège électoral.

DURET (Louis), né à Bagé, en 1527, mort à Paris, le 22 janvier 1586.

Au milieu de tant de grands hommes que la Faculté pro-

1. Le mas Dupuy est une propriété qui appartenait à la famille depuis plusieurs siècles.

2. L'Annuaire de l'Internat orthographie Dupui au lieu de Dupuy.

3. Dans le *Lyon médical*, à l'article Nécrologie, on orthographie son nom Durand.

duisait tous les jours, en voici un qui parut les surpasser par la beauté de son génie, la célébrité de sa pratique, la persévérance de l'enseignement et les circonstances honorables de sa vie; il ne peut être comparé qu'à Fernel.

C'est en ces termes que Hazon commence la biographie de Duret dans sa Notice sur les hommes illustres de la Faculté¹.

L'éloge n'a en effet rien d'exagéré. Duret fut un des plus célèbres de la Faculté de Médecine de son temps et quelques observations médicales qu'on connaît de lui témoignent d'une sûreté, d'une précision de diagnostic peu ordinaires à cette époque. Les commentaires qu'il publia sur les œuvres d'Hippocrate, ou du moins sur quelques chapitres, eurent un succès de librairie qu'on pourrait envier de nos jours. Il y eut jusqu'à neuf éditions dont la dernière fut publiée de longues années après la mort de l'auteur. Boerhaave jugeait ce livre d'une valeur inestimable.

Louis Duret naquit à Bagé²; il était le second fils de Jean Duret, seigneur de Montanet en Piémont, noble gentilhomme, mais de fortune plus que modeste. Aussi Louis abandonna-t-il de bonne heure Bagé et le manoir paternel, sinon pour chercher la fortune, au moins pour acquérir une situation quelque peu indépendante. Il commença par compléter des études un peu négligées, apprit le latin, le grec, ce qui lui permit plus tard l'étude attentive des livres anciens et la correction des traductions plus ou moins mauvaises de ces auteurs; il apprit même l'arabe, et ses connaissances générales devinrent si étendues qu'il fut dé-

1. Hazon. Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine en l'université de Paris depuis 1110 jusqu'en 1750. Paris, in-4°, 1778.

2. Scevole de S. Marthe, en ses éloges, lui a faussement attribué une origine bourguignonne.

signé pour être le précepteur d'un homme qui fut la gloire de son temps, le président Achille de Harlay.

C'est, dit Hazon, à l'occasion de cette éducation qui lui fit tant d'honneur, que Henri III s'écriait souvent : « Durete, si filium haberem, tuæ curæ ejus educatio instituta esset ».

A l'âge de dix-neuf ans, Duret prend un parti, et se décide à étudier la médecine avec Hollier. Ses progrès sont rapides : il est licencié le 30 juin 1552; docteur le 12 octobre.

Il succède à Jacques Goupyl comme professeur royal, situation qu'il garda jusqu'à sa mort.

Entre temps, il était nommé premier médecin ordinaire du roi Charles IX, puis du roi Henri III, et cette situation privilégiée à la cour lui attirait la clientèle de tous les grands personnages. Il était médecin du cardinal de Bourbon, du maréchal de Brissac, du maréchal de Tresmes, du prince de la Roche-sur-Yon, du chevalier de L'hôpital, etc.

Comblé d'honneur par tous, il reçut des souverains des marques particulières d'estime. Au mariage de sa fille, le roi lui fit l'honneur envié de conduire sa fille. Il avait servi de parrain à son fils, et une pension de 400 écus d'or, reversible sur ses enfants, lui avait été attribuée en reconnaissance de ses services.

Comme professeur, Duret avait un talent hors de pair; Maurice de Brescieu le comparait, peut-être un peu trop élogieusement, à Démosthène. Mais ses cours dans les écoles d'abord, puis au Collège royal eurent le plus grand succès.

Duret, ai-je dit, possédait une des qualités premières du médecin : la rectitude du jugement, la précision du diagnostic. Il fut un des premiers à préconiser dans la phtisie

l'application des cautères et il a été, ce qui est peu connu, je crois, le précurseur de la trépanation pour l'épilepsie traumatique. En voici la preuve dans l'observation suivante que nous empruntons sans y rien modifier à Hazon :

« Un jeune homme, de l'âge de douze ans, avait fait une chute qui avait déprimé un os du crâne. Le jeune homme grandit, et à dix-huit ans il fut attaqué d'épilepsie. Sur le récit de ce qui avait précédé, Duret jugea que l'os enfoncé comprimait le cerveau, gênait la circulation dans cette partie, et occasionnait les mouvements épileptiques. Il ordonna l'application du trépan, qui guérit le malade en enlevant l'os qui formait un corps étranger. »

L'observation me semble typique et les meilleurs chirurgiens de nos jours n'eussent pas mieux agi.

Duret, épuisé par les travaux de toutes sortes, succomba à une maladie de langueur (de poitrine) dont il avait prévu la marche et la durée. Il avait cinquante-neuf ans. Il fut inhumé dans l'église Saint-Nicolas-des-Champs.

Son fils Jean Duret, né à Paris, devenu médecin ordinaire du roi, a mis au net une partie des œuvres de son père, et publié des éditions nouvelles¹.

La famille avait pour armoiries un haut tourne-col, surmonté d'une couronne ducal soutenue par des lions, avec cette devise : *Duro, dum sydera cerno*.

Ses autres fils devinrent : avocat au Parlement (Claude), substitut du procureur (Louis), premier président de la Chambre des comptes (Charles).

PUBL. — *Adversaria sive scholia Lud. Dureti Segusiani, in libros*

1. Je n'ai trouvé de Jean Duret que l'ouvrage personnel suivant : *Discours sur l'origine des mœurs, fraudes et impostures des charlatans, avec leur découvert. Dédié à Tabarin et à Desiderio de Combes par I. D. P. M. O. D. R. Jean Duret, médecin ordinaire du roi. Paris, 1622.*

Jacobi Hallerii de morbis animi, in-8°. Paris, 1567 : derechef, Paris, 1571 ; in-4°, à Genève, 1635.

Dureti segusiani interpretationes et enarrationes in Hippocratis coacas prænotiones : opus in tres libros tributum ad Henricum III, dicatum. Paris, 1588, 1621. Strasbourg, 1633. Paris, 1658. Genève, 1685. La Haye et Leyden, 1737.

Lud. Dureti Segusiani in Hippocratis librum humoribus purgandis et in libros tres de diæta acutorum Commentarii a Petro Girardito emendati. Paris, 1631. Leypsic, 1745.

DUTECH¹ (Jean-Baptiste-Allan), né à Bourg vers 1788, mort à vers 1867.

Avant de terminer ses études et de venir s'installer dans l'Ain, Dutech avait été chirurgien aide-major au 1^{er} régiment d'infanterie légère. Il était élève de l'École pratique.

PUBL. — Quelques considérations générales sur le mode d'action des rubéfiants et des vésicants. Thèse de Paris, 27 mai 1815.

DU VERGER (François), né à Bourg, mort à Bourg. Médecin à Bourg en 1644.

EBRARD (François-Elie-Gaspard-Bernard), né à Bourg, le 18 février 1816, mort à Bourg, le 17 février 1874.

Elève du collège de Bourg, Ebrard fit ses études à Paris, y passa sa thèse en 1838, et vint se fixer à Beauregard, près de Trévoux. Trois ans plus tard il vint exercer à Jujurieux, et ce n'est qu'en 1848 qu'il fixa sa résidence à Bourg où il était nommé médecin de l'hospice de la Charité.

Membre de la plupart des sociétés de Bourg, Ebrard fit partie du conseil municipal et du conseil d'hygiène. A ces

1. Un homonyme, peut-être un descendant, le Dr Dutech, exerce à Chalamont ; il a passé sa thèse en 1856.

divers titres, il s'occupa d'hygiène, d'économie politique et écrivit un grand nombre d'articles et de brochures simples et familières, tels : *Les lettres sur l'hygiène*, *Le médecin dans la famille*, *La flore médicale des familles*, un *Traité sur les limaçons*.

Dans son ouvrage : *Misère et charité dans une petite ville de France*, il a donné une étude très complète des institutions philanthropiques (hôpitaux, écoles, sociétés), de la ville de Bourg.

En dehors de ses études simples et populaires, Ebrard a traité des sujets plus sérieux. C'était un praticien des plus estimés.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1^o du diagnostic et du traitement de l'hydropéricarde. Thèse de Paris, in-4^o, 24 pages, 28 novembre 1838.

Affaiblissement de la vertu préservatrice de la vaccine, moyens d'y remédier, in-8^o. Bourg, 1843.

Le livre des gardes-malades, in-12, 152 pages. Bourg, 1846.

Du séjour en Dombes comme salubre aux phthisiques. *Journ. d'Agr. de l'Ain*, 1843, page 299.

Des sangsues considérées au point de vue médical, 1 vol. in-8^o, Bourg, 1847.

De la possibilité et des avantages de la multiplication des sangsues. *Journ. de l'Agr.*, 1847, page 287.

Notice biographique sur le Dr Pacoud, publiée par les soins de la Société d'émulation de l'Ain, in-8^o, 20 pages. Bourg, 1848.

Propriétés contagieuses de la fièvre typhoïde, mesures préservatrices. *Journ. de l'Agric.*, page 74, 1848.

Avis aux habitants des campagnes sur les moyens de conserver la santé. 1 vol. in-12, 242 pages. Bourg, 1849.

Misère et charité dans une petite ville de province, étude des institutions philanthropiques de la ville de Bourg, in-8^o, Bourg, 1886.

EVRARD (François), né à Giron (Ain), vers 1808, mort à

PUBL. — Quelques mots sur le seigle ergoté. Thèse de Montpellier, in-4^o, 1834.

FAGUET, né à Bourg, en, mort à Bourg, en l'an VI.

Nommé médecin de l'hôpital de Bourg avec Rollet vers 1770, mort en l'an VI.

FAGUET (François), né à Bourg, vers 1765, mort à Lens, vers 1857.

Reçu maître en chirurgie au collège de Belley, le 6 septembre 1790.

FALCONET (Vincent), né à Bourg, en 1753, mort à Bourg, en

Reçu chirurgien à Bourg en 1776.

FALCONET (Hippolyte-Marie), né à Bourg, en 1785, mort à Pont-d'Ain, en

Nommé officier de santé à Strasbourg, le 30 octobre 1812; est probablement le fils du précédent. Il y a eu à Lyon, au xvii^e siècle, deux ou trois générations médicales de Falconet; peut-être ceux de l'Ain descendent-ils de cette famille.

FAVIER (Jean), né à Montluel, vers 1830, mort à Meximieux, en

PUBL. — Etudes médicales sur le café. Thèse de Montpellier, 19 mai 1856.

FIARD (Thomas-Marie-Louis), né à Montluel, le 21 février 1797, mort à Paris, le 6 janvier 1853.

En dehors de ses travaux, je n'ai pu avoir que de rares documents sur ce compatriote. Né à Montluel, il se destina tout d'abord à la pharmacie, et fut pharmacien à l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce, et membre de la

Société de Pharmacie de Paris. Il se rejeta ensuite sur la médecine, devint élève de l'École pratique et passa sa thèse en 1823. Il semble, d'après le nombre des articles et brochures qu'il a publiés sur la vaccine, qu'il se soit spécialement occupé de cette question.

PUBL. — De l'asthénie, thèse en 70 propositions. Paris, 1823.

Lettre à l'Académie royale de médecine, réclamation contre le rapport de la Commission de la vaccine sur un article du *Moniteur* du 18 juillet 1835, in-8°, 7 pages.

Tube pneumatique destiné à recueillir et à conserver le fluide vaccin, 1835.

Consultez les articles suivants parus dans la *Gaz. médicale*, la *Gaz. des Hôpitaux*, l'*Expérience* :

Recherches expérimentales et physiologiques sur la dégénérescence de la vaccine, l'altération du virus vaccin.

Recherches nouvelles sur le cowpox et la fausse picote des vaches.

Nécessité de renouveler le virus vaccin des comités.

Sur les choléras sporadiques, 1831.

Recherches sur l'origine du virus vaccin, 1833.

De l'action toxique de l'*urtica ureus*.

Recherches statistiques sur les naissances, sur les décès causés par la petite vérole, et sur les vaccinations gratuites dans Paris depuis dix-huit ans, 1836.

Nouveau mode de vaccination, in-8°. Paris, 1828.

Nécessité de la revaccination, in-8°. Paris, 1838.

FONTANEL (Joseph-François), né à Vauzy, en 1774, mort à Châtillon-de-Michaille, vers 1832.

Fontanel est venu exercer à Châtillon-de-Michaille.

PUBL. — Essai sur la contagion. Thèse de Montpellier, 9 floréal an VIII.

FOUILLOUX (Claude-Charles-Joseph), né à Prévenin, en 1827, mort à Saint-Genis-Pouilly, en 1877.

Issu d'une ancienne famille d'agriculteurs qui, depuis des siècles, remplissaient dans leur village les fonctions de syndic, puis de maire.

Elève de l'École de Paris (médaille d'argent pour l'épidémie de choléra, 1854), Fouilloux a passé sa thèse à Paris, et vint se fixer à Saint-Genis-Pouilly, où il avait su conquérir l'estime et l'affection de tous. Mort prématurément, à cinquante ans, d'un étranglement interne.

PUBL. — De l'incision du voile du palais comme opération préliminaire à l'extirpation des polypes naso-pharyngiens. Thèse de Paris, 26 août 1858.

FOURCHET (Horace), né à Châtillon-les-Dombes, le 21 septembre 1838, mort à Châtillon, le 7 avril 1888.

Elève du lycée de Bourg, Fourchet commença ses études à Paris où il devint externe des hôpitaux (médaille de bronze, 1864). Il rentra exercer dans son pays natal où il est mort à cinquante ans, après une longue et douloureuse maladie.

PUBL. — Quelques considérations sur la syphilis. Thèse de Paris, 5 décembre 1866.

FRANCON (Louis-André-Edmond), né à Préoux, hameau de Ruffieu, vers 1823, mort à, en

Francon a été interne des hôpitaux de Lyon (Antiquaille et Hôtel-Dieu) de la promotion de 1842.

PUBL. — Essai sur la maladie scrofuleuse. Thèse de Paris, 23 juin 1847, dédiée à son frère Joseph, greffier de la justice de paix du canton de Brénod.

FRANCON (Victor), né à Préoux, hameau de Ruffieu, en 1829, mort à Ruffieu, en

La similitude de nom, la communauté d'origine permettent de penser que ce médecin était parent du précédent. Il résidait à Ruffieu.

PUBL. — De l'alimentation de la première enfance. Thèse de Paris, 12 janvier 1855.

FROMONT (Jean-Baptiste), né à Lent, le 8 octobre 1830, mort à Lyon en juin 1878.

Ancien élève de l'École de Lyon, Fromont a passé sa thèse à Paris en 1856; il alla se fixer à Châtillon-sur-Chalonne où il est mort en 1878, des suites d'une longue maladie (traumatisme avec contusion du foie en arrêtant un cheval emballé) qui ne l'empêchait pas, malgré ses douleurs, de remplir l'exercice de sa profession.

Il a laissé un fils qui a suivi la carrière médicale.

PUBL. — De la morve aiguë chez l'homme. Thèse de Paris, 19 avril 1856.

GABILLOT (Joseph-Damien), né à Belley, en 1792, mort à Lyon, en juin 1847.

Élevé au collège de la ville de Belley, Gabillot vint à Lyon commencer ses études médicales; il est reçu interne des hôpitaux en 1811. L'année suivante il est nommé chirurgien aide-major du génie à Metz et contracte le typhus pendant l'invasion.

Cette maladie, à laquelle il faillit succomber, lui fournit en 1815 le sujet de sa thèse, que Desgenettes regardait comme une œuvre de grande valeur.

En 1816, il vint à Lyon tenter le concours pour la place de chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu. Il exerça dans cette ville jusqu'à sa mort, en 1847, se délassant d'une vie de labeur par des publications d'études philosophiques et physiologiques.

PUBL. — Dissertation sur le typhus contagieux observé dans la troisième division militaire. Thèse de Paris, 1815.

Etude nouvelle des phénomènes généraux de la vie ou recherches sur la vitalité, l'organisation des races humaines et animales, in-8°. Paris, 1840.

Etude physiologique de l'instinct chez l'homme et chez les animaux dans l'état sain et l'état malade, in-8°. Lyon, 1844.

GACON, né à Bagé-le-Châtel, vers 1710, mort à

On trouve dans les archives de Bagé-la-ville, mention d'une pension de 300 livres accordée au sieur Gacon, médecin, à la condition qu'il traitera les pauvres gratis.

GAILLARD (Hector), né à Simandre, vers 1800, mort à Chavannes vers 1852.

Bachelier ès lettres de l'Université de Strasbourg, ancien élève interne des hôpitaux militaires d'instruction, ex-chirurgien des armées, élève de l'École pratique, Gaillard a terminé ses études à Paris. Son père était notaire.

PUBL. — Dissertation sur la péritonite puerpérale. Thèse de Paris, 23 mars 1824.

GAILLARD (Constantin), né à Chavannes-sur-Suran, en 1811, mort à Chavannes, en 1876.

PUBL. — Essai sur l'ictère symptomatique des maladies du foie. Thèse de Paris 17 décembre 1836, in-4°, 24 pages.

GAILLARD (Napoléon), né à Simandre, vers 1810, mort à, en 1867.

Parent du précédent, à en juger par le voisinage des lieux de naissance.

PUBL. — Essai sur les fièvres intermittentes. Thèse de Paris, 1^{er} juin 1835.

GAME (Victor-François), né à Courmangoux, en, mort à Pont-de-Vaux, vers 1861.

Interne des hôpitaux de Lyon (promotion de 1842), Game a terminé ses études à Paris.

PUBL. — Considérations sur les tumeurs des bourses ou capsules muqueuses du grand trochanter. Thèse de Paris, 29 août 1836.

GAME (Michel-Hippolyte), né à Courmangoux, en 1828, mort à Treffort, vers 1867.

Élève de l'École de Lyon, Game y a été interne des hôpitaux de la promotion de 1850; il alla ensuite passer sa thèse à Strasbourg. La communauté du lieu de naissance, le choix du même sujet pour sa thèse semblent indiquer que ce médecin était proche parent du précédent.

PUBL. — Observations sur les tumeurs des capsules séreuses de la région trochantérienne. Thèse de Strasbourg, 29 juillet 1853.

GASSE (Antoine-Louis), né à Bourg, le 15 fructidor an VIII, mort à Saint-Genis-Laval, le 20 mars 1879.

PUBL. — Du vrai médecin. Thèse de Montpellier, in-4^o, 22 pages, 1827.

GASSILLOUD (Antoine), né à Seyssel, vers 1800, mort à Seyssel, vers 1867.

Interne des hôpitaux de Lyon, en 1824, Gassilloud termina ses études à Montpellier.

PUBL. — Aperçu physiologique et hygiénique sur la femme en couches. Thèse de Montpellier, 15 mai 1829.

GASTIER (André-François), né à Thoissey, en 1787, mort à L'Abergement-Clémenciat le 2 mars 1868.

Après des études à l'École centrale de l'Ain, Gastier se fit recevoir docteur à Paris. De 1816 à 1830, il exerça à St-Trivier-de-Courtes où il fit connaître la médecine homœopathique dont il était un fervent adepte. Il est élu député de l'Ain en 1849 et prend place à la Montagne; en 1851 il reprit l'exercice de la médecine.

PUBL. — Quelques réflexions sur la doctrine des tempéraments ¹. Thèse de Paris, 1^{er} août 1816.

1. Sirand indique un titre de thèse qui n'appartient pas à cet auteur.

Essai sur la nature et le caractère essentiel des maladies en général et sur le mode d'action des médicaments, précédé d'une analyse raisonnée des propriétés vitales servant de base à ces recherches, in-8°. Paris, 1816.

Précis de la méthode prophylactique appliquée aux maladies chroniques et héréditaires. Lyon, 1843.

Une 2^e édition a été publiée sous ce titre : « De la prophylaxie en général, de son application aux maladies épidémiques et aux affections chroniques héréditaires », in-12. Paris, 1852.

GAUTHIER (Jean), né à Bourg, vers 1630, mort à

Ce médecin ne nous est connu que par des actes civils, tels que l'achat d'une maison à Bourg, rue des Forges, en 1650, par Gauthier, médecin-chirurgien de Bourg; une copie de l'acte de mariage avec Françoise la Rochette de Mâcon, fille d'Antoine la Rochette, chirurgien à Mâcon.

C'est en 1662 qu'il reçut une lettre de maîtrise de barbier chirurgien délivrée par Claude Forestier, maître chirurgien de Bourg, lieutenant de François de Barnouin, premier barbier et chirurgien du roi, prévôt honoraire et perpétuel du collège royal de Saint-Côme, en l'Université de Paris.

GAUTHIER (Valérien-Joseph), né à Bourg, en 1752, mort à Bourg vers 1808.

Reçu docteur à Montpellier en 1774, Gauthier vint se fixer à Bourg; il descendait d'une famille où avaient déjà brillé des médecins. Il était correspondant de la Société de médecine de Paris.

GAUTHIER (François), né à Bourg, en 1832, mort à Villefranche, en

Interne des hôpitaux de Lyon de 1854, Gauthier est venu se fixer dans le département du Rhône après avoir passé

sa thèse à Montpellier sur un sujet de thérapeutique des varices, qui indique bien sa source lyonnaise.

PUBL. — Considérations critiques sur le traitement des varices; de leur traitement par les injections de liqueur iodo-tannique. Thèse de Montpellier, 24 août 1860.

GAUTHIER-DES-ILES (Antoine-Marie), né à Bourg, en 1760, mort à Bourg.

Gauthier exerçait à Bourg; il était membre du conseil de préfecture du département, membre des Sociétés d'émulation de Bourg et de Cambrai.

La Société d'émulation de Cambrai avait mis au concours un prix de poésie : le sujet était la vaccine. Gauthier envoya sur la découverte de Jenner un long poème de 458 vers, sans grande valeur, mais qui obtint cependant le premier prix (1810).

PUBL. — Epître aux femmes.

Poème sur la vaccine.

Poème sur la clémence.

Ode sur le rétablissement de la statue d'Henri IV.

GAUTIER (Eugène), né à Bourg, en 1814, mort à Collonges, le 14 janvier 1895.

Le père de Gautier était originaire de Bordeaux; comme inspecteur des bois de la Marine, il avait été envoyé dans la région du Jura. Gautier naquit à Bourg, et y passa les premières années de son enfance. De là, il fut placé au collège diocésain de Ferney, et vint terminer ses études au lycée Louis-le-Grand, à Paris.

Docteur de Paris, Gautier aurait pu, ayant épousé la sœur de son compatriote, Beau, le grand médecin de la Charité, rêver une situation plus brillante que celle de médecin de campagne. Mais il aimait la vie simple, vint se fixer à Collonges où il était médecin du Chemin de fer,

du fort de l'Ecluse (médecin civil requis comme aide-major.)

Pendant cinquante ans il se prodigua dans ses montagnes, allant le jour et la nuit où l'appelait la confiance des populations, ne refusant jamais, ne se plaignant jamais.

Il devint plus tard maire de Pougny, et fut décoré de la Légion d'honneur en raison de ces diverses fonctions. Il avait été vice-président de l'Association des médecins de l'Ain. Il est mort âgé, des suites d'une maladie de cœur.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1^o Des applications hygiéniques qui peuvent être faites sous le point de vue des races humaines ; 2^o De la structure des membranes muqueuses ; 3^o Indiquer le traitement qu'il convient de prescrire à un calculeux soumis à l'opération de la lithotritie ; 4^o Comment reconnaître si le muse a été falsifié par du sang desséché, par du sable, de la terre, des grains de plomb, etc. Thèse de Paris n^o 110, 28 mai 1839.

GAY (Octave), né à Nantua, en 1849, mort à Paris, le 22 octobre 1886.

Gay avait pris ses deux diplômes de pharmacien de 1^{re} classe et de docteur en médecine. Il concourut à l'agrégation (Faculté de Médecine de Paris, en 1875), et fut nommé agrégé des sciences accessoires (physique). Peu après il fut nommé, encore après concours, pharmacien des hôpitaux. Il était pharmacien en chef de l'hôpital Laënnec, lorsque la mort l'emporta, après une courte maladie, à l'âge de trente-sept ans.

PUBL. — Dissertation sur la sécrétion salivaire. Thèse de Paris, 12 août 1875.

Théorie physique de la phonation. Thèse de concours. Paris, 1875.

GÉNARD (François-Marie), né à Bourg, le 8 décembre 1776, mort à Bourg, le 31 mars 1829.

Génard a fait ses études médicales à Lyon ; il a été reçu

interne des Hôpitaux en l'an VII, et termina ses études à Paris.

Sur les registres de l'hôpital de Bourg, on relève, en 1806, sa nomination de médecin de l'hôpital, fonction qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1829, où il fut remplacé par le D^r Piquet. Il était membre de la Société d'Émulation.

PUBL.— Essai sur l'hydrothorax. Thèse de Paris, 27 brumaire an X. Rapport à la Société d'émulation sur l'emploi des bains tièdes, 1817.

GÉNARD (Louis-Adolphe), né à Bourg, en 1812, mort à Bourg, en

Fils du précédent, élève de l'École de Paris, Génard a succédé à son père comme praticien à Bourg; mais il n'a pas exercé longtemps.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1^o De l'accouchement naturel dans les positions occipito-postérieures du sommet ; 2^o De la coloration de la peau chez les nouveau-nés. Thèse de Paris, 20 juin 1839, dédiée aux mânes de son père.

GENIN, né dans l'Ain, vers la fin du xvii^e siècle, mort à Paris, vers 1758.

Genin était originaire de l'Ain; c'est en qualité de compatriote que Passerat de la Chapelle obtint la protection de Genin, alors médecin des armées.

Il n'était pas docteur de Paris, mais son titre de médecin de la famille royale l'autorisait à y exercer sa profession.

En 1726, il fut nommé médecin de la reine-douairière, et il habitait rue de la Verrerie. Il fut en même temps nommé médecin du duc d'Orléans, et il alla habiter rue du Bac. Il resta en fonctions jusqu'en 1758, époque probable de sa mort, car son nom disparaît à cette date.

GENOLIN (Anthelme), né à Seyssel, vers 1765, mort à Seyssel, vers 1850.

Reçu maître en chirurgie à Paris en 1790.

GEORGE (Joseph-Alfred), né à Gex, vers 1827, mort à Gex, en 1867.

Elève des hôpitaux de Paris.

PUBL. — Des douleurs thoraciques comme symptômes de la phthisie pulmonaire. Thèse de Paris, 25 mars 1851.

GEORGES (J.-Alfred), né à Chalamont, vers 1795, mort à

Ancien élève des hôpitaux civils et militaires de Bourg, ex-chirurgien aide-major aux armées.

PUBL. — Quelques considérations sur la nature et le traitement du rhumatisme en général. Thèse de Paris, 17 juillet 1819.

GERLIER (François), né à Cessy, vers 1800, mort à Ferney, en novembre 1869¹.

Elève de l'École pratique de Paris, Gerlier devint membre du conseil général de l'Ain.

PUBL. — Considérations sur les usages du foie. Thèse de Paris, 6 août 1827.

GILLIOT, né à Nantua, mort à

Médecin à Nantua en 1800, y exerçait encore en 1850.

GIRAY (Claude-Marie), né à Polliat, vers 1785, mort à Montrevel, vers 1852.

PUBL. — Essai sur l'inflammation des glandes mammaires. Thèse de Paris, 29 mars 1810.

1. Son fils, le Dr Félix Gerlier, reçu à Paris le 16 juin 1866, a succédé à son père à Ferney.

GOIFFON (Jean-Baptiste), né à Cerdon, le 25 février 1658, mort à Lyon, le 30 septembre 1730.

L'abbé Pernetti¹, qui, dans son enfance, connut Goiffon et fut soigné par lui, lui consacre dans son Histoire de Lyon une étude élogieuse. D'après lui, il appartenait à la même famille que Joseph Goiffon, professeur au séminaire de Thoissey, astronome et poète, aumônier du duc de Maine et membre de l'Académie de Lyon, qui prit le parti de d'Alembert dans sa querelle avec le P. Tolomas et préféra donner sa démission de cette compagnie plutôt que de trouver tort au savant mathématicien.

Goiffon commença ses études à Lyon et les continua à Montpellier. Il avait une prédilection marquée pour la botanique, et ce fut lui, dit-on, qui inspira le goût de cette science à de Jussieu. Tournefort et le P. Mersenne le citent comme un des botanistes les plus remarquables de l'époque.

Son diplôme de bachelier conquis, il rentra dans son pays, et c'est au hasard d'une cure qu'il dut de venir se fixer à Lyon. Le marquis de Rougemont, capitaine de cavalerie au régiment Dauphin, reçut à Lyon une blessure des plus graves. Le père de cet officier voulut avoir recours aux lumières de Goiffon qu'il connaissait. Le blessé guérit et cette guérison mit le comble à la réputation du jeune médecin. Nommé médecin du roi dans l'armée d'Italie, en 1687, il fut remarqué par le maréchal de Catinat.

Après la paix, il revint à Lyon, fut agrégé au Collège des médecins en 1693, et s'y maria avec la fille d'un tireur d'or. En 1705, M. de Tessé obtient du roi le commandement

1. Pernetti. Recherches pour servir à l'histoire de Lyon ou Les Lyonnais dignes de mémoire. Lyon, 1757, tome II.

de l'armée d'Espagne et emmène Goiffon avec lui. Notre compatriote eut à la cour les plus grands succès; la reine voulut le conserver pour premier médecin. Il résista aux offres les plus engageantes et rentra à Lyon.

Il habitait Lyon depuis trente-cinq ans, lorsqu'il se fit inscrire sur le registre des *nommés*, le 2 août 1707. En 1716, il est proclamé troisième échevin, et en exerce deux ans les fonctions.

En 1720, lors de la peste de Provence, son autorité et sa fermeté, à la tête du bureau de la Santé, aidèrent à garantir la ville de la contagion. Il mourut d'apoplexie, en 1730.

Ses armoiries étaient « d'or au griffon rampant d'azur à dextre et au lion rampant de gueules à senestre, l'un et l'autre affrontés ».

Goiffon a publié plusieurs ouvrages, dont la plupart sont devenus introuvables et ne nous sont connus que par le titre. De tous, le plus curieux est sans contredit sa relation et dissertation sur la peste du Gévaudan. Comme l'a montré notre regretté ami, le D^r Humbert Mollière, dans son étude sur Goiffon¹, on trouve dans ce mémoire une conception surprenante de la peste. Goiffon se pose en véritable précurseur des découvertes modernes sur la théorie microbienne. Il ne lui a manqué que de voir par ses yeux ces agents de la contagion qu'il avait reconnus par induction.

Qu'on en juge par quelques citations :

« Des insectes venimeux apportés de quelque contrée étrangère avec des marchandises, d'où ils se répandront

1. D^r Humbert Mollière. Etude d'histoire médicale. Un précurseur lyonnais des théories microbiennes, J.-B. Goiffon, et la nature animée de la peste, lu à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, séance du 8 décembre 1885. Bâle, Lyon, Genève, libr. Henri Georg.

dans les airs d'une ville, produiront tous les funestes effets qu'on remarque dans la peste.

« Quoiqu'il y ait de grandes différences entre les rapports de grandeur du corps d'un éléphant à celui d'une mite, il se peut néanmoins, et la raison ne s'y oppose pas, qu'il y ait des insectes qui, par rapport à la mite, sont ce que la mite est à l'égard de l'éléphant. »

Je renverrai, pour plus de détails, à la savante brochure de Mollière, où il discute avec son talent habituel les particularités du célèbre écrit de notre compatriote.

PUBL. — Dissertation sur un monstre né à Lyon en 1702.

L'arsenal de chirurgie de Scultet, édition remaniée par Goiffon par ordre de M. le Chancelier, in-4°.

Traité sur les maladies des bestiaux qui régnèrent en France en 1714, avec les remèdes convenables, composé par ordre de Monseigneur le maréchal duc de Villeroy, in-12. Lyon, 1714.

Relation et dissertation sur la peste du Gévaudan, dédiées à Monseigneur le maréchal de Villeroy à Lyon, de l'imprimerie de Pierre Valfray, imprimeur ordinaire du Roy et de Monseigneur l'Archevêque, rue Mercière, à la Couronne d'or, 1722, avec privilège du Roy, petit in-8°¹.

Réponse aux observations de Chicoyneau, Verny et Soulier, sur la nature, les événements et le traitement de la peste à Marseille. Lyon, 1721².

1. L'exemplaire que Mollière a eu en mains se composait : 1° d'une dédicace au maréchal de Villeroy, signée Goiffon ; 2° d'une préface au lecteur ; 3° du privilège, de l'approbation, du consentement de MM. les Présidents et Commissaires de la Santé ; 4° d'un rapport à Madame, daté de Marvejols, 10 novembre 1721, par Lemoine et Bailly, médecins délégués dans la province de Gévaudan par la Cour ; 5° d'une lettre de ces derniers à M. Goiffon ; 6° d'une autre écrite en latin par les mêmes et dédiée par eux à Joseph Defornés, médecin de Barcelone, délégué à Montpellier par le vice-roi de Catalogne pour y étudier la marche de la peste ; 7° d'une dissertation sur la peste, de 153 pages, plus 4 pages d'errata, pour servir de réponse à MM. Lemoine et Bailly, docteurs en médecine de la Faculté de Paris, envoyés par la Cour dans la province de Gévaudan, et signée Goiffon. Lyon, 18 février 1722.

2. D'après H. Mollière, cet ouvrage est le même que le précédent. Il n'existe, sous ce titre, ni à la bibliothèque de la ville de Lyon, ni à celle de la Faculté de médecine de Lyon.

Index plantarum quæ circa Lugdunum nascuntur. — Cet ouvrage n'a jamais été imprimé; il n'a existé qu'à l'état de manuscrit.

Les Goyffon et Goiffon ont été très nombreux. En 1820, un Goyffon était maire de Saint-Étienne-du-Bois; un autre (Goyffon), maire de Lantenay; un troisième (Goiffon), maire de Vieu-d'Izenave; un autre, enfin (Goyffon), percepteur à Saint-Martin-de-Frêne. La souche doit être unique et il y a eu corruption de l'orthographe.

GONET, né à Belley, en 1755, mort à, en

Médecin de l'hôpital de Belley, en 1790. A été un des premiers maîtres, avec son collègue Tenand, chirurgien, de deux de nos célébrités médicales de l'Ain, Récamier et Richerand.

GONET (Marie-Michel-Alexandre), né à Sainte-Bénigne, en 1757, mort à Pont-de-Vaux, en 1843.

Membre du conseil général, en 1820; avait été reçu docteur à Montpellier.

GOULY (Marie-Benoît), né à Saint-Martin-du-Mont, le 7 novembre 1753, mort à Versailles, le 9 janvier 1823.

Issu d'une famille d'artisans des plus modestes (son père était chaudronnier), Gouly étudia un peu la médecine à l'hôpital de Bourg, puis alla poursuivre ses études médicales à Paris. Je n'ai pu déterminer l'Université dans laquelle il prit ses grades de docteur. Peut-être ne fut-ce qu'à sa rentrée en France, car, peu de temps après son arrivée à Paris, très jeune encore, il partit pour l'Île-de-France rejoindre un oncle qui y exerçait à la fois comme apothicaire et chirurgien. Il resta dans cette île vingt-quatre ans, servant d'aide à son parent, enseignant l'ana-

tomie et la médecine, plus tard se livrant au commerce, à l'agriculture, et réalisant, en somme, une belle fortune.

Ambitieux et audacieux en même temps, Gouly revint en France vers 1792, envoyé comme député par la colonie, et joua un rôle important pendant la période révolutionnaire et sous le Directoire. Il indique lui-même, dans une note à la Convention, ses tendances politiques qui devaient s'accuser en lui faisant voter la mort de Louis XVI, sous conditions.

« Mes écrits, dit-il dans cette note, déposés aux comités de la Convention nationale et dans les bureaux de la marine, dès 1790, constatent mes principes révolutionnaires, mes grands sacrifices pour servir le peuple et mériter la confiance de mes concitoyens. Élu président des assemblées primaires de la colonie pendant quinze mois, je suis nommé juge, quoique administrateur, puis député, par l'Assemblée coloniale pour siéger au Corps législatif de France. Alors, j'abandonne parents, femme, enfants, amis, fortune, et, à travers mille dangers, j'ai fait 4.500 lieues pour gravir la Montagne, à la Chambre de Paris, et défendre la cause du peuple. »

La Convention le nomma comme représentant, administrateur des départements de l'Ain et de Saône-et-Loire, en remplacement d'un autre conventionnel, Javognes, qui avait été dénoncé, pour ses actes ultra-révolutionnaires, par les représentants de l'Ain. Gouly tenta d'être moins farouche et moins sectaire, mais son pouvoir n'eut qu'une durée fort éphémère. Un mois après son arrivée à Bourg, il était, à son tour, remplacé par Albitte, peut-être pour avoir été plus sincère et plus respectueux de la liberté que les autres.

« La liberté des cultes, disait-il, étant assurée par la Constitution, on ne doit inquiéter qui que ce soit pour ses opi-

nions religieuses, et les sociétés populaires et les autorités doivent se borner à instruire et à persuader pour détruire le fanatisme et la superstition. »

Ces tendances libérales devaient s'accuser de plus en plus; à la chute de Robespierre, il approuva la mise hors la loi des membres de son comité, et fit ensuite partie du Conseil des Anciens. Il n'y fit qu'un court séjour. En 1797, il se retira de la politique et alla se fixer à Versailles, où il mourut vingt-six ans plus tard.

Les publications qui restent de lui sont toutes d'ordre politique.

PUBL. — De l'envoi des représentants du peuple dans les colonies. Discours à la Convention, 24 pluviôse an III.

Principes républicains et révolutionnaires pour les vrais sans-culottes, in-8°. Villefranche, an II.

Comptes des recettes et dépenses de B. Gouly, 5 pluviôse an III.

B. Gouly, représentant du peuple, aux membres de la Convention, in-8°, 16 pages. Paris, 15 fructidor an III.

Rapport fait au Conseil des Anciens au nom de la Commission chargée d'examiner la résolution du 29 nivôse qui lève la suspension de la loi du 3 brumaire, relative à l'organisation de la marine, 12 pages, 7 pluviôse an IV.

Opinion de B. Gouly, membre du Conseil des Anciens, député de l'Île de France, sur la résolution du Conseil des Cinq-Cents, relative aux prétendues élections de Saint-Dominique, 8 pages, 10 germinal an V.

Opinion sur l'établissement d'une loterie nationale, 8 pages, 22 germinal an V.

Compte rendu de mes opérations dans les départements de l'Ain et de Saône-et-Loire. Paris, an III.

Supplément à ce compte rendu, 9 messidor an III.

Projet de décret relatif au port de Cherbourg, au nom du Comité des colonies et de la marine, 24 messidor an III.

GOUVET (J.-B.), né à Belley, en 1778, mort à, en

PUBL. — Dissertation sur les qualités les plus nécessaires au médecin pour bien observer, et sur la méthode qu'il doit suivre dans les recherches qu'il fait au lit des malades pour établir le

diagnostic des maladies. Thèse de Paris, 23 messidor an XIII, dédiée à son père et à son frère, notaire.

GOUVION (Simon-Joseph), né à Trévoux, vers 1750, mort à, en

PUBL. — Réponse de Simon-Joseph Gouvion, médecin et maire de la ville de Trévoux, ci-devant diocésain du département de Rhône-et-Loire, à l'Avertissement pastoral d'Yves Alexandre de Marbœuf, ci-devant archevêque de Lyon, se qualifiant de primat des Gaules, in-8°, 48 pages. Lyon, 1791.

GOUX (Louis-François), né à Belley, vers 1755, mort à Belley, vers 1832.

Reçu docteur au collège de Reims, le 10 avril 1780.

GOYFFON (Antoine-Cyprien-M.), né à Geovressiat, en 1798, mort à Oyonnax, en 1853.

Bachelier ès lettres de l'Académie de Paris, ex-professeur de langue latine.

Ce médecin est-il un des descendants du précédent, malgré la différence d'orthographe des deux noms, Goyffon et Goiffon? je ne saurais le dire. D'après Humbert, Mollière les Goiffon, qui furent seigneurs de Bramafan, à Sainte-Foy-les-Lyon, au xvii^e siècle, se sont éteints dans les Allut et de Vernas.

D'après quelques historiens, l'orthographe a été modifiée, et l'y converti par corruption en i. Il existe encore des Goyffon à Saint-Martin-du-Frêne et à Cerdon, et ce nom est assez répandu dans l'Ain.

Un Goiffon a été directeur, à la fin du xviii^e siècle, de la Manufacture royale d'horlogerie de Bourg, et faisait partie de la Société d'Émulation.

PUBL. — Dissertation sur la cataracte. Thèse de Paris, 14 juillet 1825, in-6°, 23 pages.

GRANDCLÉMENT ¹ (Gaspard), né à Echallon, vers 1806, mort à, en

PUBL. — Considérations sur les causes principales de la phtisie. Thèse de Paris, 11 mai 1831.

Premiers secours à donner aux malades, en attendant l'arrivée du médecin, in-8°. Bourg, 1842.

GRAY (C.-M.), né à Montrevel, en, mort à

Exerçait à Montrevel, en 1848.

GRILLIET (Armand-Auguste), né à Gex en 1827, mort à, en

PUBL. — De la fièvre puerpérale. Thèse de Montpellier, 3 février 1842.

GROFFIER, né à Neuville-les-Dames, vers 1750, mort à Neuville-les-Dames, en

Groffier avait débuté dans la carrière militaire, était arrivé au grade d'inspecteur et de membre du Conseil de santé (1796). Il prit, à sa retraite, résidence à Neuville-les-Dames, et faisait partie de la Société d'émulation.

GROMIER (Emile), né à Bourg, en 1810, mort à Lyon, le 12 septembre 1878.

Né à Bourg, en 1810, Gromier débuta dans la médecine militaire; il fut admis, jeune encore, après concours, comme élève au Val-de-Grâce. Pendant son passage à cette école, il fut distingué par Broussais dont il devint l'élève favori et le secrétaire particulier. C'est à cette ren-

1. Notre distingué confrère, oculiste à Lyon, le Dr Grandclément, n'a aucun lien de parenté avec celui-ci. Il m'a signalé l'existence d'un Dr Grandclément exerçant à Champagne-en-Bugey. Peut-être est-ce le même? J'ai retrouvé trois thèses passées par des Grandclément; mais ces trois médecins étaient originaires du Jura.

contre et à cet attachement du professeur pour l'élève que l'on doit les recherches de Gromier sur la phrénologie.

Il passe sa thèse à Paris en 1838, avec le titre d'ancien élève des hôpitaux civils et militaires, de chirurgien aide-major de l'hôpital du Gros-Caillou. Mais il ne s'attarde pas longtemps dans cette carrière; malgré l'insistance de Sédillot qui fut, comme Broussais, son protecteur et son ami, il quitte la médecine militaire, et vient tenter à Lyon la fortune des concours. Il débute par le concours du majorat de la Charité, se distingue par ses talents d'opérateur, mais ne peut emporter la place.

La chirurgie n'était pas sa voie; il reprend la direction que lui assignait son caractère et en 1842, conquiert la place de médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Dès lors sa carrière se poursuit partagée entre les devoirs professionnels, les expertises nombreuses dont il était chargé comme médecin-expert près les tribunaux. Jusqu'à sa mort, il eut à éclairer la justice sur toutes les affaires criminelles de la région. La précision, la netteté de ses rapports, les qualités qu'il déploya dans l'exercice de ces fonctions délicates, sont restées présentes à la mémoire de tous ses confrères lyonnais.

En 1854, il fut nommé professeur suppléant à l'Ecole de Médecine, puis, à la mort de Sénac, professeur de pathologie interne.

A la création de la Faculté, en 1877, il était tout désigné pour la chaire de médecine légale; il ne la garda que quelque temps. La maladie qui le minait, le surcroît de fatigue, abattaient sa robuste santé, et il succombait à la fin de septembre 1878.

En dehors de ses fonctions de professeur et de médecin des hôpitaux, Gromier prenait une part active aux travaux du Conseil d'hygiène, des sociétés savantes dont il était

un membre assidu. Les rares loisirs que lui laissaient ses nombreuses occupations, étaient consacrés à des études agricoles, études pratiques encore plus que théoriques.

« Appliquant à l'agronomie ce coup d'œil aiguisé aux investigations physiologiques, qui avec le succès lui avait donné la foi en lui-même, il s'attaquait, en maître, à l'organisme végétal, comme il avait appris à le faire avec l'être humain. Propriétaire modèle, toujours sur la voie ou sur la brèche du progrès, le professeur applaudi, l'oracle des cours d'assises ne dédaignait point les modestes primes du comice agricole. Ses judicieuses publications sur les engrais chimiques sont là pour montrer ce qu'un sincère ami de la science peut faire de ce qui, pour tout autre, n'eût été qu'un sujet oiseux de constatation empirique. »
(P. Diday.)

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales :
1^o Doit-on pratiquer la trachéotomie dans le croup ? 2^o De l'ascite symptomatique. Thèse de Paris, 30 juillet 1838.

Essai critique sur quelques points de l'histoire du croup et de la trachéotomie, in-8^o, 31 pages. Paris, 1838.

Etudes comparatives sur les eaux sulfureuses d'Aix-en-Savoie, in-8^o. Lyon, 1842.

Qu'est-ce que le magnétisme ? *Revue de Lyon*, 1850.

Considérations générales sur la phrénologie, in-8^o, 23 pages. Lyon, 1847.

Maladie rouge du pain, in-8^o, 8 pages. Lyon, 1849.

Du magnétisme. Qu'est-ce que le magnétisme ? ou Etude historique et critique des principaux phénomènes qui le constituent, grand in-8^o, 56 pages. Lyon, 1850.

GROMIER (Jean-Philibert-Théodore)¹, né à Coligny, en 1800, mort à Coligny, le 30 mai 1870.

Après avoir fait ses études à Bourg, Gromier y com-

1. Dans sa biographie, Dufay a confondu ce médecin avec celui qui est né à Bourg et qui a été médecin des Hôpitaux et professeur à l'École de Lyon (Voir ci-dessus). Il lui donne le même prénom et lui attribue les travaux publiés par son homonyme.

mença également ses études médicales, qu'il alla compléter à Lyon. Il fut interne de l'hôpital de Bourg, et interne des hôpitaux de Lyon (promotion de 1821).

C'est à Montpellier qu'il passa sa thèse, et il revint se fixer dans son pays natal où il devint médecin des hospices de Coligny et de Verjon.

Tout en pratiquant la médecine, et répondant aux nécessités professionnelles, Gromier se livra avec ardeur à l'étude de la botanique et de l'archéologie, et il passait à juste titre, dans la contrée, pour un savant aimable et modeste.

PUBL. — Essai sur l'hygiène des femmes enceintes. Thèse de Montpellier, 15 avril 1826.

GROSSI (François), né à Massigneu-de-Rives, près Belley, vers la fin du xvii^e siècle, mort à Massigneu, le 19 octobre 1752.

Grossi fit ses études à Belley, et étudia ensuite la médecine à Paris et à Turin. Il revint exercer à Massigneu, mais sa réputation devint telle que Victor-Amédée, roi de Sardaigne, se l'attacha comme médecin ordinaire. Les lettres patentes qui lui furent délivrées le 24 août 1726, contiennent le plus bel éloge de la science de Grossi (Depéry).

A l'abdication de Victor-Amédée, Grossi resta fidèle à son prince, et le suivit à Chambéry, puis, lors de sa captivité, au château de Cira et à Moncalieri. Il était loin d'être un courtisan, et avait gardé vis-à-vis du prince et de sa cour la franchise la plus entière, et le franc-parler le plus libre.

Le fils d'Amédée, Charles-Emmanuel, conserva Grossi comme médecin, à la mort de son père (1732); il lui donna même des titres de noblesse. Grossi venait à Turin quand la santé du monarque l'exigeait, et partageait son temps entre la ville de Chambéry et sa campagne de Massigneu. Pendant son séjour à Chambéry il fit la connaissance de

Jean-Jacques Rousseau et de M^{me} de Warens. Jean-Jacques paraît avoir gardé de Grossi un mauvais souvenir, à en juger par le portrait qu'il en trace dans ses *Confessions*¹, à propos d'un projet de M^{me} de Warens de créer un jardin botanique :

« La retraite du protomédecin Grossi, après la mort du roi Victor, lui parut favoriser beaucoup cette idée, et la lui suggéra peut-être. Quoi qu'il en soit, elle se mit à cajoler Grossi, qui pourtant n'était pas trop cajolable; car c'était bien le plus caustique et le plus brutal monsieur que j'aie jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillons.

Un jour, il était en consultation avec d'autres médecins, un entre autres qu'on avait fait venir d'Annecy et qui était le médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme, encore malappris pour un médecin, osa n'être pas de l'avis de monsieur le proto. Celui-ci, pour toute réponse, lui demanda quand il s'en retournait, par où il passait, et quelle voiture il prenait. L'autre, après l'avoir satisfait, lui demande à son tour s'il y a quelque chose pour son service : « Rien, rien, dit Grossi, sinon que je veux aller me mettre à une fenêtre sur votre passage, pour avoir le plaisir de voir passer un âne à cheval. »

Il était aussi avare que riche² et dur. Un de ses amis lui voulut un jour emprunter de l'argent, avec de bonnes sûretés : « Mon ami, lui dit-il, quand saint Pierre descendrait du ciel pour m'emprunter dix pistoles, et qu'il me donnerait la Trinité pour caution, je ne les lui prêterais pas. »

Un jour, invité à dîner chez le comte Pico, gouverneur de Savoie et très dévôt, il arrive avant l'heure, et Son Excel-

1. Livre V.

2. Grossi touchait du roi une pension de 2.000 livres.

lence, alors occupée à dire le Rosaire, lui en proposa l'amusement. Ne sachant trop que répondre, il fait une grimace affreuse, et se met à genoux; mais à peine avait-il récité deux *Ave*, que, n'y pouvant plus tenir, il se lève brusquement, prend sa canne, et s'en va sans mot dire. Le comte Pico court après lui, et lui crie : « Monsieur Grossi, monsieur Grossi, restez donc, vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle! — Monsieur le comte, lui répond l'autre en se retournant, vous me donneriez un ange rôti, que je ne resterais pas... »

Voilà quel était M. le protomédecin Grossi.

Depéry cite, de son côté, un certain nombre de traits assez piquants de ce médecin, qui n'a laissé aucun travail, aucune relation quelconque de ses services à la cour piémontaise.

Il mourut à Massigneu, dans sa propriété, le 19 octobre 1752, et fut inhumé dans l'église. Il avait un frère, qui fut procureur du roi au bailliage de Belley.

GRUMET (Philippe-Joseph), né à Saint-Rambert, en ..., mort à Ambérieu, en 1778.

Depéry lui attribue un mot qu'on prête aussi à Demoulin. A ses amis qui se désolaient à son lit de mort : « Messieurs, dit-il, je laisse, après ma mort, trois grands médecins : ... l'eau, l'exercice, la diète ».

GUDIN (Antoine), né à Sulignat, en 1741, mort à, en

Reçu chirurgien à Bourg, en 1769, Guadin exerçait encore dans cette ville en 1803.

GUICHENON (Grégoire), né à Châtillon-sur-Chalaronne, en 1565, mort à Châtillon, en mars 1625.

Médecin de l'Université de Montpellier, Guichenon revint

se fixer à Bourg. On trouve en effet sur les registres paroissiaux l'indication de son mariage en 1595 (10 septembre) avec M^{lle} Chossat.

Guichenon eut trois enfants ¹ : Daniel, qui exerça la médecine à Châtillon ; Pierre, et Samuel, qui a publié l'Histoire de la Bresse et du Bugey. Les deux premiers furent élevés dans la religion catholique ; le troisième, né à Mâcon, fut élevé dans la religion calviniste.

Guichenon exerça quelque temps à Bourg, puis revint dans son pays natal, à Châtillon, où il mourut en 1625.

Samuel Guichenon, dans son Histoire de la Bresse et du Bugey, ne parle ni de son père ni de son frère. Il est vrai que, dans le chapitre 21 : Des hommes illustres de Bresse et du Bugey, il n'a donné place qu'à deux ou trois noms, Duret, Deschamps, Janus ; et il n'a probablement pas voulu mettre son père, praticien modeste, au même rang que ces médecins connus.

Ce médecin s'employait avec zèle à soigner les malheureux et les pestiférés, à cette époque où la peste sévissait avec fureur dans la région. La ville, fort obérée, et ayant même Guichenon pour créancier, tint à reconnaître ses services par un don, comme en témoignent les extraits suivants des registres municipaux de la ville de Bourg :

« 4 novembre 1596. Le sieur médecin Guichenon sera payé par les soldatz de l'intérêt que la ville lui doist et recogneu du service auquel il est journellement employé pour la dicte ville. »

« 16 janvier 1597... A été délibéré par le dict conseil qu'en considération du service fait par le sieur médecin Guichenon et de son assistance aux visitations des contagieux,

1. On ne lui en attribue que deux ; le troisième, Pierre, n'est pas mentionné par d'autres biographes.

en quoy il s'est toujours employé librement et de bonne volonté, les sieurs sindicz luy feront délivrer ung poinson de vin, de celuy des vignes de l'hospital, par le recteur, jusqu'à ce que la ville luy puisse faire condigne récompense de son dict service. »

GUICHENON (Daniel), né à Bourg, en 1597, mort à Châtillon-les-Dombes, en 1657.

Fils du précédent, a exercé la médecine à Châtillon, mais il avait résidé à Bourg, car on trouve son nom sur la liste des syndics à cette époque. Son fils avait été élevé par son oncle, Samuel, l'historien et est venu se fixer plus tard à Jasseron.

GUICHENON (Etienne-Jérôme), né à Saint-Didier, en 1762, mort à Thoissey, vers 1842.

Reçu docteur au collège de Valence en 1788, Guichenon vint se fixer à Thoissey. C'est probablement un descendant de l'historien de la Bresse.

GUICHON (Joseph-Antoine), né à Oyonnax, en 1791, mort à

Sur l'annuaire de l'Ain de 1820, Guichon est indiqué comme chirurgien à Nantua, il a passé sa thèse en 1817.

GUIGRAND (Michel-Victor), né à Crozet vers 1800, mort à Collonges, en 1838.

Elève de l'École pratique, membre de plusieurs sociétés savantes, Guigrand s'était fixé à Collonges.

PUBL. — Dissertation médico-chirurgicale sur la palato-laryngite, angine gutturale des anciens. Thèse de Paris, 24 décembre 1827.

GUILLAUMOT (Hubert-Adrien), né à Montrevel, vers 1745, mort à

Reçu docteur au collège d'Orange, le 3 mars 1775.

GUILLEMANT (Max-Léon), né à Lhuis en 1825, mort à

PUBL. — Thèse de Montpellier, 25 mars 1851.

GUILLOT, né à Bourg en..... mort à Bourg en l'an VIII.

Les registres de l'hôpital de Bourg mentionnent sa nomination comme médecin de l'hôpital, avec le D^r Monnier, le 26 germinal an VI, en remplacement de Faguet et de Rollet. Il ne garde ces fonctions que deux ans ; en l'an VIII, il mourait et était à son tour remplacé par Nivière.

GUILLOT (Jean-Louis), né près de Trévoux vers 1778, mort à Bourg en

Guillot fit ses études à Paris ; il avait été envoyé à l'École de santé comme élève de la Patrie¹. Il devint membre de la Société de médecine clinique.

1. En dehors des élèves qui concouraient pour entrer à l'École de santé, créée en 1794, un décret de la Convention avait décidé que les divers districts enverraient un élève. « Le mode du choix, dit Fourcroy dans son rapport, analogue à celui que vous avez décrété pour l'École centrale, n'en différera que par le genre de connaissances exigées pour les élèves. Une bonne conduite, des mœurs pures, l'amour de la République et la haine des tyrans, une éducation assez soignée pour qu'on soit assuré que les élèves posséderont les premiers éléments des sciences exactes et surtout la culture de quelques-unes de celles qui servent de préliminaires à l'art de guérir, telles que la physique, l'histoire naturelle, la chimie ou l'anatomie, seront les conditions nécessaires pour être appelés à l'École de santé. Le choix sera confié à deux officiers de santé, désignés dans chaque chef-lieu du district par la Commission de santé et réunis à un citoyen recommandable par ses vertus républicaines. (Prévost, l'École de santé de Paris, *France médicale*, 25 juin 1904).

Les districts de l'Ain envoyèrent comme élèves de la Patrie :

En l'an III, Berlioz (Louis), Bonnet (Antoine), Broutte (Michel),

Était-il fils du Guillot précédent, je ne sais. Il passa sa thèse à Paris; il s'intitule Guillot du département de l'Ain.

PUBL. — De l'usage interne et externe des cantharides. Thèse de Paris, 68 pages, an XI, 1803.

GUIMET, né à Nantua, mort à

Chirurgien à Nantua en 1800.

GUYON (Claude-François), né à Curciat-Dongalon, en 1802, mort à Pont-de-Vaux, vers 1854.

PUBL. — De l'hémoptysie. Thèse de Paris, 14 août 1828.

HERBET (Frédéric-Eugène), né à Curciat-Dongalon en novembre 1807, mort à Pont-de-Vaux, le 29 avril 1884.

Ses études médicales terminées, Herbert vint se fixer à Pont-de-Vaux, aussitôt sa thèse passée. Un grave accident de voiture (en 1862) et des blessures terribles mirent pendant de longs jours sa vie en danger. Il se remit cependant, mais cessa d'exercer lorsque son fils, le député actuel, eut passé sa thèse. Il a été longtemps maire de Pont-de-Vaux; il était membre correspondant de la Société d'émulation.

PUBL. — Des principaux succédanés du quinquina: propositions sur le traitement des fièvres intermittentes. Thèse de Paris, 7 août 1833.

Du chloroforme dans l'opération des essaims artificiels (abeilles). *Soc. d'émulation de l'Ain*, p. 129, 1849, et in-8°, 16 pages. Bourg, 1849.

Guillot (J.-L.), Monestier (J.), Mueguier (Charles-François-Gabriel), Nivière (Robert), Reydellet (A.-François), Zink (J.-Pierre).

En l'an IV, Girod (Amédée).

En l'an V, Destouy (Antoine), Develle (Jean-Baptiste), Girod (L.), Neyron (André).

De tous ces élèves, je n'ai pu trouver la trace que de trois d'entre eux: Guillot, Nivière et Reydellet. Les autres ont été probablement enrôlés à leur sortie de l'École, comme médecins militaires. Je n'ai pas trouvé la mention de leurs thèses aux années correspondantes.

HERBET (Alexis-Auguste), né à Curciat-Dongalon, en 1813, mort à

Frère du précédent, a fait également ses études médicales à Paris, et a passé sa thèse en 1839.

Questions sur diverses branches de la médecine :

- 1^o Des fausses articulations ; .
- 2^o Des tissus universellement répandus dans l'organisme, et de ceux qui ne s'y trouvent répandus que partiellement ;
- 3^o Déterminer si l'on peut retirer des avantages de la compression dans le traitement des maladies du sein ;
- 4^o Comment s'assurer que le poivre n'a pas été falsifié par la poudre de semence de chènevis appelé épice d'Auvergne ? Thèse de Paris, 25 juin 1839.

HERBET (Ernest-Henri), né à Curciat-Dongalon, en 1828, mort à

Parent, je crois, des deux autres Herbet.

Sur la nature de la fièvre typhoïde, et sur les troubles de l'intelligence observés dans cette maladie. Thèse de Paris, 1854.

HERBIN, né à Trévoux, mort à

Membre de la Société d'émulation, en 1810.

HOSTE (Paul), né à Pont-de-Veyle en, mort à

Médecin à Pont-de-Veyle, syndic en 1658.

HUCHET, né à Montrevel vers, mort à

Docteur en chirurgie au XVIII^e siècle. Son petit-fils, Peloux de Montrevel, dédie sa thèse à la mémoire de son aïeul.

HUDELLET (Etienne), né à Bourg, le 23 février 1778, mort à Bourg, le 11 juillet 1843.

Ses premières études médicales se firent à Bourg. A dix-sept ans, il fut enrôlé comme sous-aide dans les

armées de la République, et prit part, avec ce grade, à la campagne d'Italie, en 1796. Un hasard le mit en rapport avec son compatriote Sérullas, pharmacien principal militaire, et plus tard professeur à l'école du Val-de-Grâce et membre de l'Institut. Sérullas le prit en quelque sorte sous sa protection et le ramena à Bourg.

Il alla terminer ses études, interrompues par ces quatre années de service militaire, fut admis comme élève de l'École pratique, dont il fut lauréat (2^e prix et médaille d'argent) suivit les cours de Bichat, de Récamier et de Broussais. En 1803, il passa sa thèse et revint exercer à Bourg. Très actif et très dévoué, Hudellet put mener de front la profession médicale, les charges de médecin en chef de l'Hôtel-Dieu (nommé le 12 janvier 1825), de professeur à l'École d'accouchement (17 février 1825), de conseiller municipal. Très adonné aux sciences naturelles, entre autres à la botanique, possédant des connaissances étendues en horticulture, il fit, pendant quelque temps à l'École normale de l'Ain, un cours public sur les questions pratiques d'agriculture et de jardinage.

Il est mort à Bourg en 1843¹.

Son fils lui succéda à Bourg, et un autre de ses descendants, qui porte le même nom, exerce encore à Bourg. Ancien élève de l'École de Lyon, ancien interne des hôpitaux de Paris, il est chirurgien de l'hôpital et continue les traditions de ses ascendants médecins.

PUBL. — De la viabilité du fœtus considérée dans ses rapports avec la médecine légale. Thèse de Paris, 19 ventôse an XI, 36 pages.

Cette thèse porte, comme titres, ex-chirurgien des armées, élève de l'École pratique et membre de la Société d'instruction médicale ; elle est dédiée à M. Riboux, juge au tribunal d'appel de Lyon, président du tribunal criminel du département de l'Ain.

Notice sur l'arobe printanier. *Journ. de l'Agric. de l'Ain*, p. 161, 1830.

1. Peloux. Eloges et discours, 1843.

HUDELLET (Emile), né à Bourg, le 27 janvier 1806, mort à Bourg, le 19 juillet 1886.

Fils du précédent, Hudellet fit ses études classiques au collège de Bourg, et ses études médicales à Paris, où il passa sa thèse, dédiée à son père, dont il fut l'élève, le collaborateur et le digne successeur. Il a été nommé médecin de l'Hôtel-Dieu, en remplacement de son père, malade et démissionnaire, le 21 juin 1843. Il a rempli ces fonctions jusqu'en décembre 1878, époque à laquelle il fut remplacé par son neveu. Il a eu comme élève Robin, auquel il donna les premières notions d'anatomie. En 1870, l'hôpital lui fournit l'occasion de se dévouer à nos pauvres soldats que décimait la variole : il ne ménagea ni son temps, ni sa peine. Il était également médecin au rapport et a exercé ces fonctions pendant trente-cinq ans.

PUBL. — Essai sur la topographie physique et médicale de Bourg et de ses environs. Thèse de Paris, 26 août 1829.

Observations météorologiques pendant l'hiver de 1829-1830. *Journ. de l'Agric. de l'Ain*, page 102, 1830.

HUMBERT (François-Agricola), né à Marchoux en 1828, mort à Aix-les-Bains en

Interne des hôpitaux de Lyon de la promotion de 1851, Humbert a passé sa thèse à Montpellier. Ce serait accidentellement qu'il aurait fini ses jours à Aix-les-Bains.

PUBL. — Des principales applications de la pâte de chlorure de zinc. Thèse de Montpellier, 2 juillet 1855.

HUMEL (Louis-Joseph), né à Gex, le 19 juillet 1827, mort à

Sous-aide-major en 1849, Humel avait passé sa thèse à Paris et était en 1865 médecin-major de 2^e classe.

PUBL. — Symptomatologie du choléra épidémique observé à Paris

en 1849, à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. Thèse de Paris, 30 août 1851.

JACOB (Joseph), *dit* Dumey, né à Bourg, en 1823, mort à Bourg, en 1854.

Interne des hôpitaux de Lyon, de la promotion de 1846, Jacob alla terminer ses études à Paris, fut élève de l'École pratique, et passa sa thèse en 1850; il alla se fixer à Bourg, où il est mort prématurément, en 1854.

PUBL. — De la cure radicale des hernies et d'un nouveau moyen d'obtenir cette cure dans les hernies inguinales. Thèse de Paris, in-4^e, 35 pages, 1850.

JACQUEMET (Petrus), né à Meximieux, en 1824, mort à Montpellier en 1897.

Originaire de l'Ain, Jacquemet alla, comme la plupart des jeunes gens de cette région qui se destinent à la carrière médicale, faire ses études à Lyon. Lauréat de l'École de Lyon, il concourt à l'internat en 1849, et est reçu le premier d'une promotion qui comprenait Berne, Delore, Gailleton, Gubian, Coutagne, etc.

Au cours de l'internat, il est nommé prosecteur de l'École de Lyon (1852), et tout semblait devoir l'attirer et le fixer dans cette ville quand il va prendre part au concours d'agrégation à Montpellier (1855). Il est reçu dans la section d'anatomie et de physiologie; quelques années plus tard, il est nommé chef des travaux anatomiques (1857). Dès lors, il s'attache à cette ville d'adoption, donne libre carrière à sa passion de l'enseignement. Membre de la Société des sciences et lettres de Montpellier et de la plupart des sociétés savantes, il pratiqua la médecine et acquit une situation très enviable. Il est mort à l'âge de soixante-

treize ans. C'était un des amis intimes de Rollet, avec lequel il entretenait une correspondance suivie.

PUBL. — Etude sur l'analgésie, sur le sens du tact. Thèse de Montpellier, 31 août 1854.

De la structure intime des nerfs. Thèse d'agrégation, 1855.

De l'expérimentation en physiologie, in-8°, 1840.

Nombreux articles dans le *Montpellier médical*, dont il était membre du comité de rédaction ¹.

JACQUEMIER (Jean-Marie), né à Tuteguy, en 1806, mort à Paris, en juin 1879.

Interne des hôpitaux de Paris de la promotion de 1833 avec Roger, Behier, Dechambre, Boissier, membre de la Société anatomique, de la Société médicale d'observation, Jacquemier se destina, dès le début de sa carrière, à la pratique obstétricale, dans laquelle il arriva à se faire une des premières places. Il a publié des manuels qui ont été, au moment de leur publication, entre les mains de tous les étudiants. D'une modestie profonde, ayant horreur de la réclame, Jacquemier est resté en dehors de toute coterie.

PUBL. — Recherches d'anatomie et de physiologie sur le développement des êtres organisés, in-4°. Paris, 1837.

De l'auscultation appliquée au système vasculaire des femmes enceintes, des nouvelles accouchées et du fœtus pendant la vie intra-utérine et immédiatement après la naissance. Thèse de Paris, 27 décembre 1837.

Manuel d'obstétrique, 2 vol. in-8°. Paris, 1845.

Manuel des accouchements, 2 vol. Paris, 1846.

Développement de l'œuf humain. Paris, 1851.

Articles relatifs à l'obstétrique dans le Dictionnaire de Dechambre.

JACQUEMIN (Marie-François), né à Trévoux, en 1749 mort à Bourg, vers 1831.

Reçu maître en chirurgie au collège de Trévoux, le 19 août 1773.

1. Voir l'exposé de ses titres, in-4°. Montpellier, 1860, qui ne donne pas de lieu, ni la date de naissance.

JACQUEMIN (E.-C.), né à Lens, en 1779, mort à Lens, en 1854.

PUBL. — Dissertation sur l'usage médicamenteux du phosphore. Thèse de Paris, n° 207, 1804.

JAGOT, né à Nantua vers 1750.

Exerçait à Nantua et était le grand-père de Béroud.

JANTET (François-Joseph), né à Belley, en 1754, mort à Nantua, vers 1830.

Reçu maître en chirurgie, au collège de Belley, le 30 septembre 1779, Jantet se fixa à Nantua où il avait conquis une place importante comme chirurgien. Il avait été nommé membre du conseil de son arrondissement.

JANTET (Hector), né à Poncin, en août 1827, mort à Lyon, le 10 mai 1878.

Comme Castor et Pollux, les deux frères Jantet suivirent la même voie, la même carrière, sans se quitter un instant. Ensemble ils vinrent à Lyon commencer leurs études médicales, ensemble ils furent reçus à l'internat, et dans la même promotion; ils vivaient d'une vie commune, très unis, inséparables, pourrait-on dire, car la mort seule les a séparés.

Hector Jantet, deux fois lauréat de l'École de médecine de Lyon, a été nommé interne en 1848, le quatrième de sa promotion; Charles, son frère, était le troisième. Il passa sa thèse à Paris, en 1853, et vint se fixer à Lyon. En dehors d'une pratique médicale étendue, Jantet s'occupait de philosophie religieuse et politique.

Avait-il soulevé par ses doctrines et ses publications des haines irréfléchies? Avait-il, pour d'autres motifs, des ennemis acharnés? Toujours est-il que notre compatriote périt,

le 16 mai 1878, victime d'un assassinat, dont l'auteur est resté inconnu. En plein jour, il reçut sur la tête un coup de bâton qui lui fractura le crâne, et détermina une méningo-encéphalite mortelle.

PUBL. — De la carie. Thèse de Paris, 29 août 1853.

Conseils hygiéniques à la classe ouvrière. Lyon, 1856.

De la vie et de son interprétation dans les différents âges de l'humanité. Lyon, 1860.

La vie de Jésus. Lyon, 1864.

Doctrines médicales matérialistes. Lyon, 1866.

Politique républicaine. Lyon, 1877.

JANTET (Charles), né à Poncin en 1829, mort à Lyon, en février 1901¹.

Frère du précédent, Charles Jantet fut reçu interne des hôpitaux de Lyon en 1848, et vint passer sa thèse à Paris le même jour que son frère, 29 août 1853.

Il est mort récemment.

PUBL. — Des abcès froids idiopathiques. Thèse de Paris, 29 août 1853.

JANUS², né à Bourg, au xvi^e siècle.

Guichenon, le seul auteur qui fournisse quelques documents sur ce médecin, fait son apologie dans les termes suivants :

Janus qui fut un savant médecin et qui exerça cette profession l'espace de vingt-cinq ou trente ans avec un applaudissement général et dans l'approbation commune; il avait toutes les plus belles qualités qu'on pouvait souhaiter en

1. Un troisième Jantet, parent peut-être de ceux-ci, a été reçu interne des hôpitaux de Lyon, en 1855, et exerce encore à Lyon.

2. Guichenon l'appelle Janus de Bourg, pour rappeler son origine, et peut-être parce que son nom de pays avait été ajouté au nom de famille.

Depéry l'appelle à tort de Bourg, Janus, comme si Janus n'était qu'un prénom.

un personnage de sa robe, car outre qu'il était doué d'une merveilleuse mémoire et d'un jugement solide, il était consommé en médecine et en philosophie, heureux en ses cures et en ses pronostics, recherché des plus grands à cause de son expérience, et en telle réputation qu'on venait le quérir de tous les pays voisins.

JULIEN (Jean-Baptiste), né à Trévoux, en 1781, mort à Trévoux, en 1852.

Était docteur de la Faculté de Montpellier.

LACHANAL (Paul), né à Montluel, en 1768, mort à

Reçu docteur à Montpellier, l'an II (25 août 1794).

LA CHAPELLE (Claude-François Passerat de), né à Châtillon-de-Michailles, le 17 août 1707, mort à Paris, le 29 septembre 1784.

Passerat de la Chapelle descendait d'une famille assez modeste, et ses titres de noblesse lui furent octroyés en récompense de ses services.

Il étudia la médecine à Montpellier et à Paris, et se fit recevoir docteur à l'Université de Reims. A peine docteur, il part comme médecin militaire à l'armée d'Italie, appelé par le premier médecin Genin, son ami et compatriote. Il séjourna en Italie de longs mois pour soigner les blessés restés en Piémont, jusqu'à la complète évacuation des soldats français.

En 1756, il est nommé premier médecin de l'armée chargée d'occuper Minorque et il reste sept années dans cette île. Il y occupe ses loisirs à publier des notes sur la topographie médicale, les mœurs du pays, les maladies spéciales à ces climats.

De Minorque, il passe dans une autre île et va comme premier médecin en Corse, à la disposition du commandant comte de Marbeuf. Paoli fut soigné par lui; les Corses, les soldats, tous ceux qui l'approchaient le considéraient à juste titre non seulement comme un médecin éminent, mais comme un véritable bienfaiteur. L'expression de l'estime, dit Depéry, et le cri de la reconnaissance universelle parvinrent jusqu'au ministre, duc de Choiseul, qui obtint pour lui des lettres de noblesse.

Ecuyer, seigneur de Musset, Passerat reste en Corse six ans, revient en France prendre un repos bien gagné, donne entre temps ses soins à Voltaire, et repart en Corse, largement pensionné par la cassette royale. Il revenait dans ce pays admirable et pour lequel il avait un attachement profond, avec le titre d'inspecteur des hôpitaux militaires. Il exerça ces fonctions de 1772 à 1781.

Il rentra alors en France, tristement frappé par la mort de son fils et s'installa à Châtillon-en-Bugey. Il succomba en 1784, à un érysipèle gangreneux.

On ne connaît de lui que l'ouvrage suivant :

PUBL. — Traité des drogues simples avec les préparations chimiques les plus usitées, in-12. Paris, 1753.

LACOMBE (Joseph-Hélène), né à Seyssel en 1804, mort à Seyssel, vers 1853.

PUBL. — Essai sur l'autorité considérée dans son application aux sciences médicales. Thèse de Paris, 8 mars 1830.

LACOMBE (Charles-Anthelme), né à Seyssel, le 2 mai 1835, mort à Seyssel, le 27 janvier 1889.

Fils du médecin précédent, neveu du Dr Tissot de Lyon, Lacombe ne suivit pas, dès sa sortie du collège, la carrière médicale. Il entra d'abord dans le commerce et ne com-

mença ses études médicales qu'en 1859, à Lyon, puis à Paris où il passa sa thèse.

Il vint se fixer dans son pays natal, où il devint successivement conseiller municipal et maire. C'était une nature droite et loyale; excellent praticien, il avait une pointe d'originalité qui l'avait rendu très populaire, et avait contribué à ses succès municipaux.

PUBL. — Du traitement de la fièvre typhoïde. Thèse de Paris n° 227, 1868.

LACUIRE (François), né à Montmerle en 1792, mort à Montmerle en 1843.

A été interne des hôpitaux de Lyon, en 1812 et a passé sa thèse à Paris.

LAGUAITE (Charles), né à Cerdon, en 1808, mort à Lyon, en 1878.

Interne des hôpitaux de Lyon, de 1829, a passé sa thèse à Paris.

LARDET (Benoit), né à Dampierre, en 1824, mort à Thoissey, en 1884.

Interne des hôpitaux de Lyon de 1848, avec deux compatriotes, Hector et Charles Jantet, Lardet passa sa thèse à Montpellier en 1853 et vint se fixer à Thoissey où il est mort en 1884.

PUBL. — Du feu et de ses principales applications en chirurgie. Thèse de Montpellier, 16 août 1853.

LAROCLETTE (Antoine-François), né à Belley, en 1788, mort à Belley, vers 1850.

PUBL. — Dissertation médico-chirurgicale sur l'érysipèle. Thèse de Strasbourg, 3 mars 1813.

LA ROCHETTE (Clément)¹, né à Ansolin, hameau de Lhuis, le 10 octobre 1813, mort à Ansolin, le 18 octobre, 1881.

Descendant d'une ancienne famille, La Rochette a fait ses études classiques aux collèges de Belley et de Nantua. Il commença la médecine à l'École de Lyon où il fut le condisciple de Bonnet; puis il alla les achever à Paris, où son compatriote Récamier le prit sous sa protection et lui donna à remplir auprès de lui les fonctions de secrétaire et d'assistant.

Sa thèse passée (1838), il ne céda pas aux séductions de vivre à Paris et aux conseils que lui donnait son protecteur de tenter la fortune des concours. « Ses vieux parents le rappelaient près d'eux; le souvenir de ses montagnes avait plus d'empire sur son cœur que les charmes de la capitale. Il n'hésita pas et rentra à Ansolin, où pendant sept ans il exerça la rude et peu rétribuée profession de médecin rural » (D^r Manjot).

Son mariage le décida à aller exercer à Nantua; mais il revenait chaque année à Ansolin, y prendre un repos bien gagné. Il s'occupait, en même temps que de la pratique médicale, des intérêts de la ville et du pays, et fut successivement conseiller municipal et conseiller d'arrondissement. Il resta médecin de l'hôpital pendant vingt-trois ans.

Atteint d'une affection grave du cœur, il revint mourir dans son pays natal.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales :
1^o Quelle est l'action dissolvante de l'alcool sur les plantes ou leurs parties? Quelle est l'influence du degré de concentration de l'alcool?

2^o Des parties les plus vasculaires du cerveau.

1. Dufay lui donne le prénom de Jules. La thèse porte le prénom de Clément.

3° Des causes du panaris.

4° Effets sur l'économie animale des affections tristes. Thèse de Paris, 21 août 1838.

LATIL-THIMÉCOUR (H.-L.), né à Bourg, vers 1787, mort à Lyon.

Latil-Thimécour commença ses études médicales à Bourg, comme élève de l'hôpital civil et militaire, puis alla les terminer à Paris, où il passa sa thèse en 1812 et devint membre émérite de la société d'Instruction médicale.

Il revint exercer à Bourg, puis abandonna plus tard la médecine pour entrer dans l'administration. Il devint conseiller de préfecture du Rhône.

PUBL. — Essai sur l'action et l'emploi des bains d'eau douce. Thèse de Paris, 12 mai 1812.

Projet d'organisation médicale dans le département de l'Ain.

Notice sur le kwas ou bière russe, in-8°, 77 pages. Bourg, 1822¹.

LATIL DE THIMÉCOUR (Jules-Henri-Alexandre), né à Trévoux vers 1817, mort à

Fils du précédent, a fait ses études à Paris, était élève de l'hôpital Necker.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1° des irrégularités du travail de l'accouchement. Thèse de Paris, 27 août 1842.

Mémoire sur le spina bifida, avec l'observation d'un cas de guérison de cette maladie, in-8°, 34 pages. Paris, 1845.

Recherches sur les conditions physico-chimiques de l'existence des végétaux et sur la théorie générale des labours, considérée spécialement dans ses applications au sol argilo-siliceux de la Dombes, in-8°, 76 pages. Trévoux, 1847.

1. Sirand appelle le père et le fils Latil de Thimécour. La particule nobiliaire n'a été prise par le père que tardivement, car sa thèse porte Latil-Thimécour. Celle du fils, au contraire, porte Latil de Thimécour.

LAVEINIÈRE (Philibert), né à Virieu-le-Grand, en 1748, mort à Chalamont en

Reçu chirurgien à Bourg, en 1783, Laveinière alla exercer à Chalamont.

LECLERC (Jean-Claude-Alexandre), né à Ambérieu, le 27 août 1701, mort à Ambérieu, le 27 mars 1776.

Descendant d'une famille très considérée, dit Depéry, et qui avait déjà fourni des hommes distingués dans l'art de guérir, Leclerc fit ses études à Montpellier et revint exercer dans sa ville natale où il acquit une réputation considérable. On le faisait appeler au loin, jusqu'à Lyon.

LESCŒUR (Jean-Allain-Augustin), né à Pont-de-Veyle, le 25 février 1842, mort à

Lescœur commence ses études médicales à Grenoble (lauréat de l'École) puis devient élève de l'École de Santé militaire : en 1870, il était aide-major de première classe.

PUBL. — Essai sur la diarrhée. Thèse de Strasbourg, 6 janvier 1866.

LÉTIÉVANT (Jeu-Joseph-Emile), né à Marboz, le 29 août 1830, mort à Lyon, le 16 juin 1884.

D'une très modeste origine, son père était un humble commerçant qui porta longtemps « la balle », Letiévant était arrivé à une des plus hautes situations médicales par son énergie, sa volonté, un travail incessant. D'un caractère doux, aimable, il avait su s'attacher tous ceux qui l'approchaient, mais sa ténacité, sa volonté d'arriver lui avaient fait franchir les obstacles les plus difficiles.

Interne de la promotion de 1853, il était allé à Paris en attendant son entrée en fonctions. Il fut atteint d'une fièvre typhoïde grave et, chose curieuse pour l'époque, fut traité

par des bains tempérés, par un modeste élève de Récamier. Il passa sa thèse à Paris sur une question malheureusement trop à l'ordre du jour : les accidents puerpéraux. Quelques années plus tard, il est nommé chef des travaux anatomiques à l'École de médecine. Tous les étudiants lyonnais de cette époque se souviennent de cette figure aimable, souriante, qui accueillait les novices et les imberbes, encourageait les timides, soutenait les hésitants à surmonter les écœurements des premiers essais de dissection. C'était moins un maître qu'un camarade ; et quand, quelques années plus tard, en 1867, il conquérait ce titre si envié de chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu, ses élèves, internes, externes, tous n'étaient pour lui que des amis plus jeunes d'âge et d'expérience.

Une fois en possession de cette place de chirurgien des hôpitaux, Létievant put se livrer sans contrainte à des recherches importantes. En 1873 il publiait son *Traité des sections nerveuses*, récompensé par l'Institut. De nombreux mémoires sur le tétanos, la gangrène traumatique, la résection des côtes dans les pleurésies purulentes, témoignaient de son activité scientifique. Signalons que cette opération de résection attribuée à Estlander appartient de plein droit comme priorité au chirurgien lyonnais.

Mais un fait prédominant marque cette carrière chirurgicale : c'est la part prépondérante qu'il a prise à la pratique de l'antisepsie. A Lyon, comme à Paris, comme partout, les blessés mouraient trop souvent d'infections secondaires à leurs traumatismes. Lucas-Championnière venait de lancer un réquisitoire formidable contre la pratique chirurgicale ancienne, et de montrer les avantages de la méthode de Lister. Déjà Létievant, en 1869, avait été séduit par ces tentatives du chirurgien anglais, et il appliqua le premier à cette date les principes de sa méthode de pan-

sement. Mais deux insuccès diminuèrent sa confiance, et il revint à la méthode classique, estimant qu'on mourait d'infection purulente avec la nouvelle comme avec les procédés ordinaires. Six ans plus tard, il revenait sur cet ostracisme absolu, reprenait, en le modifiant, le pansement à l'acide phénique, et obtenait une série de succès dont il donna connaissance au Congrès du Havre (1877). Mise en pratique dans son service, la méthode antiseptique se répand, et grâce à ses efforts les hôpitaux de Lyon furent des premiers à entrer dans la voie de la régénération de la pratique chirurgicale.

Homme de devoir et d'action, Létieuvant ne s'épargnait pas. A l'hôpital, à l'École et à la Faculté, où il fut nommé en 1873, professeur suppléant de physiologie, puis professeur adjoint de pathologie externe, partout il se multipliait. Pendant dix-sept ans il mène cette vie d'émotion et de travail. Il y succomba ; une apoplexie foudroyante vint le frapper en pleine activité, à l'âge de cinquante-quatre ans, au moment où il aurait pu jouir tranquille de la situation brillante qu'il avait su conquérir.

Létieuvant était membre de la Société de chirurgie, membre des sociétés médicales de Lyon, et son *Traité des sections nerveuses* lui avait valu le titre de lauréat de l'Institut.

PUBL. — Du traumatisme dans l'accouchement, comparé au traumatisme ordinaire, suivi de la relation d'une épidémie de métropéritonites puerpérales qui a régné à la maternité de Lyon en 1858. Thèse de Paris, 1^{er} décembre 1858.

Phénomènes physiologiques et pathologiques consécutifs à la section des nerfs du bras. *Lyon méd.*, 1869.

Névrotomie dans le tétanos traumatique. *Lyon méd.*, 1870.

De l'intervention secondaire dans la gangrène des membres. *Lyon méd.*, 1871.

Etude sur les pansements par occlusion ouatée. *Lyon méd.*, 1872.

Persistance de la sensibilité et de la motilité après la section des nerfs des membres. *Cong. de l'Assoc. franç.* Bordeaux, 1872.

Traité des sections nerveuses ; physiologie pathologique, indications, procédés opératoires, in-8°, 550 pages. Paris, 1873.

Discours d'installation prononcé en séance publique de l'administration des hôpitaux de Lyon, le 15 avril 1875, in-4°, 48 pages. Lyon.

Réunions immédiates dans les opérations. *Lyon méd.*, 1877.

Pansement antiseptique au point de vue des résultats pratiques. *Congrès de l'Assoc. française*. Le Havre, 1877, p. 838.

De quelques conséquences de l'introduction du pansement antiseptique à l'Hôtel-Dieu de Lyon. *Idem*. Alger, 1881, p. 909.

LEVRAT (Nicolas), né à Leyment, vers 1755, mort à Leyment, en

Reçu maître en chirurgie en 1784, ce Levrat est l'ancêtre de toute la génération médicale qui a illustré ce nom dans notre pays de l'Ain d'abord, et plus tard dans le Rhône, à Lyon, où les plus jeunes sont nés et se sont fixés.

Levrat (Nicolas) a laissé deux fils, François-Marie-Philibert, l'aîné qui a été médecin des hôpitaux de Lyon, et Levrat (J.-F.-B.) qui a donné naissance, par son alliance avec la famille Perroton, à la souche Levrat-Perroton. Il avait ajouté à son nom celui de sa femme, pour se distinguer de la branche collatérale.

LEVRAT (François-Marie-Philippe), né à Condeissiat, le 20 août 1784, mort à Lyon, vers 1850.

Élève de l'école de Lyon, fils aîné du précédent, il a passé sa thèse à Montpellier, en 1807. Après avoir exercé quelque temps à Châtillon-sur-Chalaronne, il fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu, le 1^{er} février 1826. Il a publié de nombreux travaux.

PUBL. — Considérations médicales sur les altérations que peut éprouver la lymphe de la part de quelques acrimonies cutanées. Thèse de Montpellier, 7 août 1807, dédiée à son ami M. Cherel, notaire à Châtillon-sur-Chalaronne.

Observation de croup. *Ann. de la Soc. de méd. prat. de Montpellier*, XXIII, p. 160.

Sur la classification des odeurs. *Ibid.*, tome XXIV.

Sur les propriétés de l'iris pseudo-acarus, comme succédané du café et comme fébrifuge. *Ann. de clin. et Soc. d'émul. de l'Ain*, an XIII.

Essai sur la rache, in-8°, 37 pages, 1807.

Traité analytique de l'hydrophobie ou rage, et des moyens de la guérir, in-8°, 46 pages. Bourg, 1808.

Monographie de l'anasarque ou recherches théoriques et pratiques sur cette maladie. Lyon, in-8°, 1817.

Aperçus théoriques et pratiques sur les causes, la nature et le traitement de l'hydrocéphalie aiguë, in-8°, 154 pages. Lyon, 1828.

Compte rendu des maladies observées à l'Hôtel-Dieu de Lyon, in-8°, 40 pages. Lyon, 1836.

Notice historique sur Ozanam, médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, grand in-8°, 15 pages. Lyon, 1838.

De l'asphyxie chez la femme enceinte, 1841.

De l'influence de l'allaitement maternel et de l'éducation en commun sur le développement des facultés physiques, morales et intellectuelles, in-8°, 20 pages. Lyon, 1843.

Observations d'ascite, 2^e édit., 1847, in-8°, 15 pages. Lyon, 1846.

De l'ascite et de son traitement, 1847.

Mémoire sur la phlegmasia alba dolens, 1848.

Mélanges d'observations médico-chirurgicales, 1848.

Journal de la maladie dont est mort M. le comte de Fargues, maire de Lyon, in-8°, 16 pages. Lyon, 1818.

Notice historique sur Simon d'Artigues, in-8°, 14 pages. Lyon, 1826.

Instruction familière sur les précautions sanitaires à prendre dans chaque maison pour se préserver du choléra morbus, in-8°, 8 pages. Lyon, avril 1832.

Annotations sur la grippe de 1837, 1839.

Recherches médico-chirurgicales pour servir à l'histoire : 1^o de l'asphyxie par cause mécanique chez la femme enceinte ; 2^o de l'inflammation des vaisseaux lymphatiques chez la femme en couches ; 3^o des maladies de la vessie, et de la ponction de cet organe par le rectum, in-8°, 70 pages. Lyon, 1842.

LEVRAT-PERROTON (J.-François-B.), né à Leyment, le 4 juillet 1791, mort à Lyon, le 24 février 1855.

Fils cadet de Nicolas Levrat, ce médecin a épousé la fille d'un agent de change, Perroton, et a ajouté à son nom patronymique le nom de sa femme, pour se distinguer de son frère.

D'abord chirurgien militaire, il prit part aux guerres de l'Empire, et est resté longtemps attaché à l'hôpital de Jaransk, en Russie, pendant sa captivité en 1812; a exercé d'abord à Neuville-sur-Saône, et quitta bientôt ce poste pour venir à Lyon. Comme son frère, il a fait partie du corps médical des hôpitaux de cette ville. Après avoir été chirurgien des armées, il est nommé médecin de l'Antiquaille en 1839; il a eu successivement à diriger le service d'aliénés et celui des vénériens et maladies de peau. Il a été membre de la plupart des sociétés médicales de France.

Il est mort en 1855, laissant un fils qui a exercé à Lyon jusqu'en 1896 et s'est fait connaître, en dehors de la pratique médicale, comme poète-chansonnier; c'est à lui qu'on doit la célèbre chanson du Tiercelet, l'habitation des internes de l'Hôtel-Dieu de Lyon, actuellement disparue sous la pioche des démolisseurs.

Ce fils de Levrat-Perroton, n'est pas de l'Ain; il est né à Lyon et il a laissé plusieurs fils dont deux avaient embrassé la carrière médicale: Gaston, interne de Lyon de 1854 et exerçant encore à Lyon, et Louis-François licencié ès sciences naturelles, étudiant en médecine, mort au cours de ses études.

Cette génération n'appartient plus que par les ascendants aux médecins de l'Ain.

PUBL. — Sur la dysenterie. Thèse de Strasbourg, 1817.

Nouveau procédé opératoire de l'ongle incarné. *Journ. des trans. méd.*, mars 1826.

Notice sur l'usage des lames de plomb dans certains ulcères des jambes. *Ibid.*, janvier 1833.

Recherches et observations sur l'emploi du seigle ergoté, in-8°, 136 pages. Lyon, 1837.

Bulletin médical du service des aliénés à l'hospice de l'Antiquaille, in-8°, 23 pages. Lyon, 1841.

Sur l'emploi de l'alcali volatil fluor contre la coqueluche, in-4°, 23 pages. Lyon, 1848.

De l'acide blanc d'antimoine dans les phlegmasies pulmonaires. *Journ. des conn. méd.-chir.*

Sur l'emploi de l'élixir vitriolique de Minsicht contre l'hydrocéphalie aiguë. *Journ. de méd. de Paris.*

Sur l'emploi thérapeutique des acétates et sous-acétates de plomb dans les névroses du cœur, in-8°, 42 pages. Marseille, 1848.

Sur l'emploi thérapeutique du tartre stibié dans la phlegmasie pulmonaire, in-8°, 70 pages. Lyon.

LEVRAT (Joseph-Ennemond), né à Nantua, en 1803, mort à Nantua, vers 1842.

Parent plus ou moins direct de la famille Levrat, de Leyment, ce compatriote a passé sa thèse à Montpellier et l'a dédiée à son maître (qu'il ne qualifie pas de parent) F.-M. Philippe Levrat.

PUBL. — Essai sur la gastrite. Thèse de Montpellier, 17 juin 1829.

LEVRAT (Élysée), né à Nantua, mort à

PUBL. — Du choléra considéré au point de vue de l'humanité, et des premiers soins à donner aux malades, in-8°. Lyon, 1849.

LORIN (Louis), né à Thoissey, en 1750, mort à Thoissey, le 5 décembre 1821.

Médecin et administrateur de l'hospice de Thoissey, membre de la Société royale d'émulation de l'Ain, Lorin fut un des premiers et des plus ardents propagateurs de la vaccination dans le département de l'Ain. Il avait été reçu docteur à Montpellier en 1771.

LORIN (Alphonse), né à Trévoux, en 1795, mort à Thoissey, vers 1830.

Peut-être descendant du précédent.

PUBL. — Dissertation sur l'influence de l'exercice sur l'économie animale dans l'état de santé et de maladie. Thèse de Paris, 12 juillet 1820.

LUCAIN (Claude-Charles-Henri-Constant), né à Poncin, en 1842, mort à Pont-d'Ain, vers 1893.

Interne des hôpitaux de Lyon de 1863, Lucain se fixa à Pont-d'Ain.

PUBL. — Du mal perforant plantaire. Thèse de Montpellier, 22 février 1868.

MAGAUD (Pierre-Jules), né à Montluel, en 1813, mort à Lyon, le 10 juin 1886.

Élève de l'École de Lyon, Magaud a été reçu interne des hôpitaux de cette ville en 1837. Sa thèse passée à Paris, il vint se fixer à Lyon où il acquit en peu de temps une clientèle considérable, grâce aux études spéciales qu'il avait faites pendant son internat à l'Hôtel-Dieu et à l'Antiquaille¹.

Il avait été un des disciples préférés de Baumès qui cite son nom avec éloge dans ses ouvrages. On lui doit des recherches originales sur quelques maladies de l'urètre.

Tous ceux qui l'approchaient l'ont connu empressé, cordial, courtois; personne ne l'a vu obséquieux. (Diday.)

PUBL. — Du mode de production des tubercules pulmonaires. Thèse de Paris, 5 août 1844.

MAGNIN (Claude), né à Bourg, en, mort à Bourg, vers 1682.

Docteur en médecine, Magnin fut nommé recteur de l'hôpital de Bourg en 1661 avec Garron, conseiller en l'élection de Bresse, Hector Braissand apothicaire. Il n'y

1. J'ai connu personnellement M. Magaud, originaire de mon pays natal. C'était un homme très bon, très affable rappelant un peu par ses allures les médecins de l'ancien temps.

avait à ce moment que trois recteurs ; leur nombre fut successivement porté à quatre, puis à six.

En 1668 et en 1674 il est recteur avec Garron et Tardy, conseiller au présidial de Bresse.

Son nom disparaît à ce moment, et comme Revel a été nommé en 1677, c'est probablement à Magnin qu'il succédait.

MAISSIAT (Jacques-Henri), né à Nantua, le 28 mars 1805, mort à Nantua, le 26 mars 1878.

Maissiat a dans sa longue vie, 73 ans, touché un peu à tout. Médecin, mais n'ayant presque jamais exercé, il s'était surtout adonné à l'étude de la physique, il s'en fallut de peu qu'il ne devînt professeur à la Faculté de Paris. Littérateur et historien, il a laissé des travaux de valeur sur l'histoire ancienne des Gaules. Versé dans la politique, il devint représentant de son pays natal, du département de l'Ain, et partout, dans ces situations fort dissemblables, il a laissé un souvenir honorable.

Maissiat débuta au collège de Nantua, puis il passa au séminaire de Largentière et de là au collège de Lyon. Il commence ses études médicales à Lyon, les continue à Montpellier, et va les achever à Paris où il passe sa thèse en 1838.

L'année d'après il concourt pour la place d'agrégé de la Faculté, section des sciences accessoires, avec Capitaine, Mialhe, Martin, Perin. Il suppléa pendant quelque temps Pelletan dans sa chaire, et en 1843 concourait pour la chaire de physique médicale devenue vacante. Ses compétiteurs étaient Baudrimont, Gavarret, Guérard et Person. Ce fut Gavarret qui l'emporta, de peu, et qui fut nommé professeur. Au vote, Maissiat et Gavarret eurent chacun six voix. Le président du jury, Pouillet, déclara avoir voté pour

Gavarret, et ce dernier fut nommé par la voix prépondérante du président. Maissiat travailla alors au Muséum, et fut nommé conservateur adjoint du musée d'anatomie comparée.

C'est dans ces diverses périodes qu'il publia ses principaux travaux de physique et de physiologie. En commun avec Beau, il donnait aux Archives générales de médecine des « Recherches sur le mécanisme des mouvements respiratoires » suivies de « Considérations pathologiques ». A l'Académie des sciences il lisait un travail sur la Locomotion.

Au moment de la révolution de 1848, ses compatriotes le nomment représentant à l'Assemblée Constituante, puis à l'Assemblée Législative. Il suivait, en se lançant dans la carrière politique, des traditions de famille. Son père avait été conseiller général de l'Ain, et maire de Nantua. A la Chambre, il prit une part active à la création de l'Institut Agronomique de Versailles, et a laissé des rapports remarquables sur les questions les plus diverses.

En 1851, il quitta la scène politique, redevint quelque temps conservateur du Musée, puis rentra dans son pays où il devint secrétaire de l'assemblée départementale, s'occupa d'œuvres de bienfaisance. Il fut nommé conseiller général en 1865. Pendant cette retraite tranquille il publia ses travaux d'histoire, s'intéressa à toutes les questions locales, et était devenu dans son pays l'arbitre universel.

Il est mort en 1878, sans postérité.

Il a écrit l'histoire comme on le fait rarement, en suivant les armées pas à pas sur le terrain, et en donnant le plan des champs de bataille, comme un officier d'état-major.

Si on n'a pas admis toutes ses idées au sujet d'Alésia,

Maissiat n'en a pas moins complété la Vie de César et sa Guerre des Gaules, en stratéliste consommé. Il a suivi la marche d'Annibal à travers la Gaule et l'Italie, en marquant toutes les étapes de ce capitaine de génie.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales :
1° Comment reconnaître si le miel a été falsifié par de la fécule ou de la farine de haricots ?

2° Quel est le mécanisme de la déglutition¹ ?

3° Des différentes complications des hernies. Thèse de Paris, 28 février 1838.

Des lois du mouvement des liquides dans les canaux et de leur application à la circulation des êtres organisés en général. Thèse d'agrégation de Paris, 18 mars 1839.

Lois générales de l'optique. Thèse de concours de professorat, chaire de physique médicale, 4 novembre 1843.

Etudes de physique animale, in-4°, 276 pages, 3 planches. Paris, 1843.

Recherches sur le mécanisme des mouvements respiratoires, avec Beau. *Arch. gén. de méd.*, déc. 1842 ; mars, juillet, déc. 1843.

Notes statistiques sur la Bresse et les Dombes, 1851.

Recherches historiques sur les guerres des Gaulois contre les Romains, 4 vol. in-8°, 1845.

Annibal dans les Gaules.

MANIGAND (Pierre), né à Chalamont, le 4 octobre 1803, mort à Lyon, le 17 janvier 1879.

Manigand a été interne des hôpitaux de Lyon, le premier de la promotion de 1822. Au sortir de l'internat il s'était établi à Lyon où il a exercé jusqu'à l'âge de soixante-seize ans.

PUBL. — Essai sur l'emploi des dérivatifs. Thèse de doct., Montpellier, 15 février 1828. Thèse dédiée à ses cousins Levrat aîné et Levrat Perroton, à ses père et mère.

Essai sur l'emploi des dérivatifs en médecine. Mémoires de la Société de Marseille, 1829.

1. Cette seconde partie constitue en réalité le sujet de la thèse ; les autres parties sont traitées en quelques lignes. La déglutition comprend une étude étendue, avec expériences.

MANJOT (J.-A.-Ulysse)¹, né à Hauteville, en 1831, mort à Belley, le 2 décembre 1893.

Après d'excellentes études, Manjot passa sa thèse à vingt-neuf ans, à Paris, puis il vint se fixer à Belley. Médecin de l'hôpital, il fut révoqué de ce poste pour ses opinions politiques, malgré toutes les protestations de ses confrères et de l'Association des médecins du département.

Il appartenait de cœur et d'âme à cette société, dont il fut le secrétaire pendant vingt-quatre années; encore ne quitta-t-il ce poste que par suite de fatigues, et pour prendre la place de vice-président.

Homme d'honneur, dévoué aux malades, sans distinction de rang ni de parti, Manjot a laissé dans la région d'unanimes regrets.

PUBL. — De la psoritis. Thèse de Paris, 23 août 1860.

MARET (Hughes), né en Bugey, en 1726, mort à, en 1786.

PUBL. — Analyse de l'eau de Pont-de-Veyle-en-Bresse, in-8°, 31 pages. Dijon, 1779.

Mémoire sur la manière d'agir des bains d'eau douce et d'eau de mer, et sur leur usage, in-8°, 127 pages. Paris, 1769.

Mémoire pour servir au traitement d'une fièvre épidémique, in-8°, 62 pages. Dijon, 1775.

MARION (Charles-René), né à Trévoux, le 6 avril 1803, mort à Trévoux, le 2 juin 1879.

Fils d'un officier d'artillerie qui, après avoir quitté la carrière militaire, devint avocat, Marion commença ses études à Nantua (un de ses oncles en était le sous-préfet).

1. Sur sa thèse, Manjot indique : né à Hauteville; dans la notice nécrologique que lui consacre le Dr Julliard, *Assoc. gén. des méd. de France, Soc. de l'Ain*, il le fait originaire de Ceyzerieu.

Il commença d'abord l'étude du droit, puis l'abandonna pour suivre les cours de l'École de médecine.

Docteur en 1828, il vint se fixer à Lyon où il fut médecin du Bureau de bienfaisance de 1832 à 1837. Puis il quitta la grande ville pour revenir dans son pays natal où il fut nommé médecin de l'hospice, puis maire (de 1846 à 1848), et conseiller d'arrondissement. Il prit une part active à la question du dessèchement des étangs de la Dombes. Du reste, toutes les questions industrielles, économiques, lui étaient familières ; il s'intéressait à toutes. Il a laissé dans la région le souvenir d'un homme d'une intelligence remarquable, et d'un grand caractère.

PUBL. — Propositions sur l'affection typhoïde. Thèse de Paris, 10 août 1830.

MARMY (Michel-Jules), né à Coligny, en 1816, mort à Lyon, en février 1884¹.

Dès le début de ses études, Marmy se destina à la carrière militaire, où il devait conquérir les plus hauts grades du Service de santé. Il est admis à l'École de Strasbourg, y est nommé chirurgien sous-aide-major de l'Hôpital d'instruction, et passe sa thèse dans cette ville, en la dédiant à deux de ses maîtres, Pigon, chirurgien-major en retraite, et Langlois, pharmacien-major de l'hôpital.

Marmy prit part, comme médecin militaire, à toutes les campagnes d'Afrique, de Crimée, d'Italie, y gagnant successivement tous les grades. Il fit, dans la malheureuse guerre de 1870, partie de l'armée de Metz, et fut attaché ensuite à celle de Versailles.

Au moment de la réorganisation de l'armée, il fut envoyé dans le gouvernement militaire de Lyon, fut médecin en

¹ L'Annuaire du corps de santé indique né à Chatenay.

chef de l'hôpital militaire des Colinettes, et y devint inspecteur du Service de santé, et membre du Conseil de santé.

Membre titulaire, ou correspondant, de la plupart des sociétés de médecine, Société anatomique, Sociétés de médecine de Strasbourg, de Lyon, Académie royale de Naples, Société impériale de Constantinople, il fut également membre de la Société d'émulation de l'Ain et de l'Académie des sciences et belles-lettres de Lyon; ses confrères venaient de lui conférer la présidence de la section des Sciences peu de temps avant sa mort.

Marmy avait pris sa retraite cinq années auparavant; il était commandeur de la Légion d'honneur.

PUBL. — Considérations générales sur les blessures par armes à feu observées à l'hôpital du Dey à la suite des expéditions de 1840 en Algérie, suivies de la solution de quatre questions proposées pour la réception au doctorat. Thèse de Strasbourg, 26 pages, 1841.

Déplacement du rein. *Bull. soc. anatomique de Paris*, 1847, p. 477.

Tubercule dans les organes génitaux de l'homme. *Ibid.*, p. 478.

Rétrécissement urétral. *Ibid.*, page 486.

Luxation spontanée de tous les orteils. *Ibid.*, 1848, p. 19.

Ostéite suivie de nombreux abcès ayant nécessité la désarticulation de la hanche. *Ibid.*, 1848, p. 27.

Calcul trouvé dans le cæcum d'un homme mort à la suite d'une amputation. *Ibid.*, p. 149.

Fractures du crâne, déchirure du poumon, etc. *Ibid.*, p. 193.

Fractures multiples. *Ibid.*, p. 258.

Effets physiques des balles sur les os. *Ibid.*, p. 320.

Coxalgie, abcès par congestion. *Ibid.*, p. 324.

De l'utilité de l'observation microscopique dans le diagnostic des tumeurs cancéreuses, in-8°, 8 pages. Paris, 1847.

Etudes cliniques sur la pourriture d'hôpital ou typhus des plaies, observations prises à Constantinople, à l'hôpital militaire de l'École préparatoire, du mois de mars au mois d'août 1855, et à l'hôpital de Caulidje, sur le Bosphore, du mois d'août 1855 au 15 juin 1856, in-8°, 88 pages. Strasbourg, 1857.

Blessures par armes à feu, études médico-légales et chirurgicales, in-8°, 28 pages. Lyon, 1864.

Hygiène des grandes villes, topographie et statistique médicales

du département du Rhône et de la ville de Lyon, in-8°, 592 pages. Lyon, 1866. En collaboration avec F. Quesnoy.

Souvenirs de la Turquie d'Asie, études de mœurs orientales. *Mém. Acad. sc. belles-lettres de Lyon*, 1878-87.

Considérations générales sur les microbes au point de vue pathogénique et prophylactique. *Ibid.*, 1884.

MARTEL (Gaspard), né à Belley, en 1780, mort en 1842.

Docteur de Montpellier.

MARTEL (C.-B.), né à Pizay, en 1797, mort à, en

PUBL. — Essai sur le catarrhe pulmonaire. Thèse de Paris, 1^{er} août 1820.

MARTEL (Charles-Joseph), né à Villereversure, en 1814, mort à Villereversure, le 23 avril 1890.

Après des études à l'hôpital de Bourg, Martel les continua à Lyon.

D'après l'Annuaire de l'Association des médecins de l'Ain, il aurait été interne à la Charité; cependant son nom ne figure pas sur l'annuaire de l'internat. Sa thèse passée à Paris, il vint se fixer dans son pays natal.

A la réorganisation du service des Enfants-Assistés du Rhône, il fut nommé sous-inspecteur, et chargé de la surveillance de plus de 3.000 enfants placés dans la région. Il garda ces fonctions jusqu'en 1869. Il a été maire de sa commune pendant vingt ans, et conseiller d'arrondissement.

PUBL. — Sur l'emploi du datura stramonium dans l'asthme nerveux. Thèse de Paris, 27 janvier 1835.

MARTEL (Joseph), né à Villereversure, en 1838, mort à Belleville (Rhône), en 1894.

Fils du précédent, Martel prit d'abord le grade d'officier

de santé, puis en 1863 passa sa thèse de doctorat, et vint se fixer à Belleville (Rhône), où il fut élu conseiller général.

PUBL. — De l'influence du mouvement circulatoire sur l'absorption veineuse intestinale. Thèse de Strasbourg, 20 juillet 1863.

MARTIN (Aimé) *dit* l'Aîné, né à Saint-Rambert, en 1767, mort à Saint-Rambert, en 1846.

Originaire du Bugey, Martin fit ses études médicales à Montpellier; il s'établit ensuite à Lyon, et fut nommé, le 23 octobre 1795, chirurgien en chef de l'hospice de la Charité de Lyon (Aumône générale). Il fut membre de l'Athénée (actuellement Académie des sciences, belles-lettres et arts).

L'Académie, reconstituée en 1800, sous le nom de Société de l'Athénée, comptait, sur vingt-deux titulaires de la classe des sciences, dix médecins, Cartier, Desgaultières, Dusaussoy, Gilibert, Parat, Petetin, M.-A. Petit, Willermoz, Eynard, et notre compatriote Martin aîné. (Teissier¹.)

A cette époque, ajoute Teissier, existait une catégorie de membres associés qui n'étaient point encore attachés à notre compagnie d'une façon définitive, qui constituait seulement les candidats de l'avenir, et qu'on appelait les *Emules*. Or, parmi les *Émules* de l'Athénée figuraient encore quatre médecins, dont Martin le Jeune, dont nous parlons plus loin.

De concert avec ses collègues Petetin, Parat, Martin l'Aîné s'occupa beaucoup de questions d'hygiène et de statistique. Mon ami le professeur Teissier a très judicieusement fait ressortir les mérites de Martin à ce point de vue.

« Les lectures qu'il nous fit, dit-il, de plusieurs chapitres

1. Dr J. Teissier. Rapport présenté à l'occasion du deuxième centenaire de l'Académie. Lyon, 1900. Les médecins à l'Académie de Lyon, depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

de son *Traité didactique*, ne furent pas sans influence sur l'Institution d'un conseil de ce genre en 1822, par M. de Tournon, alors préfet du département, lequel s'empressa d'ailleurs de faire entrer dans ce conseil plusieurs de nos membres. La statistique d'autre part absorba ensuite tous ses efforts : l'Académie ayant été sollicitée par le ministre de l'Intérieur de s'appliquer à la rédaction d'une statistique du département, Martin fut naturellement désigné comme devant être l'âme de la commission chargée de ce soin. Il s'y consacra tout entier, fit un plan complet de recherches, et organisa une série de sous-commissions destinées à se partager le travail, et à aboutir plus vite à des résultats précis, méthodiques et raisonnés. »

Ses recherches sur la statistique, ses travaux d'hygiène peuvent être considérés comme le point de départ du Bulletin qui constitua quelques années plus tard les Archives départementales du Rhône.

Placé à la tête d'un grand service, à l'hôpital de la Charité, Martin remplit ses fonctions avec le plus grand zèle, jusqu'en 1814. A cette époque, il se retira dans son pays natal, ne donnant plus ses soins qu'aux dispensés de la fortune.

Avec Marc-Antoine Petit, dit un jeune médecin lyonnais, il est un de ceux qui ont contribué le plus à relever à Lyon le niveau des études médicales, interrompues par les événements politiques¹.

Comme secrétaire général de la Société de médecine dite les Amis-Médecins, Martin eut la direction du journal qui publiait le relevé de ses travaux, les mémoires de ses membres. Il mit à cette tâche une ardeur infatigable ; mais

1. J. Thévenet. Des pansements et de l'antisepsie dans la chirurgie lyonnaise. Paris, 1893.

comme le disait son frère, Martin l'aîné ne fut point Martin l'aîdé. Il se lassa de cette lourde et pénible mission, et après six numéros parus en trois ans, de 1798 à 1801, le journal de la société cessa de paraître.

Martin a publié quelques poésies inspirées des circonstances : le passage de Bonaparte à Lyon, le 21 nivôse an X lui dicte les strophes suivantes :

Doctes amants de Polymnie,
 Dans vos harmonieux concerts
 Chantez le pouvoir du génie,
 Dictant des lois à l'univers !
 Montrez à la race future
 Des boulevards de la nature,
 Les inexpugnables sommets
 Franchis par la troupe intrépide
 Que guidait le nouvel Alcide
 A qui le monde doit la paix.

PUBL. — Rapport analytique des mémoires et observations communiqués à la Société de médecine de Lyon, in-8°. Lyon, 1799.

Essai sur les rapports de l'hygiène et de la prophylactique avec la magistrature de police de salubrité, présenté et soutenu à l'École de médecine de Paris, an XII.

Anecdotes sur la vie du major général Claude Martin. *Almanach de Lyon*, an XIII.

Eloge de M. Petetin, chirurgien à Lyon. *Académie des sciences, belles-lettres de Lyon*, 1808.

Compte rendu des travaux de l'Académie des belles-lettres, sciences de Lyon pendant le 1^{er} semestre de 1811, in-8°, 44 pages. Lyon, 1811.

Le songe, cantate, 1806.

La conformation, les caractères, les habitudes et les usages des Lyonnais. *Mémoire à l'Académie*.

Sur la consommation de la ville de Lyon. *Ibid.*

MARTIN (Pierre-Étienne), dit le Jeune, né à Saint-Rambert, en 1772, mort à Lyon, en 1847.

Très uni avec son frère, Martin cadet se décida, pour s'en moins séparer, à suivre la carrière de son frère. Il fit

également ses études à Montpellier, fut pendant quelque temps attaché à l'armée comme chirurgien militaire et revint se fixer à Lyon où il fut nommé chirurgien de la Charité le 29 août 1799¹.

Il avait passé sa thèse sur la gibbosité vertébrale, et c'est à son retour de Paris qu'il prit, en 1798, possession de son service.

Il fut un des premiers à préconiser la vaccination, à la populariser à Lyon, et il a publié le compte rendu des inoculations nombreuses qu'il fit à la Charité en 1811.

Comme je le dis plus haut, il fit partie de la Société de l'Athénée à titre d'émule, en 1809, et communiqua à cette compagnie plusieurs rapports, prononça dans les séances publiques des éloges.

En dehors des travaux dont je cite les titres, Martin publia dans diverses sociétés des mémoires sur le croup, sur l'hydrothérapie, sur les maladies des femmes, etc.

Administrateur de l'hospice de l'Antiquaille, il créa une clinique des maladies mentales. Fondateur et président de la Société de médecine, il fit à cette compagnie de nombreuses communications.

La mort de son frère le frappa d'un coup terrible ; il ne devait pas s'en relever et, quelques semaines après, il succombait à son chagrin.

PUBL. — Sur la gibbosité vertébrale ou courbure de l'épine, 1798.

Rapport sur l'introduction à Lyon de la vaccination et sur les expériences faites à ce sujet à l'hôpital de la Charité, in-8°. Lyon, 1822.

Compte rendu des observations faites sur les maladies régnantes par la Société de médecine de Lyon, rédigées par M. Martin, président, in-8°, 44 pages. Lyon, 1827.

Sur le curage des fosses d'aisances, in-8°. Lyon, 1829.

1. Voy. Pétrequin. Chronologie médico-chirurgicale de l'hospice de la Charité, in *Mélange de chir.*

Mémoires et observations pratiques sur la diathèse inflammatoire des enfants nouveau-nés, in-8°, 82 pages. Lyon, 1830.

Eloge historique de Philibert Parat, in-8°, 44 pages. Lyon, 1839.

De l'habitude, de son influence sur le physique et le moral de l'homme, in-8°. Lyon, 1843.

Notice sur P. F. Bugnard, in-8°. Lyon, 19 pages, 1844.

Mémoires de médecine et de chirurgie pratiques sur plusieurs maladies et accidents graves qui peuvent compliquer la grossesse, la parturition, in-8°. Lyon, 1835.

Notice historique sur la Société de médecine de Lyon, in-8°. Lyon, 1844.

MEHIER (Joseph-Achille), né à Lagnieu, en 1824, mort à Lagnieu, en 1896.

Méhier a fait ses études à Lyon et à Montpellier où il a passé sa thèse. Il revint se fixer dans son pays natal où il a exercé pendant près de cinquante ans.

« Dans l'exercice de sa profession il se montrait non seulement d'un désintéressement proverbial que lui permettait sa belle situation de fortune, mais d'un dévouement à toute épreuve pour tous les malades » (D^r Julliard). Il a été maire de Lagnieu et conseiller général du département.

PUBL. — Thèse de Montpellier, 16 septembre 1852.

MERMET (Louis-Xavier), né à Hotonne en 1818, mort à Lyon en

Élève de l'École de Lyon, interne des hôpitaux de la promotion de 1839, Mermet termina ses études à Paris. Il vint de fixer à Saint-Chamond (Loire), puis plus tard à Lyon, où il devint successivement président de la Société de médecine, membre du conseil municipal et du conseil général, toutes fonctions qu'il remplit avec distinction. Il n'a pas laissé de travaux scientifiques.

PUBL. — Des causes qui peuvent s'opposer à la cicatrisation des plaies et des moyens d'y remédier. Thèse de Paris, 14 mars 1845.

METTON (J.-Clément), né à Varambon, en 1762, mort à

Reçu maître en chirurgie au collège de Bourg, le 4 février 1788, Metton se fixa à Varambon où il résidait encore en 1830.

MEYNIER (M.-L.-Gustave), né à Nantua, en 1827, mort le 24 mars 1862, à Barnaoul (Asie russe).

Ses études scolaires terminées (il les commença à Nantua), Meynier hésita sur le choix d'une carrière ; il était tourmenté du désir de voyager. Après quelques expéditions lointaines, il étudia les sciences naturelles, la botanique, la géologie, fut reçu licencié ès sciences naturelles, devint membre de la Société de Géologie de France. Il compléta ce bagage scientifique en prenant le titre de docteur en médecine en 1859.

Ce fut à ce moment qu'une proposition séduisante lui fut faite, capable de satisfaire ses goûts de voyage et son désir de l'inconnu.

Grâce à l'appui de Geoffroy-Saint-Hilaire, il devint le compagnon du fils de M. d'Eichthal, l'ancien président du conseil d'administration des chemins de fer du Midi, pour un voyage scientifique en Sibérie. Cette mission donnait satisfaction complète à ses goûts de voyage et d'études scientifiques.

Il partit en décembre 1860, visita l'Allemagne, la Russie, la Sibérie, Tobolsk, Irkoutsk. Le programme comportait la descente du fleuve Amour, le retour en Chine par la Mandchourie, région alors à peu près inexplorée. La maladie l'arrêta en cours de route. Déjà, vers la fin de 1861, Meynier avait été immobilisé par une attaque de rhumatisme. Plus loin, à Barnaoul, en janvier 1862, il est pris

d'une ophtalmie grave qui entraîne la fonte et la perte d'un œil. Malgré ce grave accident, il annonçait, dans une de ses dernières lettres, son désir de continuer son voyage. Mais cette lutte continue contre des froids terribles, les fatigues l'avaient épuisé ; il succombait au mois de mars à des accidents de congestion cérébrale dans la petite localité où il avait dû s'arrêter.

Au cours de ces quelques mois de voyage, Meynier avait déjà rassemblé de nombreuses notes sur la géologie des régions qu'il avait traversées, sur l'ethnographie, l'anthropologie. Ces notes avaient été envoyées au jour le jour à la Société géologique de France, dont il était membre, et à l'Académie des sciences.

Le 10 mars 1862, Rayer présentait, au nom des deux voyageurs, Meynier et d'Eichthal, un mémoire envoyé de Bar-naoul, sur la question ethnologique des Tchoudi. Ce mémoire était accompagné de pièces anatomiques et d'objets recueillis dans les tumuli, connus sous le nom de Kourgan ou de Bougers. Le mémoire fut renvoyé à une commission composée de Serres, Rayer, de Quatrefages, d'Auriac. Le rapport ne fut jamais présenté.

Le professeur Hamy a recueilli dans les papiers de Serres ce mémoire et d'autres notes sur des sujets de pré-historique. Une entre autres fort intéressante a été publiée en 1875.

Les débuts de la carrière de Meynier promettaient un homme de science distingué : actif, entreprenant, il a succombé à la tâche avant l'heure et est venu grossir prématurément le martyrologe des explorateurs et des savants français.

PUBL. — Recherches sur l'action toxique de quelques essences. Thèse de Paris, 8 juin 1859. Cette thèse est dédiée à la mémoire de son père, à son oncle, le comte Perrault de Jotemps, à son frère (?)

le Dr Blanchard, de Genève, aux D^{rs} Maissiat et Robin, ses compatriotes, et à son vieil ami J. Touillon, pharmacien à Nantua.

La question ethnologique des Tchoudi. *Académie des sciences*, 10 mars 1862.

Les Bougers du gouvernement de Tomsk. *Revue d'ethnographie*, 1875.

MICHAUD (Pierre-Aimé), né à Billiat, en 1813, mort à Meximieux, en octobre 1883.

Gendre d'un praticien très connu dans la région, le Dr Colletta, Michaud a exercé pendant cinquante ans à Meximieux. Il a eu la douleur de voir disparaître avant lui son fils qui l'avait dépassé dans la carrière médicale. Le père et le grand-père conduisaient le deuil de leur enfant : ils lui ont peu survécu ; le chagrin les a tués tous les deux. Michaud avait été chirurgien interne de Bourg¹ et il a passé sa thèse à Paris en 1840.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1^o faire connaître les complications les plus fréquentes de la scarlatine ; 2^o du traitement à employer contre les fractures du crâne. Thèse de Paris, 11 juin 1840.

MICHAUD (Jules-Aimé), né à Peron (Ain), le 10 novembre 1824, mort à Alger, en février 1878.

Fils du précédent, Michaud suivit au collège de Meximieux les cours scolaires ; il termina ses études au collège de Thoissey et vint étudier la médecine à Lyon en 1860. Lauréat de l'École de médecine en 1862, interne des hôpitaux en 1863 (promotion dans laquelle on trouve les noms de Bergeron, Queirel, Aubert, Français, etc.), il quitte Lyon pour aller tenter les concours de Paris. En 1866, il est nommé interne des hôpitaux (avec Hallopeau, Quin-

1. Sur sa thèse, il y a chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de Blois. Je crois qu'il s'agit d'une erreur typographique.

quaud, Félizet, Berger, Bottentuit, etc.). C'est au cours de son internat, pendant les dures journées du siège de Paris, qu'il contracta le germe de la maladie qui devait l'emporter quelques années plus tard.

Mais son énergie ne lui permettait pas de s'arrêter aux défaillances physiques. Aussitôt sa thèse passée il vint concourir à Lyon pour la place de chirurgien des hôpitaux de Saint-Étienne et est nommé le premier. Mais la maladie est plus forte ; il ne peut faire son service régulièrement et, par un scrupule de conscience bien rare et bien digne d'éloges, il donne sa démission.

Quelques mois de repos semblent le remettre. Il vient alors prendre part au concours du majorat de la Charité et l'emporte de haute lutte (novembre 1876) sur ses concurrents. « Ce fut, dit un de ses camarades¹, un spectacle singulièrement émouvant, je dirai presque grandiose, que de voir chaque jour cette figure aux traits amaigris, d'entendre cette voix cassée et interrompue par les secousses de la maladie, que de sentir combien d'énergie il fallait à ce malade, pour surmonter les fatigues de pareilles épreuves. Aussi, la dernière leçon terminée, c'est en chancelant que Michaud quitta la salle du concours ; la victoire était acquise, mais au prix de quels efforts !... »

Michaud quitta Lyon pour aller hiverner sur la côte d'azur ; l'année suivante, son état n'étant guère amélioré, il alla à Alger ; il y succombait, en février, d'une hémoptysie foudroyante.

PUBL. — Expériences sur la greffe du chancre induré au cochon d'Inde. *Bull. soc. de Biologie*, 1867.

Sur l'état de la moelle épinière dans un cas de pied bot congénital double. *Arch. de physiol.*, 1870.

1. Fochier. Discours lors des funérailles.

Anatomie pathologique du système nerveux central et périphérique dans le tétanos traumatique. *Arch. de phys.*, 1871.

De la méningite et de la myélite dans le mal vertébral. Thèse de Paris, 1871.

Lésions nerveuses de l'oreille interne dans un cas de surditité. *Journ. de l'anat. et de la phys.*, 1874.

Observations sur le goitre épidémique de la garnison de Saint-Etienne. *Gaz. méd. de Paris*, 1871.

Etat du système nerveux dans un cas de mal perforant du pied. *Lyon méd.*, 1876.

MICHEL (A.), né à Coligny.

Médecin à Coligny sous le pseudonyme de Paul Fleury.

PUBL. — Essai sur les caractères de la vérité, in-8°, 522 pages. Paris, 1846.

Nouvelle introduction à l'essai sur les caractères de la vérité, in-8°, 41 pages. Bourg, 1850.

MOCQUIN (Maurice-Antoine), né à Gex, vers 1795, mort à Gex, vers 1840.

PUBL. — Thèse de Montpellier, 8 juin 1821.

MOCQUIN (Claude-Antoine), né à Belley en 1840.

Interne des hôpitaux de Lyon en 1864, Mocquin a terminé ses études à Montpellier et a fixé sa résidence à Belley.

PUBL. — D'un nouveau moyen de prévenir la péritonite consécutive à la kélotomie. Thèse de Montpellier, 1866.

MOCQUIN (L.), né à Gex en 1805, mort à

PUBL. — Proposition sur divers points de chirurgie. Thèse de Paris, 24 mai 1830.

MODAS, né à Nantua, mort à Bourg, en 1816.

Membre de la Société d'émulation, conseiller municipal à Nantua, en 1810.

MOIZIN (Thomas), né à Bâgé-le-Chatel, en 1755, mort à Bâgé, vers 1830.

Reçu maître en chirurgie au collège de Bourg, le 17 mai 1780. C'est probablement son fils qui a été médecin militaire.

MOIZIN (Claude-Joseph), né à Bagé-le-Chatel, le 21 octobre 1782, mort à Paris, le 2 septembre 1849.

Interne des hôpitaux de Paris, de la promotion de l'an X (13 septembre 1802), Moizin passa sa thèse l'an XI, pour entrer dans le Service de santé. Il y conquiert successivement tous les grades, parcourut l'Europe à la suite des armées de Napoléon, et résida longtemps en Espagne, où il eut à lutter contre des épidémies terribles de typhus.

Après 1814, il fut nommé professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Metz; il prit sa retraite en 1848, et mourut peu après.

Sa place de professeur n'a pas été pour notre compatriote l'occasion de publier : « Moizin a peu écrit, mais plus d'une publication médicale et administrative a été inspirée par ses savantes conversations. Personne n'a contribué plus que lui à vulgariser les grandes questions des épidémies militaires, des ravages de la phtisie pulmonaire et de la fièvre typhoïde dans l'armée... » (Boudin).

PUBL. — Observations et réflexions sur les effets d'un coup de pistolet tiré dans la bouche. Thèse de Paris, an XI.

Eloge de M. Rampont. *Rev. de mém. de méd. milit.*, 1832.

MOLINARD (Jean-François-Abel), né à Nantua, le 12 mars 1797, mort à

Entré dans la médecine militaire comme sous-aide en

1. Boudin. Notice sur Moizin. *Rec. de mém. de méd. milit.*, 1850, V, page 334.

1819, Molinard était médecin principal de 1^{re} classe en 1853.

MOLINARD (Jacques-François-Paul-Augustin), né à Nantua le 18 juin 1820, mort à

Sous-aide-major en 1841, Molinard a passé sa thèse en 1848 et était arrivé au grade de médecin aide-major de 2^e classe en 1853. Il était neveu du médecin principal Molinard.

PUBL. — De la fièvre typhoïde, nature, causes, traitement. Thèse de Paris, 26 juillet 1848.

MONESTIER (Henri), né à Loyes, vers 1750, mort à en 1840.

Reçu maître en chirurgie au collège de Bourg, le 24 avril 1772.

MONFRIN (Benoist), né à Neuville-les-Dames, en 1792, mort à en 1843.

PUBL. — Maladies épidémiques du département de l'Ain. Thèse de Strasbourg, 6 septembre 1817.

MONFRIN (André), né en Dombes.

Maître en chirurgie à Condeissiat.

PUBL. — Observations sur la cause première des maladies de la Dombes et d'une partie de la Bresse, grand in-8°, 12 pages. Bourg, 1817.

MONNIER DES TAILLADES (Ch.), né à Trévoux vers 1784, mort à en 1830.

A été reçu docteur à Montpellier.

MONNIER, né à Pont-de-Veyle, en, mort à Pont-de-Veyle, vers 1745.

Nommé médecin de l'hôpital de Pont-de-Veyle, en 1690,

il conserva ses fonctions jusqu'en 1740, époque à laquelle il fut remplacé par son fils.

MONNIER, né à Pont-de-Veyle, en, mort à

Médecin de l'hôpital, il succède à son père en 1740; mais il n'accepte qu'à la condition qu'on remercie d'abord poliment son père de ses bons services, qu'il soit lui-même considéré comme notable de l'hôpital, et qu'on lui diminue sa taille¹.

MONNIER, né à Bourg vers 1720, mort à Bourg.

Le nom de ce docteur figure sur les registres de l'Hôtel-Dieu de Bourg, comme ayant été recteur et médecin de l'hôpital, en 1755.

MONNIER (Charles), né à Bourg, vers 1760, mort à Bourg, en

Monnier, probablement parent du précédent, est revenu se fixer à Bourg après sa réception au doctorat à Montpellier en 1783 et a été nommé médecin de l'hôpital, le 26 germinal an VI. Il faisait partie de la Société d'émulation et lui a communiqué plusieurs travaux sur des sujets extra-médicaux.

PUBL. — Recherches sur les catarrhes, in-8°, 84 pages. Bourg, 1809.

Notice sur la carotte jaune. *Soc. d'émul. de l'Ain*, 1816.

La médecine sans médecins. *Ibid.*

Des éthers et de leur usage en médecine. *Ibid.*

Mémoire sur les poissons de la Saône. *Ibid.*, 1813.

Moyens de prévenir la fumée dans les appartements. *Ibid.*, 1819.

MONTAGNAT (Claude), né à Ambérieu, en 1721, mort à Ambérieu, en 1765.

PUBL. — Eclaircissements en forme de lettres à M. Bertin sur la

1. E. Dubois. *Loc. cit.*

découverte que M. Ferrein a faite du mécanisme de la voix de l'homme, in-12. Paris, 1746.

Lettre à M. l'abbé Desfontaine, ou Réponse à la critique de M. Burlon, du sentiment de M. F. (Ferrein), sur la formation de la voix humaine, in-12, 58 pages. Paris, 1745.

Lettre à M. Bertin, médecin, au sujet du nouveau genre de vaisseaux découverts dans le corps humain, avec un supplément en réfutation d'un article du *Journal des savants*, in-12. Paris, 1746.

MONTANIER (Pierre), né à Billiaz, en 1755, mort à Nantua vers 1840.

Reçu docteur en 1786, à Orange, Montanier alla se fixer à Nantua.

MONTÈGRE (Antoine-François Jenin de), né à Belley, le 6 mai 1779, mort à Port-au-Prince, le 4 septembre 1818.

Jenin de Montègre fut élevé à Belley, et reçu docteur à Paris. A ce moment on lui offrit une position d'ingénieur du cadastre qu'il accepta, ce qui le fit résider pendant quelque temps en province.

Il rentre à Paris vers 1809, et devient rédacteur en chef de la *Gazette de Santé*. Il publie dans ce journal une série d'articles sur des sujets médicaux ou d'histoire naturelle, communique en même temps à l'Académie des Sciences des travaux importants sur la digestion, le vomissement. Il fonde, en 1814, avec quelques amis, la Société d'enseignement élémentaire.

Médecin, poète, historien et critique tout à la fois, il écrit quelques pièces de théâtre, non publiées, rédige un mémoire sur le gouvernement des Bourbons, véritable étude politique et économique. Il s'était adonné beaucoup à l'étude du magnétisme, et traitait ses malades par ce système. L'abbé Depéry, qui s'honore, dit-il dans l'article biographique qu'il consacre à Montègre, d'avoir été son

ami, « a souvent été soulagé lorsque ce docteur incrédule opérait sur lui ».

Encouragé par les succès de sa Société d'enseignement, il voulut créer quelque chose d'analogue, et étudier en même temps la fièvre jaune qui sévissait alors, comme aujourd'hui, dans toute cette zone des Antilles.

Il partit pour Saint-Domingue et, après un court séjour, se rendit à Port-au-Prince. D'après Depéry, il voulut sauver une femme qui se noyait, et se jeta à l'eau le corps baigné de sueur : cet accident développa la fièvre jaune à laquelle il succomba le 4 septembre.

Son Éloge a été publié par Colombelle dans *l'Abeille d'Haïti*, en 1808.

PUBL. — *Gazette de santé*, rédigée par Jenin de Montègre, 1810 et années suivantes.

Du magnétisme animal et de ses partisans, ou Recueil de pièces importantes sur cet objet, précédé des observations récemment publiées, in-8°, 1812.

Expériences sur la digestion de l'homme, présentées à l'Institut, in-8°. Paris, 1814.

Examen rapide du gouvernement des Bourbons en France depuis le mois d'avril 1814 jusqu'au mois de [mars 1815, in-8°. Paris, 1815.

Des hémorroïdes ou Traité analytique de toutes les affections hémorroïdales, in-8°. Paris, 1816.

Observations sur les habitudes des lombrics ou vers de terre in-8°. Paris, 1815.

Recherches sur l'art du ventriloque. *Mag. encyclop.*, tome XLV, 1816

MOREL (Claude-Antoine-Marie-René), né à Bourg, le 16 mai 1787, mort à Lyon, le 1^{er} mars 1851.

Élève de l'École de Lyon, Morel acheva ses études à Paris, et revint exercer à Lyon. « Il avait, dit Dufay dans la biographie qu'il lui consacre, une verve intarissable, d'inépuisables saillies dans lesquelles sa douce philosophie et son inoffensive satire s'épanchaient dans des vers improvisés et faciles... Une main amie a recueilli les vers du

D^r Morel et en a formé un volume, dernier monument élevé à sa mémoire. On retrouve, dans cette œuvre, le médecin, l'ami, l'époux, le père de famille, à la manière de l'aimable Desaugiers, qu'il avait pris pour modèle.

Le recueil de ses chansons a été publié après sa mort, par sa veuve et ses filles (1851).

Chéreau, dans le *Parnasse médical français*, en donne quelques extraits; ainsi, dans une chanson, au milieu d'un dîner à la campagne :

J'ai bien là-bas quelqu'un à l'agonie,
Qui, pour mourir, attend son médecin;
Grâce à ta fête il est encore en vie,
Et j'ai remis son affaire à demain.

Frappé par des revers de fortune, Morel, d'une très belle aisance, était tombé dans une condition malheureuse. Cela ne l'empêchait pas d'en rire.

Ainsi donc, ne sachant où déposer mes os,
Le parti qu'il me reste à prendre
Est tout simplement de les vendre
Pour en faire des dominos.

La chanson de l'Homœopathie est des plus curieuses :

Mais voici le comique,
Remarquez : moins on prend
De poudre germanique,
Et plus l'effet est grand!
Millionnièmes de grains
Sont de trop fortes doses!
Petits esprits, petits moyens :
Tous ces docteurs lilliputiens
En petit font les choses!...

MORELLET (Claude-Marie), né à Hautecourt, en 1778, mort à Corveissiat, en 1860.

PUBL. — Quelques considérations sur le catarrhe. Thèse de Montpellier, 14 prairial an IX.

MUNARET (Jean-Marie-Placide), né à Nantua, le 8 septembre 1805, mort à Brignais, le 31 octobre 1877.

Munaret peut être regardé comme le type de ces médecins philosophes, bienfaisants, capables d'atteindre les plus hautes positions, et sachant être modestes et sans ambition, trouver dans l'exercice de la médecine de la campagne et dans le culte des lettres le bonheur et la tranquillité.

Deus nobis hæc otia fecit.

Munaret a été un sage, dans toute l'acception du mot.

Né à Nantua, en 1805, après ses études classiques, le jeune Bugiste vint à Paris commencer la médecine, sous la protection de son *grand* compatriote Richerand qui le prit comme élève dans son service, et le recevait chez lui comme un fils.

Comment de Paris alla-t-il passer sa thèse à Montpellier? Je l'ignore. Toujours est-il qu'il la passe le 15 mars 1830, sur un sujet moitié littéraire, moitié médical : « La médecine de l'étude », inaugurant dès sa première production les sujets qui l'attacheront toute sa vie et qu'il se plaira à traiter dans ses causeries : la philosophie, la littérature dans leurs rapports avec son art.

Peu d'années après, il publia des livres qui le classèrent parmi les meilleurs écrivains de la médecine : *Le médecin de campagne et ses malades*. Puis quelques mois plus tard, vient la *Promenade chirurgicale à Lausanne*, vulgarisation des appareils ingénieux du chirurgien Mayor.

Munaret s'établit quelque temps à Lyon ; mais il ne put y rester : ses goûts l'attiraient ailleurs.

« Comment, dit Gailleton, cet esprit si distingué, si fin, si délicat, a-t-il pu s'acclimater aux rudes labeurs de la médecine rurale? C'est que Munaret était un amant passionné de la nature, du soleil et des fleurs ; c'est qu'à la

campagne seulement il pouvait concilier ces deux incompatibles : l'exercice, la vie du corps, et la méditation, la vie de l'intelligence.

« Dans ses courses lointaines, il chemine en songeant à ses livres, à l'anecdote du jour, à l'idée de demain ; une pensée heureuse vient-elle à son esprit, vite elle est inscrite sur ses tablettes qui constitueront une mine inépuisable pour l'écrivain. »

Et pendant quarante ans Munaret a trouvé le moyen de concilier les exigences d'une pratique difficile, pénible comme la pratique rurale, et le culte des lettres et des arts.

Pendant cette longue période, il a fourni à la *Gazette médicale*, au *Lyon médical*, à des journaux de Paris des causeries empreintes d'un charme idéal, éloignées de tout esprit de coterie, traitant les questions d'hygiène, de médecine, sans souci des doctrines, des opinions, au gré de ses vœux, de ses désirs, de ses aspirations.

Un tel esprit ne pouvait se désintéresser des questions de solidarité professionnelle. Aussi le voyons-nous membre fondateur, et des plus empressés, de l'Association des médecins du Rhône. Pendant son court passage à Lyon, il jette les bases d'une institution clinique qui a pris depuis le plus large essor : le Dispensaire. Entre temps il prône l'alimentation par la viande de cheval, et devient dans la région lyonnaise le Decroix de l'hippophagie.

Munaret fut un écrivain aimable ; il fut plus : il fut un homme de bien, qui a laissé dans le pays où il a exercé les plus touchants souvenirs.

Un écrivain de sa trempe a dû quelque peu manier la lyre : notre érudit confrère Chéreau a retrouvé la trace d'un poème datant de son passage en rhétorique, puis de quelques poésies, une entre autres, qui date de 1829,

intitulée : « Ma maladie », et que je reproduis d'après le *Parnasse médical français*.

Ci-gît, étendu sur son lit,
Un bon vivant, mauvais malade,
Buvant la tisane et l'ennui,
Pour expier mainte escapade.
Malgré mon modeste taudis,
Quelqu'un vient... C'est un camarade,
Ah ! pour voir un sincère ami,
Je suis content d'être malade.

L'ami s'en va, l'ennui revient,
Je jure, je bâille et sommeille ;
Je rêve creux, je ronfle enfin,
Quand le bonheur frappe et m'éveille.
De Lisette un léger sourire,
Fait oublier la limonade ;
Et pour goûter ce seul plaisir
Je suis content d'être malade.

Pourtant, on vante la santé ;
C'est un chimérique avantage ;
Je vis heureux et visité,
Depuis qu'elle a fui mon étage.
J'inspire intérêt et pitié ;
A la fin je me persuade
Qu'avec l'amour et l'amitié
L'on est content d'être malade.

PUBL. — Sur le traitement du bronchocèle chez l'espèce canine par l'iode. Montpellier, 1825.

Médecine de l'étude. Thèse de Montpellier, 55 pages, 1830.

Sur le traitement des fièvres intermittentes par le chlorure d'oxyde de sodium. Concours pour le prix Montyon, 1835.

Lettres au D^r Mayor sur les appareils hyponarthéciques.

Du médecin de campagne et de ses malades, mœurs et sciences, 2 vol. in-8°. Lyon, 1836.

Dispensaire spécial pour le traitement des vénériens indigents de la ville de Lyon, son but et ses moyens, in-8°. Lyon, 1841.

Annuaire de l'économie médicale pour 1845, 1 vol. in-18, 258 pages. Paris, 1845.

Causeries du mois, in-8°. Lyon, 1850.

Nombreux articles dans la *Gaz. médicale de Paris*, le *Journ. des sc.*

physiques, la *Revue sébusienne*, le *Journal de médecine de Lyon*, le *Lyon médical*.

Un musée de médecine à Lyon. *Lyon médical*, 1^{er} avril 1877.
Causeries du mois. *Lyon méd.*, 1877-78.

NEPPELÉ (Pierre-Frédéric), né à Montluel, le 25 septembre 1788, mort à Ecully (Rhône), le 27 avril 1847.

Neppelé fit ses études au collège de Lyon, dont Montluel n'est distant que de 20 kilomètres ; il commença ses études de médecine à Lyon où il fut reçu interne (promotion de 1810¹). Puis il alla les compléter à Paris, fut admis successivement élève à l'École pratique et nommé au concours du 28 novembre 1810 interne des hôpitaux de Paris, avec son compatriote Troccon, avec Cloquet, Pariset, Brachet...

Il passe sa thèse en 1812 et revient exercer à Lyon. En 1830 il était admis comme membre de la Société littéraire, et ses travaux remarquables sur la fièvre intermittente qu'il étudia dans son pays natal et dans les Dombes lui valurent le titre de correspondant de l'Académie de médecine de Paris.

Lors de la grande question soulevée par Boudin sur l'antagonisme de la phtisie et de la fièvre de marais, il prit fait et cause pour cette doctrine qu'il défendit chaleureusement, dans une lettre adressée à l'Académie de médecine.

Atteint plusieurs fois lui-même de l'épidémie qu'il s'était donné pour mission de combattre, sa santé s'altéra sensi-

1. Neppelé a dû donner sa démission d'interne de Lyon presque aussitôt après sa nomination (11 avril), car il concourt à l'internat de Paris et est reçu la même année, 28 novembre. Son collègue Brachet a été également nommé à Lyon et à Paris, à ces mêmes concours.

blement et il se retira à Lyon. Il fut nommé médecin de l'Antiquaille (Beaugrand, *Dict. encycl.*).

PUBL. — Dissertation de physiologie pathologique sur les fausses membranes et les adhérences. Thèse de Paris, 17 avril 1812.

Essai sur les fièvres rémittentes et intermittentes des pays marécageux, in-8°, 307 pages. Paris, 1828.

Des fièvres endémiques de la Bresse, in-8°. Paris, 1829.

Traité sur les fièvres rémittentes et intermittentes, leurs symptômes et leur traitement, in-8°. Paris, 1835.

Des eaux minérales de Saint-Alban et de leur valeur thérapeutique, in-8°. Lyon, 1843.

Sur les altérations de la rate dans leurs rapports avec les fièvres intermittentes. *Journ. de méd. de Lyon*, 1841.

Sur la surexcitation nerveuse cérébrale dépendant de la commotion du cerveau. *Ibid.*, 1843.

Note sur la phtisie dans les pays marécageux. *Bull. Acad. de méd.*, IX, 1843.

NICOD (Barthélemy), né à Arbent, en 1748, mort à, vers 1830.

Reçu maître en chirurgie au collège de Belley, le 2 juillet 1771.

NIVIÈRE (Roch), né à Belley, en 1742, mort à Bourg, en 1821.

Reçu docteur en 1762 à Montpellier, il fut médecin pensionné à Saint-Trivier-de-Courtes jusqu'en 1789. Il vint alors à Bourg, où il fut nommé médecin de l'hôpital (800). C'est probablement son fils qui a été élève de la Patrie, à l'École de santé.

Il faisait partie de la Société d'émulation de l'Ain, et octogénaire il se livrait encore au culte de la poésie, et lisait à ses confrères une fable intitulée : *Le Dogue, le Singe et le Perroquet*.

NIVIÈRE, né à Bourg, en 1774, mort à Bourg, en...

En l'an III, Nivière avait été envoyé comme élève de la Patrie à l'École de santé de Paris.

NYD (Alexandre), né à Bourg, en 1824, mort à Lyon, en 1861.

Interne des hôpitaux de Lyon de la promotion de 1854, Nyd se fixa à Lyon où il mourut tout jeune et à peine installé. Je n'ai pu trouver la mention de sa thèse. Peut-être est-il mort avant d'avoir été reçu docteur.

OLIVIER, né à Meximieux, vers 1750, mort à Meximieux.

Docteur en chirurgie à Meximieux. Grand-père d'Olivier Constantin.

OLIVIER (J.-A. Constantin), né à Bourg, le 10 février 1806, mort à Laon (Aisne), en septembre 1851.

Olivier, comme beaucoup de jeunes Bressans, a débuté à Bourg, où il s'initia aux premiers éléments des études médicales et de la pratique hospitalière. Il alla terminer ses études à Paris, fut élève de Richerand son compatriote, élève de l'École pratique, et passa sa thèse en 1828.

Il revint se fixer à Montluel, puis plus tard à Bourg. Il mourut jeune encore, d'une affection cardiaque.

PUBL. — Dissertation sur la métrite aiguë, Thèse de Paris, 27 février 1829, dédiée à M. le Dr Pacoud, professeur à l'École d'accouchements de l'Ain, et à son grand-père, docteur en chirurgie.

De la fièvre pernicieuse dans les pays marécageux de Dombes et de la Bresse, in-8°. Bourg, 1845.

OLIVIER (Antoine-M.), né à Villereversure, le 21 octobre 1812, mort à Bourg, en 1869.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1° faire l'énumération des principaux médicaments fournis par la famille des légumineuses en les rangeant suivant les analogies qui existent entre eux ; 2° des dispositions sur lesquelles repose

la distinction du corps et du col de l'utérus; 3° des signes à l'aide desquels on distingue les abcès urinaires des abcès stercoraux; 4° de l'influence de la saignée générale sur l'absorption. Thèse de Paris, 17 mai 1838.

ORDINAIRE (Pierre-Casimir), né à Pont-de-Vaux, vers 1800¹, mort à Nantua, en 1872.

Ordinaire a fait ses études médicales à Lyon où il a été reçu interne des hôpitaux en 1820. Il alla passer sa thèse à Strasbourg et revint à Bourg, puis à Mâcon, pour s'occuper plus de journalisme, de politique et d'histoire naturelle que de médecine. Il a été secrétaire de la Société d'horticulture de Mâcon et il a dirigé plusieurs journaux, le *Progrès de Saône-et-Loire*, le *Bien public*; il a publié la *Mouche*, l'*Union républicaine de Saône-et-Loire*.

Ordinaire cultivait la poésie à ses moments perdus, et sa collection de Fables et Toasts montre une série de petits poèmes dont quelques-uns sont bien venus.

Son toast au banquet des jardiniers (1860) est plein d'humour et d'esprit.

« Je propose de boire aux Carottiers : n'est-ce pas dire à votre santé ?

Car vous êtes, Messieurs, d'habiles jardiniers
 Dès lors je vois en vous d'illustres carottiers.
 Un banquier a sa caisse, un jardinier ses hottes ;
 L'un sèmera son or, et l'autre ses carottes.

 Dans le monde ici-bas, et dans le grand surtout,
 On voit, non patentés, des carottiers partout.

 Un ami d'aujourd'hui vous offrira sa bourse :
 C'est promesse banale, et faite au pas de course,
 Le jour où le besoin vous force à recourir
 A l'offre généreuse, adieu son souvenir !

1. Chereau, *Dict. de Dechambre*, le fait originaire de Morez (Jura). La plupart des autres biographes et l'*Annuaire de l'internat de Lyon* donnent bien Pont-de-Vaux.

C'était une carotte, et carotte assez belle !
 On la dit très ancienne, elle est toujours nouvelle.
 Une femme vous jure amour, fidélité :
 Carotte ! Et pour l'époux, c'est réciprocité.
 On nous promet la paix, c'est la féconde guerre.
 En attendant la poule ou la vache moins chère,
 On croque une carotte. O légume adoré !
 Longtemps, longtemps encore, tu seras dévoré.
 On te croquera cru, car nous pouvons bien dire
 Que Mâcon n'a pas l'eau nécessaire pour te cuire.
 L'eau reste un don promis par tout municipal :
 Cette carotte est vieille, et se digère mal.
 Enfin mon long discours, d'une allure assez sotté,
 Ne passera-t-il pas pour énorme carotte !
 C'est donc avec raison qu'en maître jardinier
 Je propose de boire au parfait carottier. »

Voici un autre toast à la fièvre :

Laissons en gémissant de joyeux invités
 Trinquer dans un banquet et boire à leurs santés.
 Mais nous qui, par état, vivons de maladie,
 Qui profitons des maux qui menacent la vie,
 Portons ensemble un toast à la fièvre... à ce mal
 Pour nous si productif, pour d'autres si fatal.

 Buvons à cette fièvre, honorables confrères,
 Au risque de l'avoir, vidons souvent nos verres.
 Abusons en ce jour de ce poison vermeil
 Qui conduit à la mort, que suit un doux réveil.

PUBL. — Essai sur l'accouchement qui nécessite l'emploi des instruments chirurgicaux, 37 pages. Thèse de doctorat. Strasbourg, 2 août 1826.

Fables de l'Horticulteur et autres fables, in-8°, 104 pages. Nantua, 1864; ce recueil contient 103 fables.

Fables et Toasts, suite des Fables de l'Horticulteur, in-8°. Mâcon, 181 pages, 1865.

Biographie du général Joubert et stances au pied de sa statue le jour de son inauguration sur une des places de Pont-de-Vaux, le 22 juillet 1832. Mâcon, 1832.

Aix-en-Savoie pendant la saison des bains, 1839.

Souvenirs de Loèche-les-Bains. Sierre et Loèche, in-24, 1871.

OZANAM (Jean-Antoine-François), né à Bouligneux (canton de Chalamont), le 27 juillet 1773, mort à Lyon, le 12 mai 1837¹.

Descendant d'une famille de magistrats (son père était notaire et capitaine châtelain des Dombes), Ozanam commença ses études à Bourg, puis au séminaire de Lyon. Réquisitionné pour le service militaire, il fut versé dans le fameux régiment des hussards de Berchiny et y gagna rapidement ses épaulettes d'officier. Il prit une part brillante aux batailles de la campagne d'Italie, mais en 1799, il donna sa démission, malgré la proposition du grade de capitaine.

Il avait assez de la carrière militaire et voulut tenter du commerce. Il n'y réussit pas, et se tourna du côté de la médecine, encouragé par un ami, le célèbre chirurgien Marc-Antoine Petit.

En 1810, il est reçu docteur, et exerce à Milan. Mais le joug des Autrichiens lui pèse : il rentre à Lyon, et en 1816 est nommé médecin de l'Hôtel-Dieu.

C'est dans cette ville qu'il est mort, en 1837, des suites d'une chute dans un escalier.

PUBL. — Compte rendu du service médical et des observations faites au Grand Hôtel-Dieu de Lyon depuis le 1^{er} octobre 1823 jusqu'au 31 décembre 1833, in-8°, 133 pages. Lyon.

Histoire médicale, générale et particulière des maladies épidémiques, contagieuses et épizootiques qui ont régné en Europe depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, 4 vol. in-8°. Lyon, 1823, 2^e édit., 1833.

Sur les moyens de décreuser complètement la soie, sans l'énerver et sans employer de substances alcalines. Mémoire couronné par l'Académie de Lyon, 1826.

1. Un de ses fils (il a eu 14 enfants), Charles-Alphonse Ozanam de Paris, élève interne à l'Hôtel-Dieu de Lyon, élève de l'École pratique de Paris a passé sa thèse en 1826. Dissertation sur la variole.

Mémoire statistique pour servir à l'histoire de l'établissement du christianisme à Lyon, in-8°. Lyon, 1829.

Conseils aux bonnes mères sur la grossesse, les couches, l'allaitement, in-8°. Lyon, 1817.

Conseils sur les moyens de se garantir du choléra et sur les premiers soins à donner à ceux qui en sont atteints, in-8°. Lyon, 1832.

Dernière campagne de l'armée franco-italienne sous les ordres du prince Eugène de Beauharnais, en 1813 et en 1814, in-8°. Lyon, 1817.

Statistique de Lyon et du département du Rhône depuis le 1^{er} octobre 1823 jusqu'au 31 décembre 1833. *Acad. des sc. et belles lettres de Lyon*, 1832.

PACCOUD (Louis-Albert), né à Saint-Julien-sur-Veyle, le 23 février 1846, mort à Meyzeriat, en 1884.

Paccoud venait de commencer ses études médicales, lorsque survint la guerre de 1870. Il fut incorporé, en qualité d'aide-major, dans le bataillon des mobiles de l'Ain, et prit part, avec son régiment, aux divers combats de Paris. Il termine ses études, passe sa thèse en 1873, et vient se fixer à Meyzeriat, où il eut à subir, par une bonté qui confinait à la faiblesse, des mécomptes et des ennuis, qui assombrirent sa vie, et amenèrent sa mort, en 1884.

PUBL. — De l'ostéomyélite chronique. Thèse de Paris, 16 mai 1873.

PACOUD (D.-E.), né à Meyzeriat, le 11 juin 1771, mort à Bourg, le 14 mars 1848.

Élève du collège de Bourg, Pacoud commença ses études médicales à Lyon. En 1793, il était à l'hôpital militaire, et c'est de là qu'il partit, comme chirurgien sous-aide-major, de l'armée des Pyrénées-Orientales. Il parcourut rapidement, pendant ces campagnes, les différents grades de la chirurgie militaire.

En l'an III, il est nommé, au concours, chirurgien de

1^{re} classe, et en cette qualité est appelé à diriger les ambulances de l'armée d'Espagne. Pendant l'épidémie qui ravagea cette armée, il fut chargé de la surveillance du service chirurgical des hôpitaux, depuis Tolosa jusqu'à Irun, ligne comprenant quatorze hôpitaux.

En l'an IV il est envoyé à l'armée d'Italie; il s'y montra ce qu'il a toujours été, et l'on ne peut mieux témoigner de ses mérites qu'en citant ce texte de l'ordre du jour à l'armée : « Il ne cessa de prodiguer les soins les plus empressés, les secours les mieux entendus aux militaires malades ou blessés; son zèle le porta souvent à les accompagner au combat, pour les panser sous le feu de l'ennemi. Rien ne lui a coûté pour remplir ses fonctions d'une manière digne d'éloges. »

Une grave atteinte de typhus, au cours de la campagne d'Italie, après la bataille de Novare, le força à demander sa mise à la retraite.

Il vint se fixer à Bourg (an X), et à la première vacance on s'empressa de lui donner la place de chirurgien de l'hôpital. C'est à lui qu'on doit la plupart des réformes heureuses qui se sont faites à cette époque.

Son mariage avec la fille d'un de ses confrères du pays, le D^r Vermandois, l'attacha complètement à Bourg. C'est à son initiative éclairée, et à l'appui que lui prêta le préfet du département, le baron de Martroy, que l'on doit la création de l'École d'accouchements du département de l'Ain, en 1819. Pacoud suivit jusqu'à sa mort, avec intérêt, le développement de cette École, qui rivalisait, à cette époque, avec celle de Lyon, pour l'éducation des sages-femmes, et dont on a pu dire, à l'Académie de Médecine¹, que l'École de l'Ain était une École modèle.

1. Rapport de Pariset.

Pacoud fut, presque sa vie durant, un des professeurs de cette école ; il fut aussi, en même temps, chirurgien en chef de l'hôpital de Bourg.

Ses travaux et ses publications lui valurent une place de Correspondant à l'Académie de Médecine : il était, depuis 1801, membre de la Société d'émulation de l'Ain et en devint un des membres les plus laborieux et les plus actifs. Ses confrères de l'Ain l'appelèrent, en 1846, à présider leur association.

Il était médecin des épidémies, des prisons, du dépôt de mendicité, chirurgien-major de la garde nationale, membre du Conseil de salubrité, inspecteur des hospices du département.

« La vie entière du D^r Pacoud, dit un de ses contemporains, avait été celle d'un ami de l'humanité ; ses derniers moments furent ceux d'un bon citoyen¹. » Il mourut, en effet, presque subitement, en sortant d'une réunion préparatoire pour l'élection des députés ; il s'était dépensé beaucoup comme président, et en rentrant chez lui il s'affaissa doucement, et mourut sans agonie.

PUBL. — Sur les ulcères des pays marécageux. Thèse in-4°. 40 pages. Paris, 18 messidor, 1803.

Exposé des travaux et de l'enseignement suivi à l'École d'accouchements de Bourg, in-8°. Bourg, 1820.

Compte rendu sur l'École d'accouchements, in-8°, 23 pages. Bourg, 1823.

Compte rendu de la pratique des élèves sages-femmes de l'École de l'Ain pendant l'année 1823, in-8°, 38 pages. Bourg, 1824.

Notice historique sur la propagation de la vaccine dans le département de l'Ain de 1808 à 1839, in-8°. Bourg, 1840.

Situation de l'École d'accouchements de l'Ain en 1837, in-8°, 16 pages. Bourg, 1840.

1. D^r Ebrard. Notice biographique. *Journ. de l'Agricul.*, page 257, 1848.

PAGÈS (Claude-François), né à Curciat-Dongalon, en 1789, mort à Pont-de-Vaux, en 1842.

Chirurgien de 3^e classe aux armées, Pagès devint élève de l'École pratique et des hôpitaux de Paris.

PUBL. — Recherches sur les phénomènes produits par l'introduction des liqueurs alcoolisées dans l'organisme. Thèse de Paris, 3 mai 1845.

PANISSET (Louis-François), né à Oyonnax, en 1830, mort à Oyonnax, le 28 octobre 1868.

PUBL. — De la maladie appelée fièvre typhoïde, Thèse de Paris, 29 août 1856.

PAPILLON (Michel), né à Seyssel, au xvii^e siècle.

Ce médecin n'est connu que par une traduction des Distiques de Caton ¹. Le Roux de Lincy, à la page 27 de sa préface, dit, à propos du livre de Gromet : « Le second volume des motz dorez du grand et saige Cathon », qu'on compte d'autres traductions de ces Distiques, parmi lesquelles celles de Michel Papillon, de Seyssel, docteur en médecine.

PARADIN (Jean), né à Vonnas, dans la Bresse ; à Cuisseaux, suivant les uns ; à Louhans, suivant d'autres bibliographes ; à Saint-Jean-de-Losne, d'après Éloy.

Paradin était parent de Guillaume Paradin, doyen de Beaujeu ; il étudia la médecine à Dijon et a publié une série d'œuvres, plus littéraires que médicales.

Il écrivait son nom avec deux R (Parradin), et, dans ses

1. Le Roux de Lincy. Le livre des proverbes français, précédé de recherches historiques sur les proverbes français et leur emploi dans la littérature du moyen âge et de la Renaissance, 2^e édition. Paris, 1859.

écrits ne s'intitula jamais que clerc de greffe au Parlement de Dijon.

D'après le P. Jacob ¹ et l'abbé Papillon ², contrairement aux critiques de la Croix du Maine ³ et de P. Nicéron, il était bien médecin, et avait même été médecin de François I^{er}. Si son titre de docteur ne peut être contesté, il n'en est pas de même pour sa naissance dans l'Ain proprement dit. Il semble plutôt originaire de la Bresse chalonnoise (Saône-et-Loire.)

PUBL. ⁴. — Micropœdia de Jean Paradin, in-12, 407 pages. Lyon, 1546. Les pièces contenues dans ce recueil sont en vers ; en voici les titres :

La misère et calamités du tems,
 Dialogue de la mort et du pèlerin,
 Cent quatrains contenant les cent distiques latins de feu M. Fauste.
 Epigrammes ⁵.

PAULY (Victor-Charles-Aimé), né à Saint-Jean-le-Vieux en 1792, mort à Saint-Jean-le-Vieux, vers 1843.

Ancien élève de l'École pratique, Pauly a exercé dans son pays natal.

PUBL. — Dissertation sur la dysenterie. Thèse de Paris, 12 juillet 1817.

PÉLISSIER (Nic.-Paul-François), né à Bourg, le 20 germinal an VII, mort à Pont-de-Veyle, en 1866.

PUBL. — Essai sur l'allaitement. Thèse in-8^o, 36 pages. Montpellier, 1825.

1. Jacob. De scriptoribus Catilonensibus.

2. Abbé Papillon. Bibliothèque des auteurs de Bourgogne, tome II. Dijon, 1742.

3. Les bibliothèques françaises de la Croix du Maine et de Du Verdier, tome I, page 566, 1772.

4. *Une histoire de Savoie*, par Paradin, a été publiée en 1602. C'est probablement un de ses descendants.

5. Abbé Papillon. Bibliothèque des auteurs de Bourgogne.

PELOUX (Claude-Antoine-Marie), né à Montrevel, en 1789, mort à Bourg, le 22 septembre 1854.

Peloux étudia la médecine à Lyon, puis à Paris, où il fut élève de la Faculté et membre émérite de la Société d'Instruction médicale. Reçu docteur à Paris, il se fixa d'abord à Thoissey, puis à Bourg, où il a exercé presque jusqu'à la fin de sa vie. Praticien estimé, il avait reçu la médaille d'or pour la vaccination, une médaille d'or pour l'épidémie de choléra de 1832.

PUBL. — Essai sur l'époque critique et sur les moyens propres à prévenir les accidents et les maladies qui en dépendent. Thèse de Paris, 3 août 1812, dédiée à la mémoire de son aïeul Huchet, docteur en chirurgie.

Organisation des secours à donner aux malades dans les campagnes. *Soc. d'émulat. de l'Ain*, 1817.

Sur la fièvre épidémique qui s'est manifestée et a fait des ravages dans la commune de Revonnas. *Soc. d'émul. de l'Ain*, 1816.

PENEY (Alfred), né à Saint-Genis, le 3 août 1817, mort à Gondokoro (Égypte), le 21 juillet 1861.

Élève au collège de Saint-Claude, le plus rapproché de son pays natal (pays de Gex), puis à celui de Nantua, Peney vint à Lyon commencer ses études de médecine¹. Il passe sa thèse à Montpellier, en 1837. L'année suivante, 1838, il est nommé chirurgien auxiliaire de la marine. Dans ce poste, il a l'occasion de lier connaissance avec Clot Bey, inspecteur général du service de santé en Égypte, qui se l'adjoint comme secrétaire. A partir de ce moment, Peney devient un fonctionnaire égyptien, il est nommé médecin-major de l'armée du vice-roi, médecin inspecteur des troupes de Khartoum. Il resta attaché à ce poste pendant quinze ans.

1. D'après Dufay, Peney aurait été reçu interne des hôpitaux de Lyon. Je n'ai pas trouvé son nom dans l'Annuaire.

C'est là qu'il conçut le hardi projet de remonter le Haut-Nil pour en découvrir les sources. Encouragé dans ce projet, par les savants français, les membres de l'Institut, auprès desquels il s'était ouvert de ses idées et de son ambition, il prépara son expédition.

« Les seuls secours sérieux, dit Dufay, auquel j'emprunte ces documents biographiques, mis à sa disposition par le gouvernement égyptien, intéressé cependant dans cette noble entreprise, se bornèrent à la délivrance d'une autorisation qu'il reçut pour se joindre à une expédition que préparait alors un marchand maltais, M. Debono, connu dans les relations de voyageurs sous le nom de Latif (Latif Effendi).

« Celui-ci n'était pas seulement poussé par l'amour des découvertes ; trafiquant d'ivoire et marchand, même chasseur de nègres, il possédait plusieurs établissements, le long du fleuve Blanc, de Karthoum à Gondokoro. Il avait à sa solde plusieurs centaines de soldats berbères, pour protéger ses équivoques opérations. Audacieux, avide, il avait déjà fait lui-même, sur le Haut-Nil et sur ses affluents, diverses explorations qui n'ont pas été sans profit pour la science, mais qui paraissent avoir eu pour but, avant tout, le commerce et la traite.

« Vers le milieu de juillet 1860, Peney reçut du gouvernement égyptien l'autorisation officielle de son voyage sur le Nil Blanc...

« ... Le 25 décembre suivant, l'expédition atteignit Gondokoro. La première expédition, à l'Ouest, dura du 4 janvier au 1^{er} février 1861. Peney explora les pays de Niambara jusqu'à Mosou. La deuxième expédition, au Sud, compta du 18 février au 6 mars. Avec deux barques légères prêtées par Debono, Peney franchit les rapides de Térémogambo, échoua devant les cataractes de Makèdo, et pour-

suivit encore son voyage, à pied, pendant deux jours. Il atteignit le village de Nieky, en vue de Pic Guiri, sur le Nil. Enfin, il tenta une troisième excursion, à l'Est, dans le pays de Liria, du 3 au 10 avril 1861, avec Debono ; mais atteint d'une dysenterie persistante, il fut obligé de revenir à Gondokoro, où, malgré tous les soins, il succomba le 26 juillet. »

PUBL. — Physiologie des races du Soudan. *Bull. Soc. de Géog.*, 1859.
Ethnographie des races du Soudan. *Ibid.*, 1860.

PERNET (Hippolyte), né à Montréal, en 1843, mort à Bellegarde, en 1881.

Pernet débuta par être employé de commerce, et c'est en prenant sur les loisirs de ses occupations qu'il commença la médecine.

Élève des hôpitaux de Lyon et de Paris, Pernet a passé sa thèse à Paris, en 1873. Il est allé se fixer à Bellegarde, où il avait su, en peu de temps, conquérir une situation des plus enviables. Très estimé, très aimé de ses concitoyens, Pernet est mort prématurément, laissant d'unanimes regrets. C'était un camarade franc, loyal, d'un caractère jovial et bon enfant, qui ne comptait que des amis parmi ceux qu'il a connus. Je me rappelle avec plaisir les heures passées avec lui, dans les jardins de l'hôpital des Enfants-Malades, où j'étais interne, et dont il suivait les services avant sa réception de doctorat.

PUBL. — De quelques considérations sur les fractures du métacarpe. Thèse de Paris, 18 mars 1873.

PERRET (Lupicius-Théodule), né à Treffort, en 1765, mort à, vers 1840.

Reçu docteur à Valence, le 4 juillet 1790.

PERRIER (A.), né à Pont-de-Vaux, en 1797, mort à Saint-Benigne, vers 1862.

PUBL. — Quelques réflexions médico-chirurgicales sur la tumeur et la fistule lacrymales. Thèse de Paris, 20 août 1824.

PERRIN (Jules-Fr.-Alphonse), né à Poncin, en 1813, mort à Montluel, vers 1862.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1^o Des symptômes et du diagnostic de l'endocardite ; 2^o Quelles sont les sources des hémorragies dans les plaies de la partie postérieure de la cuisse ? Thèse de Paris, 16 juillet 1839.

PERRUCHET (Benoit), né à Pont-de-Veyle, en 1802, mort à Saint-Trivier-de-Courtes, en 1863.

Notre compatriote a été reçu officier de santé à Lyon ; il se maria peu après, et vint fixer sa résidence à Saint-Trivier-de-Courtes, mais il n'exerça que très peu de temps la médecine, et s'occupa surtout d'agriculture.

Son fils, docteur de la Faculté de Paris, de 1858, exerce encore à Saint-Trivier-de-Courtes, et a lui-même un fils médecin, interne des hôpitaux de Paris, de 1890, docteur, de 1894, et pratiquant la chirurgie à Dijon.

PETIT, né à Pont-de-Veyle, en 1778, mort à Paris, en

Médecin à Paris, secrétaire de la Société anatomique, en 1807.

D'après Sirand, son parent, Petit mourut jeune.

PUBL. — Exposé des travaux de la Société anatomique pendant l'an XII et l'an XIII.

PEYSSON (Joseph), né à Seyssel, en 1752, mort à, vers 1830.

Docteur de Montpellier, du 18 octobre 1775, ce Peysson est probablement le père d'Anthelme.

PEYSSON (Jean-Claude-Anthelme), né à Seyssel, le 25 décembre 1786, mort à Paris, le 22 mars 1848.

Peysson a débuté, comme tous les jeunes gens de cette époque, dans la médecine militaire. Médecin de l'armée d'Espagne, il fut licencié en 1814, rappelé au service en 1815, et devint médecin en chef de l'hôpital de Sarrelouis.

Une seconde fois, il fut mis en non activité, et rappelé en 1819, comme médecin en chef de l'hôpital de Cambrai. Il fit la campagne d'Espagne en 1823, et en 1830 prit le service de l'hôpital de l'île Mahon ; puis il revint à Cambrai où il est resté jusqu'à sa mort.

Comme son compatriote Gauthier Des Isles, il a concouru pour le prix de poésie, de la Société d'émulation de Cambrai, et publié une plaquette sur la vaccine.

Il avait été reçu docteur à Montpellier.

PUBL. *Réflexions sur la contagion de la fièvre jaune. Journ. univ. des sc. méd.*, 1822.

De la potion stibio-opiacée et des frictions avec une pommade stibiée dans le traitement des fièvres intermittentes. *Arch. gén. de méd.*, mai 1822.

La vaccine, poème, in-8°. Paris, 1820.

Mémoire sur la dyssenterie et la colite aiguë ; moyen de les guérir sûrement, promptement et économiquement, in-8°, Paris, 1840.

PICHET (Gaspard), né à Meximieux en 1787, mort à ... vers 1830.

Pichet avait été reçu docteur à Strasbourg.

PICHOIR (Jean-Louis), né à Thoiry, en 1795, [mort à Thoiry, vers 1857.

Bachelier ès lettres, élève de l'École pratique, membre de la Société d'Instruction médicale.

PUBL. — *Considérations générales sur l'hystérie.* [Thèse de Paris, 9 février 1819.

PICQUET (Jean-Baptiste, né à Nantua, vers 1780, mort à.....

Picquet était, dit Chereau¹, un amant passionné des Muses. Il a publié un très grand nombre de poésies, entre autres un grand poème en trois chants, intitulé : « Le Parnasse ».

PUBL. — Le Parnasse, in-8°, 24 pages, 1828. Besançon.
 Avis au public sur l'emploi raisonné des sangsues, in-1825.
 Bichat et son apothéose, chants lyriques, in-8°. Nantua, 1843.
 Saint Vincent de Paul, poème lyrique. Nantua, 1844.
 Discours sur le charlatanisme, in-8°, 20 pages. Lyon, 1841.

PIGOUD (Louis-Henri-Joseph), né à Bourg en 1779, mort à Bourg, vers 1850.

Reçu docteur à Paris.

PIOLLET (Pierre), né à Talissieu, en 1791, mort à ... en ...

Membre de la Société d'instruction médicale, élève de première classe de l'École pratique, Piollet a été également chirurgien des hôpitaux de la garde royale.

PUBL. — Du moxa et de son application à la carie qui attaque les os du tronc. Thèse de Paris, 26 août 1817.

PIQUET (Joseph-Marie-Melchior), né à Saint-Étienne-du-Bois, vers 1790, mort à Bourg, vers 1830.

Élève des hôpitaux civils de Paris, membre de la Société d'Instruction médicale, Piquet n'a laissé d'autre publication que sa thèse. En 1818, il est présenté comme médecin suppléant de l'hôpital de Bourg et est nommé titulaire en 1829, en remplacement de M. Génard; il démissionne peu de temps après.

PUBL. — Essai sur l'hygiène des enfants, ou de l'influence que les

1. Chereau le donne comme originaire du Jura.

choses physiques et morales exercent sur les enfants et des moyens de les conserver en santé. Thèse de Paris, 13 janvier 1815.

PITION (Louis-Laurent), né à Belley, en 1759, mort à Jujurieux, en 1843.

Reçu maître en chirurgie au collège de Belley, en 1783, Pition a exercé à Jujurieux jusqu'à sa mort.

PLACE (Étienne-Louis-Auguste), né à Bourg, le 8 août 1807, mort à Bourg, le 23 septembre 1880.

Après des études sérieuses à Paris, Place revint une fois sa thèse passée (1830), se fixer à Bourg. Il y fut nommé médecin de l'hôpital en 1845, et fut successivement médecin du collège, du grand séminaire et de divers établissements scolaires ou religieux. « Dans cette situation qui faisait de lui un des médecins les plus en évidence de Bourg, il sut mériter et garder toujours l'affection et la considération générale » (D^r Manjot). Sur ses vieux jours il renonça à la médecine pour se donner aux délassements de l'horticulture¹.

PUBL. — Du diagnostic de quelques maladies de poitrine. Thèse de Paris, 1830.

Rapport sur l'hospice des aliénés à Bourg. Soc. d'émul. de l'Ain 1833.

PONCET (Claude-Joseph), né à Cessy, en 1756, mort à Cessy, vers 1840.

Reçu maître en chirurgie au collège de Bourg, le 16 mars 1779.

1. Un homonyme, Place, Jacques-Etienne Marius, né en 1811, a été interne des hôpitaux de Lyon en 1830, et il est mort pendant son internat (1838). Je n'ai pu déterminer s'il était originaire de l'Ain.

PRIN (Antoine), né à Lagnieu, en 1784, mort à Lagnieu, vers 1857.

PUBL. — Considérations générales sur les propriétés vitales et les phénomènes variés de la reproduction dans les êtres organisés. Thèse de Montpellier, 12 janvier 1807.

RABUEL (Claude-Marie), né à Châtillon-les-Dombes, en 1761, mort à Châtillon, en 1842.

Reçu maître en chirurgie au collège de Bourg, le 4 août 1786.

RACURT, né à Dagnieu, en 1814, mort à Dagnieu, en

.....

PUBL. — Essai sur les mouvements et les bruits du cœur. Thèse de Montpellier, 1840.

RASUREL (Marius), né à Brenod, en 1852, mort à Pont-d'Ain, en 1896.

Après des études classiques au collège de Nantua, Rasurel fut nommé interne des hôpitaux de Bourg, puis il alla suivre les cours de la Faculté de médecine de Lyon; il y passa sa thèse en 1882, et vint se fixer à Pont-d'Ain, où il est mort prématurément, à l'âge de quarante-quatre ans.

PUBL. — Relation d'une épidémie de diphtérie à Bourg et dans les environs. Thèse de Lyon, 12 juillet 1882.

RAVET (Jean-Baptiste), né à Lhuis, en 1810, mort à Lhuis, vers 1863.

PUBL. — Sur la nature, le siège et le traitement des fièvres intermittentes. Thèse de Paris, 21 août 1833.

RAYMOND (David-Mathieu), né à Collonges, en 1750, mort à Collonges, entre 1830 et 1835.

Reçu maître en chirurgie au collège de Genève, le 2 décembre 1771, Raymond était venu se fixer à Collonges.

RÉCAMIER (Anthelme), né à Belley, mort à..., en 1792.

Chirurgien à Belley, cousin du grand Récamier, et un de ses premiers maîtres avec Tenand et Gonet, il avait épousé sa cousine, M^{lle} Récamier, sœur du célèbre banquier. Sa fin fut tragique. « Appelé en consultation en 1792, auprès du marquis d'Yonne, il revenait le soir à cheval, lorsque quatre hommes armés et masqués l'assaillirent auprès de rochers déserts, et le blessèrent grièvement. Le reconnaissant alors, ils lui exprimèrent les regrets que leur causait leur erreur. Ils l'avaient pris pour un autre. Ils confectionnèrent un brancard, et allèrent le déposer sur le seuil de sa maison de campagne, où on le trouva le lendemain.

Il ne survécut pas à cette agression¹.

RÉCAMIER (Joseph-Claude-Anthelme), né à Rochefort-en-Bugey, le 6 novembre 1774², mort à Paris, le 22 juin 1852.

Il serait difficile, en lisant les divers éloges ou biographies de cet illustre médecin, de se faire une idée bien exacte de son talent, de sa valeur. Loué avec exagération par les uns, critiqué avec dureté par les autres, Récamier

1. Triaire. *Récamier et ses contemporains*. Paris, 1899.

2. Dubois, dans son *Eloge*, indique que Récamier est né à Cressin, près de Belley.

Voyez une étude biographique très complète du D^r Triaire. *Récamier et ses contemporains*.

apparaît pour les premiers comme un génie de grande envergure, auquel il faut passer les caprices d'une imagination exubérante. Pour les seconds au contraire, c'est un esprit étrange, fantaisiste, qui ne se faisait valoir que par ses hardiesses et ses excentricités thérapeutiques.

Récamier ne mérite à mon avis, ni peut-être ces éloges excessifs, ni surtout ce dénigrement systématique. Il serait à coup sûr moins sévèrement jugé de nos jours pour des hardiesses que bien d'autres ont dépassées sans soulever d'orages ni de récriminations.

« Esprit supérieur et inégal, dit Dubois dans son Éloge, pendant près d'un demi siècle, il sembla prendre à tâche d'étonner et de déconcerter ses contemporains par l'élévation et l'instabilité de ses théories, par l'éclat et le désordre de sa parole, par la singularité et l'audace de ses médications. »

Ces innovations thérapeutiques et son audace seraient, je le répète, moins critiquées à l'heure actuelle.

Un gynécologue de grand mérite, le professeur Tilt, de Londres, lui a consacré dans son *Traité des maladies des femmes*¹, un souvenir ému qui montre à quel degré étaient au contraire appréciés à l'étranger ses travaux et ses découvertes. « Toutes les améliorations modernes, en ce qui regarde les maladies des femmes, viennent de Récamier... Bien que né avec un tempérament ardent, il conserva intactes les saines traditions médicales qu'il avait reçues et il les a transmises sans tache à ses disciples, sans se laisser pénétrer par les doctrines de Broussais, dont le règne était alors universel sur toute la France. Comme chirurgien, Récamier mérite aussi nos louanges, par l'exactitude de son diagnostic et la sûreté de ses opérations...

1. Tilt. *Diseases of women*. Londres, 1853.

Comme professeur, il ne débitait pas d'une manière monotone et soporifique son enseignement, mais il tenait constamment vivace l'attention de ses nombreux élèves, en laissant tomber librement de ses lèvres les trésors de son expérience. A la fertilité de l'invention, à la solidité de sa science pratique, à la fermeté dans l'action, il ajoutait un grand fonds philosophique... »

Ce qu'on peut dire avec juste raison, c'est que dominé par une imagination vive, qui n'avait pu que s'exalter durant la période mouvementée de sa jeunesse, Récamier dépassait quelquefois le but. C'était un homme excessif (Dubois); il faut ajouter qu'il ne l'a été que dans le bien ou ce qu'il croyait être le bien. Mais que de modifications heureuses aux procédés thérapeutiques anciens : que d'inventions originales et fécondes ! l'ouverture des empyèmes, la ponction des kystes du foie, l'ouverture des abcès profonds par les caustiques; le spéculum, les cautérisations utérines, l'hystérectomie... Cette énumération sommaire de travaux de premier ordre aurait dû faire excuser quelques bizarreries ou, pour être plus exact, quelques fantaisies d'un homme de grande valeur. Les opérations dont il a été le précurseur, opérations qui se font aujourd'hui couramment par tous les chirurgiens, étaient des innovations qui pouvaient et devaient paraître dangereuses à une époque où la pratique de l'antisepsie était absolument inconnue. Mais on ne saurait refuser à Récamier l'honneur d'avoir entrevu une ère nouvelle et d'avoir orienté d'une façon brillante la thérapeutique des affections utérines.

Son nom aurait vécu dans la postérité, et il n'aurait pas eu besoin pour cela de l'entrée dans sa famille, d'une jeune et gracieuse femme dont le pinceau de David a immortalisé la radieuse beauté.

Récamier est né dans cette région pittoresque du Bugey,

d'où sont sortis tant de compatriotes éminents. Il eut pour parrain Brillat-Savarin, son cousin. Son père était notaire, son grand-oncle était ce médecin original et savant qui fut attaché si longtemps à la Cour des princes de Savoie, j'ai nommé Grossi (voy. à ce nom), protomédecin des rois Victor-Amédée et Charles-Emmanuel. Il tenait de cet ascendant l'esprit fin et caustique, le jugement pénétrant. Un autre de ses ascendants, son cousin, était chirurgien à Belley.

Élevé par son oncle, l'abbé Récamier, il entre au collège de Belley, tenu par les Joséphistes et se lie sur les bancs du collège avec un de ses compatriotes qui devait le suivre à Paris et y acquérir comme chirurgien une gloire égale à la sienne.

En 1792, Récamier commence à l'hôpital de Belley, sous la direction de deux modestes et savants praticiens, Gonet, chirurgien, et Tenand, médecin de l'hôpital, ses études médicales.

En 1793, la réquisition le réclame. Il part comme chirurgien auxiliaire de 3^e classe dans les ambulances de l'armée des Alpes et vient, avec son corps d'armée, au siège de Lyon. A la reddition de la ville, il quitte sa place d'aide-major et obtient d'être envoyé à l'hôpital de Bourg.

C'est là qu'il se lie d'amitié avec une autre illustration médicale, notre grand Bichat, liaison qui eut sur son caractère une grande influence. Un an à peine s'était écoulé dans les salles de l'hôpital de Bourg que la réquisition réclamait à nouveau Récamier : il demanda à être placé parmi les médecins de la marine et fut envoyé comme chirurgien auxiliaire au port de Toulon. Il est embarqué à la suite d'un brillant examen, comme premier aide-major sur la corvette *Labrune*, puis, un peu plus tard, sur le vaisseau *Ça ira* (ex-*Couronne*).

A sa première sortie, le bâtiment est attaqué par une escadre ennemie, à moitié coulé, et Récamier fait prisonnier.

Il y avait, disait-il, dans une lettre adressée à son père (23 vendémiaire an IV), onze pieds d'eau dans la cale; on établissait six pompes, mais cela allait lentement. Et moi, que faisais-je pendant ce temps-là. Tapi dans un coin, je dévorais un méchant morceau de biscuit qu'on m'avait donné, tant il est vrai que la faim ne perd jamais le droit de s'unir à nos autres maux.

Il fut interné à Saint-Florent, en Corse, où il faillit mourir d'une fièvre putride.

Peu de temps après sa libération comme prisonnier de guerre, il rentra à Toulon, et un an après il quittait le service militaire (1796) et allait à Lyon où il resta près d'une année. Il obtient une place à l'École de santé et quitte Lyon pour Paris, devient élève et l'un des plus brillants de cette École, passe sa thèse sur les hémorroïdes, et commence dès lors cette vie fiévreuse, d'enseignement, de pratique, que la mort seule devait arrêter.

Le 14 pluviôse an VIII, Récamier est nommé médecin suppléant de l'Hôtel-Dieu. En 1803 (19 octobre) il est nommé médecin expectant en remplacement de Bourdier de la Moulière, aussi originaire de l'Ain (Voy. ce nom).

Trois ans plus tard (8 décembre 1806), il passe médecin en chef et devient définitivement possesseur d'un grand service médical.

L'enseignement médical était, et cela d'après le programme imposé officiellement, essentiellement dogmatique. On classait les maladies, les lésions, comme des espèces botaniques; les maladies étaient des variétés d'une nomenclature établie sur des bases presque mathématiques. Le professeur devait, d'après ce programme, diviser

les maladies en un certain nombre de classes ; puis, après avoir établi les caractères de chaque classe de maladies et de ses principales divisions, il devait répéter le même examen sur les genres et sur les espèces, et ce n'est qu'après avoir présenté ainsi l'histoire naturelle de chaque maladie que le professeur pouvait se mettre à considérer les changements que les remèdes peuvent apporter dans la marche des maladies.

On conçoit sans peine qu'un esprit comme celui de Récamier ne pouvait se plier à ce système étroit, à ces classifications surannées. C'était aussi le moment des doctrines de Broussais, doctrines adoptées avec enthousiasme par toute une école. Récamier les envisageait avec dédain. « Son nouvel enseignement avait pris la forme d'une ardente opposition, et, le maître, les allures d'un tribun » (Dubois).

C'est à cette époque qu'il publie ses recherches sur les kystes hydatiques du foie et de la rate, qu'il assure le diagnostic par le procédé de l'acupuncture, et qu'il amène la guérison, difficile et périlleuse alors de ces tumeurs, en ouvrant la poche, et déterminant une inflammation adhésive, par l'emploi des caustiques. C'est à cette époque également que remonte sa découverte du spéculum, cet instrument, si simple et si ingénieux, qui permettait un examen méthodique de l'utérus.

Aidé par cette invention, Récamier étendit alors ses études sur l'appareil génital et fit à ce moment connaître ses études sur les ulcérations du col, sur l'hématocèle péri-utérine, le traitement des abcès péri-utérins, les polypes, le cancer, etc.

L'enseignement de Récamier avait porté au loin sa réputation. Aussi, à la mort de Corvisart, fut-il désigné en première ligne pour la chaire de perfectionnement (11 décem-

bre 1821)). En 1823, une ordonnance royale créa quatre chaires de clinique : une à l'Hôtel-Dieu, une à la Charité, une à la Salpêtrière. Récamier eut la chaire de l'Hôtel-Dieu; les autres furent attribuées à Laënnec, Cazal et Landré Beauvais¹.

Trois ans plus tard, il était appelé à prendre au Collège de France la place de Laënnec. Cette nomination fut l'objet de vives critiques, car le ministre n'avait tenu aucun compte, fait rare, de la liste de présentation du Collège de France et de l'Académie des sciences.

Son passage y fut court; en 1830, son refus de prêter serment au nouveau gouvernement lui attira la révocation de ses deux chaires, du Collège et de la Faculté. On ne pouvait lui enlever sa place de médecin de l'Hôtel-Dieu, et c'est là qu'il continua son enseignement; mais de toutes ses leçons, il n'est rien resté. Souvent improvisées, elles n'avaient aucun lien de coordination. Sa parole ardente, vive, l'entraînait d'un sujet à un autre, au gré des idées qui se pressaient à sa pensée, et les auditeurs ne retiraient de ces séances brillantes que l'impression d'un discours éloquent.

Récamier a tenté, à une époque où la chirurgie ne pouvait, sans dangers graves, songer à ces opérations redoutables, de s'attaquer au cancer de l'utérus et d'enlever l'organe atteint. Il a donc été le précurseur de cette chi-

1. Une amitié étroite liait Récamier et Laënnec; les convictions religieuses étaient aussi ardentes chez le Bugiste que chez le Breton; aussi Laënnec le lui témoigna-t-il en maintes occasions.

Le Dr Triaire (*Chronique médicale*, 1^{er} avril 1901) en cite un exemple :

Le premier stéthoscope de Laënnec, dit-il, une main de papier roulé et séché, maintenue par un morceau de papier vert collé, fut donné par lui à son ami Récamier. Il inscrivit sur sa paroi les mots suivants : « Stéthoscope donné par Laënnec à Récamier ». Récamier attachait un grand prix à ce souvenir.

rurgie abdominale et gynécologique que l'avènement de l'antisepsie et de l'asepsie a permis de développer et d'étendre, sans grands risques, pour la cure d'une foule d'affections et d'infirmités pénibles.

On lui reprochait ses extirpations de l'utérus cancéreux; on lui reprochait même le curettage de l'utérus, bien qu'il eût obtenu par ce procédé des cures radicales et retentissantes.

C'étaient assurément des audaces dangereuses, dans ces temps de chirurgie à cérat, cataplasmes et mains sales. Mais toute opération se faisait, à cette époque, dans des conditions aussi peu aseptiques, et faisait courir au malade des risques égaux. Une amputation de sein, une fracture compliquée de jambe, que dis-je, l'ouverture d'un panaris, d'un abcès minuscule, étaient aussi redoutables. Si Récamier avait pu vivre dans l'ère actuelle, il n'eût rencontré que des admirateurs.

Ses mânes doivent tressaillir d'aise au bruit des statistiques publiées aujourd'hui par les chirurgiens du monde entier; les succès de nos opérateurs le vengent des sarcasmes de ses contemporains.

Si Récamier a été discuté, s'il était discutable comme professeur et même comme médecin, comme homme il était admirable, et les biographes sont unanimes à constater que ses idées religieuses, ses convictions profondes, le laissaient fort tolérant. D'une charité inépuisable, il traitait avec une égale attention pauvres et riches, et le portrait que Dechambre a composé de lui, dans une heure de délassement, peint très exactement le caractère de ce bourru bienfaisant.

D'une constitution robuste, comme les enfants sortis de ces belles montagnes du Bugey, Récamier ne connut pas la maladie. « Vous ne me verrez pas malade, disait-il à ses

amis, je serai frappé et voilà tout. » Et il mourut, en effet, comme il l'avait prédit, brusquement emporté par une attaque d'apoplexie.

« Récamier était, dit un de ses biographes¹, une des intelligences les plus hautes et un des esprits les plus honnêtes du siècle. Il fut non seulement un grand médecin, justement célèbre de son temps, et dont l'histoire a couronné l'illustration, mais il a été aussi grand homme de bien, un vrai saint laïque, c'est-à-dire un homme qui honore la science et l'humanité, comme les saints honorent la religion.

LA VISITE²

C'était un grand vieillard, sec, de droite stature
 La faux du temps avait entaillé sa figure ;
 Mais, bien plus que les ans, les pensers obstinés
 Avaient marqué leur pli sur ses traits ravinés.
 De ses cheveux blanchis les indociles mèches,
 Au feutre à large bord faisant partout des brèches,
 Neigeaient sur les revers et sur le haut collet
 D'un paletot tombant plus bas que le mollet.
 Ses sourcils emmêlés, sorte de ronce grise,
 Couvraient d'étranges yeux, comme aux hommes d'Église
 On en voit quelquefois pour qui le temporel
 N'a pas plus de secrets que le spirituel.
 Et de fait, des sommets où le renom se fonde,
 Il regardait souvent au delà de ce monde.
 Il était bienfaisant ; on le disait bourru,
 Et même assez peu tendre au client accouru,
 Quoique l'on ne citât, de ce que la richesse
 Compte de favoris ainsi que la noblesse,
 Pas un seul cabinet plus hanté que le sien ;
 C'était ce qu'on appelle un grand praticien.
 Un jour, il fut prié, par une lettre expresse,
 D'aller, dans un logis dont on donnait l'adresse,
 Visiter au plus tôt madame Bourrichon.
 « Bourrichon, se dit-il. Est-ce que c'est un nom ?

1. D^r Triaire.

2. Dechambre. *Dict. encyclopédique des sciences médicales.*

Je n'ai jamais connu, certes, ni d'Adam ni d'Ève,
 Madame Bourrichon. D'ailleurs, si je ne rêve.
 Dans ce cul-de-sac — là sont des bouges affreux,
 Où le prix de mes soins est trop haut pour des gueux. »
 La lettre cependant disait : Je vous « conjure »
 Bref il part et met pied devant une mesure.
 » Madame Bourrichon ? — Corridor du sixième.
 » — Du sixième, bon Dieu ? » Il monte tout de même.
 Sur la porte laissée, une clef attestait
 Qu'on entrait sans frapper; il entre. Elle dormait.
 D'un œil inquisiteur il parcourt la mansarde
 Et s'assied. Elle, au bruit, se réveille et, hagarde,
 Rajustant son bonnet, expose au médecin
 Que, d'un mal de poumon ne voyant pas la fin
 Elle s'adresse à lui, prince de la science,
 Qu'elle attend le salut de son expérience;
 Qu'elle a tort de l'avoir mandé dans un taudis
 Mais qu'elle l'a connu chez ses maîtres jadis
 Et que certainement madame la comtesse
 Ne la blâmerait pas de cette hardiesse.
 Il scrute la poitrine, interroge le son,
 Et tous les bruits que fait la respiration.
 L'examen terminé, la formule prescrite,
 — Dix francs, sera-ce assez, Monsieur, pour la visite ?
 Mais lui, se redressant et grossissant sa voix :
 — Non, je ne grimpe pas, Madame, jusqu'aux toits,
 A moins de trois louis ! Puis tirant de sa poche
 Soixante francs en or, de la dame il s'approche,
 Les glisse dans sa main, gagne le corridor
 Et s'il n'était défunt, courrait, je crois, encor.

D^r DECHAMBRE.

PUBL. — Essai sur les hémorroïdes. Thèse de Paris, an VIII.
 Recherches sur les kystes hydatiques du foie et de la rate (*Rev. méd.*, 1825).

Sur l'opération de l'empyème purulent.

Sur les polypes utérins (*Rev. méd.*).

Sur l'ablation de l'utérus cancéreux (*Rev. méd.*, 1829).

Sur les affections puerpérales (*Ibid.*, 1831).

Recherches sur le traitement du cancer par la compression méthodique, simple ou combinée, et sur l'histoire générale de la même maladie, suivies de notes, 1^o sur les forces et la dynamométrie vitales; 2^o sur l'inflammation et l'état fébrile, 2 vol. in-8°. Paris, 1829.

Recherches sur le traitement du choléra morbus, in-8°. Paris, 1832.

Sur les contractions musculaires permanentes par cure locale et sur le succès du massage dans ce cas (*Rev. méd.*, 1838).

RÉGARD (P.-L.), né à Cessy, vers 1812, mort à Gex, vers 1847.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1° de la marche et de la durée de la maladie sous le point de vue du pronostic : 2° quel est le mécanisme suivant lequel se produit la commotion cérébrale, etc. Thèse de Paris, 9 juillet 1838.

RENDU (Louis-François), né à Nantua, en 1789, mort à ..., vers 1840.

Conseiller municipal de Nantua, en 1830, Rendu avait passé sa thèse à Montpellier.

REVEL (Claude-Benoît), né à Bourg, au xvii^e siècle, mort à Bourg, vers 1694.

Revel était docteur en médecine, et fut longtemps recteur de l'hôpital de Bourg.

En 1677, il est recteur avec de Marnion de Bouvent, le conseiller Vuillard, seigneur de Chareyziat et Pierre Berthaut, marchand.

En 1683, il est encore recteur, de même en 1686, 1689. A cette date, il y a six recteurs au lieu de quatre. Son nom disparaît des Archives après cette date.

REVERCHON (Fr.-Antoine-Valentin), né à Nantua, en 1794, mort à Jujurieux, vers 1840.

Membre de la Société d'instruction médicale.

PUBL. — Dissertation sur la péripneumonie aiguë. Thèse de Paris, 3 août 1819.

REYDELLET (Cl.-Armand), né au Grand-Abergement, vers 1765, mort à ..., en 1834.

Reçu maître en chirurgie au collège de Belley, le 6 septembre 1790.

REYDELLET (Armand-Aimé-François), né à Dortant, en 1779, mort à ...

Cet homonyme du précédent est-il de la même famille ? Je n'ai pu avoir de renseignement sur ce point.

Élève de l'École de santé, choisi comme élève de la Patrie, par le district de l'Ain, membre de la Société médicale, Reydellet a passé sa thèse à Paris, en l'an XI.

PUBL. — Essai sur la maladie pédiculaire ou phthiriose. Thèse de Paris, 15 frimaire an XI.

REYDELLET (Julien-Élysée), né à Nantua, en 1794, mort à Cornod (Jura), le 1^{er} septembre 1856.

Ce compatriote a suivi une carrière accidentée. Élève au lycée de Marseille, puis au lycée Napoléon, à Paris, Reydellet se présenta à l'École polytechnique, et y entra en 1812¹. Avec ses camarades, il se trouvait aux portes de Paris, pour la défense de la capitale en 1814 ; il fut blessé dans les combats de Clichy et démissionna quelque temps après.

Il commença alors ses études de médecine et passa sa thèse à Paris, puis il vint se fixer à Nantua, où il exerce jusqu'en 1830. Il était alors conseiller municipal.

A ce moment, par suite de quelles influences ou disposi-

1. Sur les registres de l'École polytechnique, on trouve mention d'un autre Reydellet Hector A.-A., entré à l'École en 1806, à l'âge de dix-neuf ans, sorti en 1808 dans les Ponts et Chaussées, et retraité ingénieur ordinaire. C'était peut-être un de ses parents.

tions, je l'ignore, il abandonne la médecine et est nommé sous-préfet de Nantua.

Il fut un fonctionnaire habile et dévoué de Nantua et passa sous-préfet à Rocroy en 1838, à Montbéliard en 1839. La révolution de 1848 le fit mettre en disponibilité, mais en 1850 il fut rappelé à l'activité et nommé sous-préfet à Belley. Il n'y passa que trois ans. En 1853, il prenait sa retraite et allait se fixer à Cornod, dans la famille de sa femme, la veuve du colonel Albert. Il succomba en 1856, aux suites d'une affection cardiaque.

PUBL. — Essai sur la nuit. Thèse de Paris, 25 juin 1819.

La thèse porte les mentions d'ancien élève de l'École polytechnique, d'ancien élève des hôpitaux de Paris et d'élève de l'École pratique. Ce travail est divisé en deux parties, une d'étude physique et météorologique, l'autre d'hygiène, l'influence de la nuit sur l'économie animale.

RICHERAND (Balthazar-Anthelme), né à Belley, le 4 février 1779, mort à Paris, le 23 janvier 1840.

Le grand chirurgien, qui prit, avec son jeune condisciple du Bugey, Récamier, le chemin de la capitale, et y gagna de haute lutte les situations les plus enviées et les plus brillantes, n'était guère destiné à la médecine, si la nature avait obéi aux lois de l'atavisme. Son frère était notaire; notaire aussi son grand-père, et son bisaïeul et son trisaïeul. Quatre générations de gens de robe, et, dit, non sans malice, Dubois (d'Amiens), dans son éloge, « ce qui peut être plus rare alors chez les notaires, avec une réputation non moins méritée d'esprit et d'amabilité ».

Où le jeune Richerand prit-il le goût de la médecine? Comment l'idée lui vint-elle? Il est probable que les troubles profonds apportés par la Révolution dans les positions sociales ne furent pas une des moindres causes de cette détermination. « Forcé, a-t-il raconté, de choisir un

état, en 1794, temps affreux où l'égalité, chimérique et sanglante déesse, promenait sur toutes les têtes son redoutable niveau, je me livrai à l'étude de la chirurgie, comptant trouver, dans l'exercice d'un acte où les Français avaient la réputation d'exceller, des ressources assurées contre les calamités d'un sinistre avenir. »

Élève au collège des Joséphistes de Belley, lié d'amitié avec le jeune Récamier, qu'il devait retrouver à Paris, Richerand fit ses premières études médicales sous la direction d'un praticien distingué de Belley, le D^r Tenand. A dix-sept ans, le maître le force à le quitter, pour aller à Paris.

La Convention venait de réorganiser l'enseignement médical en créant l'École de santé de Paris. Richerand y est admis comme élève, et en peu de temps y prend la première place. Il publie, sur les bancs de cette école, les analyses des leçons professées, et les examens critiques qui lui valurent l'amitié de Cabanis, enthousiasmé du talent du brillant écrivain. En 1799, à vingt ans, le jeune étudiant passe sa thèse sur les fractures du col du fémur.

Il faillit être pris à ce moment par la réquisition militaire : sa nomination de chirurgien de 3^e classe était déjà signée, lorsque l'appui et les demandes d'amis influents le firent rester à Paris. Cette faveur était justifiée : quelques mois plus tard Richerand publiait (vingt et un ans) ses Nouveaux éléments de physiologie, livre qui eut un succès considérable, car il eut en quelques années onze éditions et fut traduit dix-sept fois. Écrit d'un style attrayant cet ouvrage péchait peut-être par des citations trop étendues, empruntées à divers physiologistes. Chaussier, piqué au vif de ces emprunts mal déguisés, s'en vengeait en appelant l'ouvrage : « Ma physiologie, de Richerand ».

Physiologiste de talent, plus vulgarisateur qu'expérimentateur, Richerand aspirait à un poste où il pût se faire un nom, se tailler une place à la hauteur de son ambition.

Le 28 frimaire an IX, la Commission administrative des hôpitaux le nommait chirurgien en second de l'hôpital du Nord (actuellement l'hôpital Saint-Louis).

C'est pendant cette période d'exercice chirurgical que notre compatriote publie sa Monographie chirurgicale. Il traçait dans cet ouvrage un tableau précis de l'état de la chirurgie française, de la pratique telle qu'on devait la concevoir et ce livre était venu à son heure, au moment où les champs de bataille fournissaient aux chirurgiens de trop nombreux matériaux d'enseignement.

En 1806, Richerand est nommé chirurgien-major de la garde de Paris et de la garde départementale. L'année suivante, il gagne son bâton de maréchal. La chaire de pathologie chirurgicale était devenue vacante par la mort de Lassus. Un choix unanime y désigna Richerand. Ce fut un hommage rendu aux mérites du jeune chirurgien, que cette triple désignation par l'Institut, par les inspecteurs généraux des études et par les professeurs de l'École. Sur ces trois listes, Richerand obtint la presque unanimité des suffrages, et l'empereur ratifia, par un décret, le jugement de ses pairs. Le 23 juin 1807, il prit possession de cette chaire qu'il quitta, en 1818, pour la chaire de médecine opératoire.

Son talent de professeur ne fut pas malheureusement à la hauteur de son talent d'écrivain. Quoiqu'en ait dit son compatriote Brillat-Savarin : « On n'a pas la parole plus consolante, la main plus sûre ni l'acier plus rapide » Richerand ne fut pas un de ces chirurgiens remarquables par leur habileté opératoire, et il ne compensait pas ce défaut par le brillant de l'élocution. Malgré ces imperfections,

qu'on oubliait lorsqu'on lisait ses ouvrages, Richerand était arrivé à la situation la plus haute et la plus enviée. En 1814, les soins qu'il donna aux blessés des armées ennemies lui valurent, de la part des souverains alliés, les plus hautes récompenses. L'empereur de Russie le fit commandeur de Sainte-Anne et chevalier de Saint-Wladimir; le grand duc de Bade, titulaire de l'ordre militaire de Frédéric; le roi de Prusse, lui décerne la médaille d'or de l'armée. En 1815 il était anobli, et en 1829 le roi lui conférait le titre de baron.

Vers 1832, Richerand songea à la retraite; il ne gardait que son cours, l'hôpital et le jury de la Seine qu'il présidait depuis dix années et passa tous les instants que lui laissaient ces fonctions dans sa propriété de Villecrennes. C'est là qu'il écrivit son ouvrage philosophique sur la Population dans ses rapports avec le gouvernement. Il est mort en 1840 et a été enterré à Villecrennes.

Richerand a laissé le souvenir d'un écrivain hors pair, élégant et précis; d'un praticien de valeur, mais peu maître de lui, impressionnable à l'excès, et n'ayant pas les qualités maîtresses du grand chirurgien. Comme professeur, Richerand ne possédait pas davantage les qualités nécessaires.

Aussi comprend-on difficilement l'animosité qu'il avait contre un de ses compatriotes, médecin comme lui, anatomiste génial. Pourquoi cette ardeur à combattre Bichat et à ne lui rendre justice que lorsque la mort l'eût frappé.

Plus tard, c'est à Desault qu'il s'attaque, puis à Dupuytren, dont le caractère hautain, impérieux, pouvait facilement porter ombrage à ses voisins, et provoquer de sourdes haines.

Inutile d'insister. Tous les historiens s'accordent à blâ-

mer ces écarts, qu'on voudrait n'avoir pas à signaler chez un homme de cette valeur.

PUBL. — Dissertation anatomico-chirurgicale sur les fractures du col du fémur. Thèse de Paris, 1799.

Réflexions critiques sur un ouvrage du citoyen Bichat ayant pour titre « Traité des membranes », in-8°, 20 pages. Paris, an VIII.

Nouveaux éléments de physiologie, in-8°. Paris, 1801, 11 éditions et 17 traductions.

Leçons du citoyen Boyer sur les maladies des os, rédigées en un traité complet de ces maladies, 2 vol. in-8°. Paris, 1805.

Nosographie et thérapeutique chirurgicales, 3 vol. in-8°, 1805-1806, 5 éditions et plusieurs traductions.

Des erreurs populaires relatives à la médecine, in-8°. Paris, 1810.

De l'enseignement actuel de la médecine et de la chirurgie, in-4°. Paris, 1816.

Notice sur la vie et les ouvrages de Bordeu, in-8°. Paris.

Histoire d'une résection des côtes et de la plèvre, in-8°. Paris, 1818.

Éloge de Cabanis, in-4°. Paris, 1808.

Rapport sur les premiers travaux de la section de chirurgie de l'Académie royale de médecine, in-4°. Paris, 1820.

Histoire des progrès récents de la chirurgie, in-8°. Paris, 1825.

Des officiers de santé et des jurys médicaux chargés de leur réception, in-8°. Paris, 1834.

De la population dans ses rapports avec la nature des gouvernements, in-8°. Paris, 1837.

Nombreux articles des Dictionnaires et dans les journaux de l'époque.

ROBERT (Michel), né à Fareins, en 1810, mort à..., vers 1850.

Reçu docteur à Montpellier.

ROBIN (Charles-Philippe), né à Jasseron, le 4 juin 1821, mort à Jasseron, le 6 octobre 1885.

Toute la génération médicale, de 1860 à 1880, a connu le professeur Robin. Combien de candidats au doctorat ont eu à affronter ses terribles questions, au premier exa-

men ! combien de nous suivaient son cours, sans ardeur, sans intérêt, uniquement pour être plus à même d'éviter une colle et un refus !

Robin était, en effet, un épouvantail pour les malheureux candidats ; il fallait connaître ses théories du blastème, être ferré sur l'histologie, et Dieu sait si son enseignement était commode à suivre, si ses exposés étaient faciles à saisir. La lecture de ses articles faisait, comme sa parole, reculer les plus audacieux : il fallait être né anatomiste de race, pour dépouiller dans ce chaos obscur la moelle, le suc, la substance des idées.

C'est assurément une de ses victimes, qui en souvenir de quelques mauvais quarts d'heure d'étude ou d'examen, a écrit dans le *Progrès médical* cette notice nécrologique sur Robin ¹. « Les travaux publiés par lui seraient depuis longtemps enfouis dans la poussière des bibliothèques, si les étudiants n'avaient été tenus de son vivant de se familiariser provisoirement pour leurs examens, avec la terminologie singulière et les théories surannées dont il exigeait d'eux la connaissance. Son seul titre à la reconnaissance de ses concitoyens est la lutte qu'il entreprit jadis pour la vulgarisation des études histologiques.

« Comme professeur, Robin était un germanophobe aussi ridicule que certains gallophobes allemands ; cette antipathie extra-scientifique, pourrait paraître étonnante à ceux qui attribuent encore à la science allemande cette obscurité que n'a jamais possédée à un plus haut degré M. Robin. Il était parfois aussi incompréhensible dans ses cours que dans ses écrits ; nos lecteurs n'ont qu'à lire entre autres ses articles du Dictionnaire...

« En résumé Robin aurait parfaitement confirmé l'horos-

1. *Progrès médical*, 10 octobre 1885.

cope que tirait de lui Gosselin : Vous voulez faire de la médecine, lui-disait celui-ci ; mettez-vous cordonnier, si vous voulez ; tout mais pas cela. »

D'une sévérité un peu rude, ces lignes rendaient bien le sentiment des élèves pour Robin, à cette époque. Ils ne se firent pas faute, du reste, de le lui exprimer en maintes circonstances, par des *chahuts* à ses cours ; les murailles du grand amphithéâtre ont retenti bien des fois de ces manifestations bruyantes, classiques à l'École, quand un professeur a cessé de plaire, pour n'importe quelle raison.

Notre distingué confrère, Auguste Broca, qui a cependant peut-être, lui aussi, essuyé les sévérités de cet examinateur terrible, a rendu justice à ce savant¹ : « Si Charles Robin était un fort mauvais professeur en chaire, c'était au laboratoire, un travailleur acharné. Sans doute, à la fin de sa carrière, l'École dite allemande a battu en brèche ses doctrines et on a entendu proclamer par quelques intransigeants qu'il regardait dans son microscope avec son œil de verre. Ce qui s'est passé depuis sa mort, pour la théorie épithéliale du cancer, et pour la nature nerveuse de la névrogie, a dû apaiser ses mânes. Et si la théorie de la genèse des noyaux dans le blastème paraît avoir fait son temps, ce qui est le propre de toutes les théories, il n'en reste pas moins que Robin, orateur déplorable et écrivain obscur, fut notre initiateur en histologie, fut à vrai dire un chef d'École. »

Malgré les critiques auxquelles prêtait son enseignement écrit ou parlé, Robin fit honneur à la science française et son nom restera comme celui d'un maître, d'un histologiste de grande valeur. Ses travaux marqueront dans l'histoire médicale de cette époque. Si, comme écrivain, il était

1. *Gaz. hebd. de méd.*, 20 janvier 1901.

obscur, si, comme professeur, il n'avait pas de talent oratoire, comme savant, Robin était de haute lignée. Sa place était dans les laboratoires, dans les compagnies savantes, mais non dans une chaire. Ses idées, et il en eût à profusion, eussent gagné à passer par le laminoir d'une prose moins aride.

Charles Robin est né à Jasseron, petit village situé à quelques kilomètres de Bourg, au pied des premières collines du Revermont. Une tour féodale en ruine se dresse encore sur le promontoire de ce dernier contrefort des Alpes et commande l'entrée d'un vallon pittoresque, dominé par des côteaux couverts de vignes et de noyers.

La maison où il est né et où il mourut, soixante-quatre ans plus tard, est encore debout ; c'est une de ces vastes habitations, moitié ferme, moitié maison bourgeoise, comme il en existe beaucoup dans ces villages du Revermont et du Bugey.

C'est à Poncin, au pensionnat de Menestruel, que Robin fit ses études, et c'est au cours de ce noviciat scolaire qu'il reçut, comme Gambetta, une blessure (un éclat de bois lancé par un camarade) qui lui coûta la perte d'un œil. Ses études s'achevèrent au collège de Lyon, et, avant de se lancer dans la carrière médicale, il fit un peu de pharmacie chez un excellent homme, le père Tiersot, à Bourg.

De Bourg, le jeune étudiant vient directement à Paris, externe chez Trousseau, où il rencontre un camarade à allures bizarres dont l'amitié allait être durable et féconde, Brown-Séguard.

Il est reçu interne des hôpitaux en 1843 (promotion de Racle, Cusco, Gillet, Verneuil, Campbell, etc.). A la fin de son internat, il passe à la fois sa thèse de doctorat ès sciences et sa thèse de docteur en médecine. Il est nommé quelques semaines plus tard, agrégé à la Faculté de méde-



Monument de Robin, à Bourg.

cine (section d'histoire naturelle) après un brillant concours (1847). Dès cette époque, il ouvre un cours d'anatomie, dans l'ancienne mairie du XI^e arrondissement, et réunit dans un laboratoire improvisé de nombreux élèves.

Avant de publier ses thèses, il avait déjà fait à la Société anatomique, et à la Société philomatique, de nombreuses communications sur les sujets les plus variés. Envoyé avec Lebert par Orfila, sur les côtes normandes et les îles Jersey, pour recueillir des échantillons de zoologie et d'anatomie comparée, il en revenait avec une série de notes et une découverte de premier ordre, l'organe électrique de la raie.

« Dès cette époque, dit un de ses plus intimes amis¹, il affirme en quelque sorte, par la variété même des sujets qui l'occupent, les tendances diverses qui en feront le biologiste le plus encyclopédique de notre temps, à la fois anatomiste, physiologiste, pathologiste, zoologiste, botaniste. Robin est tout cela, et dès le début. »

Ces connaissances multiples allaient lui servir. Comme agrégé, Robin dut remplacer Richard, le professeur d'histoire naturelle, éloigné de sa chaire par la maladie; et pendant un semestre il lui fallut enseigner la botanique et la zoologie. Mais elles lui servirent surtout pour édifier ces conceptions philosophiques d'anatomie générale, qu'il a exposées dans son traité *Du microscope*.

C'est à ce moment, qu'avec Rayet, Broca, Vulpian, Verneuil, et toute une pléiade de jeunes savants, il fonde cette Société de biologie, dont l'existence n'a pas varié depuis sa fondation et où se sont produites, où ont été exposées

1. Georges Pouchet. *Charles Robin, sa vie et son œuvre*, in-8°. Paris, 1887.

Le lecteur trouvera dans cette biographie un exposé très complet des idées, des doctrines et des travaux de notre compatriote.

toutes les grandes découvertes scientifiques de la fin du XIX^e siècle. « La Société de biologie, fondée sous l'impulsion de l'esprit positif, est demeurée fidèle à l'esprit profond de son règlement, rédigé autrefois par Ch. Robin; elle a été, dès son origine, et elle est restée un centre puissant d'initiative scientifique, plus vivant et plus libre que les Académies » (Berthelot),

C'est en 1862 que Robin fut nommé professeur. Une chaire d'histologie fut créée à cette époque, et un décret, rendu sur la demande de Rayer, d'aucuns disent grâce au prince Napoléon, auprès duquel il jouissait d'un grand crédit, le nomma titulaire de cette nouvelle chaire. Ce ne fut pas sans susciter de vives colères; cette faveur impériale fut mal accueillie par les étudiants qui manifestèrent violemment aux premières leçons du professeur.

En France, c'était la consécration de cet enseignement ignoré jusque-là; les étudiants qui suivaient les laboratoires, les rares intrépides qui allaient à l'étranger, étaient seuls au courant de ces *curiosités du microscope*, comme on disait alors.

Depuis sa thèse et sans répit, Robin avait déjà publié une série de travaux importants; son premier ouvrage sur le microscope et la technique date de 1849. En 1853 il publie, en collaboration avec Verdeil, son *Traité de chimie anatomique*. Entre temps paraît une série de mémoires sur les végétaux parasites, sur la cataracte, puis ses *Tableaux d'anatomie comparée*.

Durant sa carrière professorale, son activité ne se ralentit pas. C'est, en 1867, ses leçons sur les humeurs normales et morbides; en 1868, son travail sur les épithéliums; en 1871, son *Traité du microscope*, et toute une série d'articles des plus importants et des plus considérables dans le *Dictionnaire de Dechambre*.

Robin était un des fondateurs du *Journal de l'anatomie et de la physiologie* et il prenait une part des plus actives à sa rédaction.

L'Académie de médecine l'admit parmi ses membres, en 1858, et l'Institut en 1876.

Un des titres qu'il appréciait le plus était celui de membre fondateur de la Société de biologie, dont il suivait régulièrement les séances.

Après la guerre, l'ambition politique lui vint, comme à tant d'autres. Il se présenta en 1875 dans son pays natal, et fut élu sénateur de l'Ain; son mandat lui avait été renouvelé quelque temps avant sa mort.

Cette nomination fut l'occasion d'un nouveau conflit avec les étudiants qui demandaient que le professeur choisit entre sa chaire à la Faculté et son siège de sénateur. Robin garda les deux, mais ce fut le signal de scènes violentes à la Faculté qui nécessitèrent la fermeture du cours pendant quelques semaines.

Son rôle en politique fut assez effacé, et je n'ai pas à l'apprécier ici. Robin avait embrassé de bonne heure la doctrine positiviste d'Aug. Comte, dont Littré était alors un fervent disciple (Corlieu); ses opinions ont été en partie la cause des troubles qui entravèrent son cours à l'École.

Chaque année, il allait passer les vacances dans ce petit coin du Revermont, que je connais bien, et où il trouvait le calme, le repos. Le fusil en bandoulière, il partait dès l'aube, courrir la plaine qui s'étend au bas des collines de Jasseron; l'après-midi, c'était dans les vignes des coteaux qu'il allait chasser la grive, fort abondante à cette époque où les vignobles n'avaient pas été atteints par le phylloxera. C'est dans cette partie pittoresque de l'Ain, à Jasseron, dans la maison même où il avait vu le jour, qu'il fut emporté le 6 octobre par une attaque d'apoplexie. Il a

été inhumé dans le cimetière de Jasseron, au pied de ces montagnes qui dominant toute la plaine de Bresse. Respectueux de sa mémoire, les habitants de Bourg ont élevé à leur représentant sénatorial un petit monument, au carrefour de la route qui mène à cette campagne où il a certainement passé les meilleures heures de sa vie.

PUBL¹. — Anatomie chirurgicale de la région de l'aîne. Thèse de doctorat en médecine. Paris, 31 août 1846.

Recherches sur un appareil qui se trouve sur les poissons du genre des raies et qui présente les caractères anatomiques des appareils électriques. Thèse de doctorat ès sciences, 19 juillet 1847.

Des végétaux qui croissent sur l'homme et les animaux vivants. Thèse de botanique pour le doctorat ès sciences, 19 juillet 1847.

Des fermentations. Thèse d'agrégation. Paris, 1847.

Du microscope et des injections dans leurs applications à l'anatomie et à la physiologie, in-8°, 1849.

Tableaux d'anatomie comprenant l'exposé de toutes les parties à étudier dans l'organisme de l'homme et dans celui des animaux. Paris, 1850.

Traité de chimie anatomique et physiologie normale et pathologique, en collaboration avec Verdeil. Paris, 1852.

Histoire naturelle des végétaux parasites qui croissent sur l'homme et les animaux vivants. Paris, 1853.

Éléments de physiologie de l'homme et des principaux vertébrés par Beroud, revus par Robin, 1853; 2^e édit., 2 vol., 1856.

Traité d'histologie normale et pathologique (non terminé). Paris, 1857.

Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, etc., de Nysten (11^e édition refondue par Littré et Robin (1858).

Programme du cours d'histologie professé à la Faculté de médecine de Paris, in-8°, 1864, 2^e édition, 1870.

Leçons sur les humeurs normales et morbides du corps de l'homme. Paris, 1867, 2^e édit., 1874.

Anatomie microscopique des éléments anatomiques, des épithéliums (1868).

Anatomie microscopique des tissus et des sécrétions (1869).

1. Je ne donne ici que la liste des principaux travaux de Robin : on trouvera l'index bibliographique de ses publications, formant près de 20 pages in-8°, petit texte, dans le travail de Georges Pouchet.

Traité du microscope et des injections (nouvelle édition), 1871.

Anatomie et physiologie cellulaires ou des cellules animales et végétales, du protoplasma et des éléments normaux et pathologiques qui en dérivent, in-8°, 1873.

Mémoire sur le développement embryogénique des hirudinées (*Acad. des sciences*, 1875).

Des rapports de l'éducation avec l'instruction (*La philosophie positive*, 1876).

Nouveau dictionnaire abrégé de médecine et de chirurgie, de pharmacie et des sciences physiques, chimiques et naturelles, in-8°. Paris 1886.

Nombreux articles dans le Dictionnaire de d'Orbigny, dans le Dictionnaire des sciences médicales.

Robin avait fondé avec Brown-Séguard le *Journal de l'anatomie et de la physiologie*.

ROLLAND (Joseph), né à Bagé-le-Chatel, en 1797, mort à ..., vers 1850.

PUBL. — Air et constitutions médicales. Thèse de Paris, 13 mai 1820.

ROLLET (Louis), dit Marat, né à Bourg, en 1757, mort à Bourg, le 30 germinal an III.

Rollet, qui prit ses grades de médecin à Montpellier, est plus connu par le rôle qu'il joua pendant la Révolution que comme médecin. Il exerça peu, fut cependant médecin de l'hôpital de Bourg. Dès les premières manifestations du mouvement révolutionnaire, il figura à la tête des clubs jacobins comme un des plus fanatiques et des plus féroces sans-culottes.

Il s'était adjoint par gloriole, et en témoignage de son culte pour ce sanguinaire personnage, le nom de Marat, d'où le nom de Rollet dit Marat. A côté des représentants de la Convention, il sema la terreur dans la population de Bourg et des environs jusqu'au jour où la tourmente cessa. Par un juste retour des choses d'ici bas, il n'échappa pas à la vengeance de tous ceux qu'il avait poursuivis de sa

haine. Arrêté avec d'autres terroristes, il devait être mené à Lons-le-Saunier ; mais le convoi, qui avait traversé la ville à peu près sans encombres, fut assailli par la foule dans le faubourg des Halles, ameutée par les parents des victimes que Rollet avait envoyées à l'échafaud. Rollet trouva la mort avec six autres de ses complices (procès-verbal du juge de paix de Treffort, J. M. Vieux, 30 germinal an III)¹.

ROLLET (Martin-Pierre-Joseph), né à Lagnieu, le 24 novembre 1824, mort à Lyon, le 3 août 1894.

Parmi les illustrations médicales issues de cette terre de Bresse et du Bugey, Rollet mérite une place à part, au double titre d'un esprit médical de premier ordre et d'un véritable bienfaiteur de l'humanité. L'un dérive de l'autre : syphiligraphe, Rollet entrevoit et démontre nettement la contagion des accidents secondaires, la pluralité des maladies vénériennes, et, mettant en pratique les idées géniales qui nous semblent aujourd'hui d'une simplicité enfantine, préserve les nourrices et les verriers de ces accidents redoutables, si communs autrefois parmi eux.

Rollet naquit à Lagnieu, le 24 novembre 1824. Élevé au collège de Meximieux, il en part l'année de sa rhétorique pour venir enlever au lycée de Lyon le prix d'honneur. Il inaugure sa carrière médicale à Lyon, mais dès la troisième année (1843) il va concourir à l'externat des hôpitaux de Paris, où il est reçu le quatrième, puis à l'internat (1845), où il est reçu en même temps que Follin, Guibout, Ozanam, Blot, Blanche, etc... Ses années d'internat se passent à Saint-Antoine, chez Bérard ; à Beaujon, chez Laugier ; à

1. On trouvera la relation complète de ces événements dans un rapport communiqué à la Société populaire de Bourg, par Chaumon, lieutenant de la compagnie des canonniers de Bourg. Bourg, 1795.

la Pitié, chez Lisfranc, où son dévouement pendant les journées de juin 1848 lui vaut du ministère de l'Intérieur une médaille d'honneur : « Au citoyen Rollet, interne en chirurgie. »

L'internat fini, Rollet revient à Lyon tenter les concours des majorats à l'Hôtel-Dieu, où il échoue contre Desgranges, puis quelques années plus tard à l'Antiquaille où il est nommé en 1850, pour entrer en fonctions en 1855.

Son entrée dans cet hôpital fut le signal de ces recherches qui ont suscité, à l'époque, des luttes ardentes où Rollet, sûr de lui, sûr de ce qu'il avait si bien observé, finit par triompher sans conteste. Au cours de son internat à Paris, il avait, comme tous ses camarades, suivi les leçons de Ricord, à l'hôpital du Midi; il avait saisi le côté faible de certaines doctrines; et devenu, à son tour, chef d'un grand service de maladies vénériennes et cutanées, il put se jeter dans l'arène et venir combattre des théories erronées et dangereuses au point de vue de la pratique médicale.

Deux faits, deux grandes découvertes pourrait-on dire sans exagération, dominant dans l'œuvre si considérable du savant lyonnais. C'est la démonstration irréfutablement posée du chancre mou et de la contagion des accidents secondaires.

« Ce qui frappe, dit notre ami Jullien, en parlant du chancre mou, dans ce bel éloge qu'il a prononcé de notre compatriote¹, quand on relit ces pages mémorables, c'est de voir que la vérité existait tout entière dans la pensée du maître avant qu'il se fût appliqué à sa vérification. »

La contagion des accidents secondaires de la syphilis, le dogme posé si nettement par Rollet, fut l'occasion de

1. Dr Louis Jullien. Rollet, éloge nécrologique (*Soc. de dermat. et de syphilis*, 8 novembre 1894).

polémiques ardentes au sein de la plupart des sociétés médicales, les uns niant résolument, les autres n'admettant pas l'unité de type du chancre. Ces luttes courtoises et brillantes ont passionné le monde médical à cette époque ; et plus acharnées ont été les discussions, plus haut placés étaient les adversaires, plus grand et plus complet a été le triomphe de Rollet.

Jullien a retracé d'une façon si saisissante les péripéties de cette lutte mémorable, il a dessiné de façon si imagée et si vraie le portrait de son principal adversaire Diday et de Rollet lui-même que le lecteur me saura gré de transcrire ici cette page remarquable.

« Ce furent de grandes et belles discussions que celles dont retentit longtemps la tribune de la Société de médecine de Lyon, entre ces deux vaillants, tous deux hommes de science, de parole et de bonne foi, au demeurant très divers par les aptitudes dont la nature avait été prodigue à leur égard.

« Qui a vu Diday pencher sa tête blanche et réfléchir, fermant ses doux yeux rêveurs, pleins de malice, la main droite sur son front, comprenait le monde de questions qui s'agitaient dans le bouillonnement de ses pensées et que, en ces soliloques intuitifs, comme Renan en ses dialogues philosophiques, la tournure de son esprit l'entraînait aisément des certitudes aux probabilités et jusque vers le rêve. Si parfois il s'égara, et s'il est arrivé que certaines de ses prévisions furent infirmées par les faits, c'est qu'il n'imposait aucune limite à son investigation intérieure et que toute inconnue, surtout dans l'au-delà des déductions nécessaires, le passionnait en proportion de ce qui lui restait de mystérieux, comme toute théorie en raison de ce qu'elle pouvait susciter de contradicteurs. Il fut le précurseur, le devin, le chantre inspiré de la syphilis, et jus-

qu'à son dernier jour, il vaticina. Tout en lui respirait le charme, la finesse, la subtilité, l'ironie, sans exclure certes les élans généreux et les envolées téméraires.

« Rollet ne rêve point; il écoute, regarde, raisonne et conclut. Quand on envisage dans son ensemble son œuvre syphiligraphique, vieille aujourd'hui de trente ans, il apparaît comme un observateur et un dialecticien d'une merveilleuse perspicacité. Un problème abordé, il sait mieux que personne se dégager, par la haute indépendance du caractère, des idées reçues, recueillir les faits appropriés, accumuler tels indices, mettre en valeur tels arguments méconnus, grouper opportunément toutes ces données, voir clair dans leur complexité, poser l'équation et la résoudre *ne varietur*. Il fixait le but et y marchait tout de suite, et, comme il suivait la seule ligne droite, chaque découverte en amenait une infinité d'autres, et chemin faisant, il moissonnait à pleines gerbes les vérités, de ces vérités dont il a pu dire, avec un orgueil que l'avenir ne devait pas démentir, que pas une, si humble fût-elle, n'est sortie de ses mains avant d'avoir perdu toute trace d'ombre, même la plus légère.

« Cet orgueil si justifié, ne le lisait-on pas sur ce mâle visage, de forte structure, au large front, au nez long et busqué, au regard profond et perçant sous les arcades sourcilières proéminentes, avec des yeux, qu'on me permette l'expression, qui pour bien voir les choses, n'ont pas besoin d'en faire le tour. C'est le galbe de l'énergie même, de la décision, de la volonté, avec une bouche où quelque dédain se mêle à une exquise bonté. N'y cherchez pas l'ironie, aliment de tant de polémiques d'alors et de stériles controverses. Ce qu'il avait à dire, il le disait toujours et nettement, dans une langue vigoureuse qui ne connaissait pas les ambages; mais si sa parole fut ardente, il ne la mit

jamais au service de spéculations théoriques ou d'hypothèses nuageuses. »

En 1864, en vertu de règlements un peu étroits, Rollet devait quitter l'Antiquaille et céder la place à Gailleton. En moins de quinze ans, il avait trouvé le moyen de résoudre des problèmes médicaux qui semblaient inextricables; il avait posé les bases définitives de la syphiligraphie et modifié de fond en comble les doctrines surannées.

Son œuvre ne s'est pas bornée à ce domaine des maladies vénériennes. Les maladies de la peau, que son service comprenait pour une notable part, avaient été l'objet d'études suivies. Nous en trouvons la preuve dans cette intéressante étude de la maladie de Job, dans cette note si curieuse sur les éruptions produites chez les ouvriers travaillant les produits arsenicaux.

Privé d'un service hospitalier, Rollet était bientôt appelé à prendre part aux travaux du Conseil d'hygiène; nommé membre en 1865, il en devient successivement le secrétaire, puis le président, et ses études s'orientent désormais sur des questions d'hygiène hospitalière, urbaine et industrielle. Il se préoccupe de la santé des ouvriers dans les industries, de l'alimentation des villes en eau potable, de la fièvre typhoïde qui sévissait à Lyon. C'est une seconde phase de sa vie scientifique. Le monument qu'il a élevé en syphiligraphie est parachevé. Un traité complet des maladies vénériennes a mis au point la question: c'est désormais sur une autre branche scientifique qu'il porte ses investigations. Aussi quand fut créée la Faculté de médecine de Lyon, Rollet se trouva-t-il tout désigné pour occuper la chaire d'hygiène. Il fut nommé professeur en 1877, et l'occupa jusqu'à l'heure de sa retraite, pendant dix-sept ans.

Depuis longtemps, Rollet faisait partie de toutes les

sociétés médicales de Lyon, de Paris et de l'étranger. En 1885, l'Académie le nommait correspondant, puis, en 1894, associé national; en 1893, il prenait place à l'Institut. Ce fut pour lui le couronnement de sa carrière.

Au mois d'août 1894, s'ouvrait à Lyon le Congrès international de dermatologie : il en était le président d'honneur et cet hommage rendu par des collègues éminents de tous pays au maître lyonnais l'avait profondément touché. Il n'eut pas la satisfaction de goûter ce dernier hommage; il succombait le 3 août, au moment où s'ouvraient les assises du Congrès.

L'homme privé valait le grand savant. D'aspect froid, presque hautain, Rollet semblait peu communicatif, et je dirai presque, au premier abord, peu sympathique; mais quand la glace était rompue, quand la connaissance était faite, on trouvait auprès de lui l'accueil le plus cordial, le plus affable, et sa réserve n'était plus que de la timidité. Aussi nombreux furent ceux qui s'attachèrent à lui d'une étroite amitié. Il en comptait dans le corps médical; ses camarades, tous ses élèves faisaient, on peut le dire, partie de sa famille. Il en comptait aussi dans le monde littéraire et artistique lyonnais, et les portes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon s'ouvrirent à deux battants devant lui, quand il se présenta en 1875. Son bagage scientifique était considérable, et de tout premier ordre; mais il avait, pour justifier son admission dans cette compagnie de lettrés, publié des travaux d'archéologie et d'histoire médicale fort intéressants : je citerai entre autres son mémoire sur les caractères de la blessure d'Alexandre le Grand, et un autre sur les applications du feu à l'hygiène dans les temps préhistoriques.

Il avait aussi, à ses heures de loisir, cultivé la poésie. Rêveur à ses moments, et qui de nous, enfants de l'Ain, ne

le serait, lorsqu'on parcourt ces jolies montagnes de notre pays, il a publié entre autres une œuvre charmante sur la coquette rivière du département. Je me fais un plaisir de reproduire ici ces vers.

Rollet a laissé un fils, docteur et agrégé de la Faculté de Lyon, et une fille mariée à un professeur de la même Faculté, le D^r Lacassagne.

LA RIVIÈRE D'AIN¹

Au temps jadis, rivière, avais-tu pour déesse
Une naïade assise au milieu des roseaux
Et de ses blonds cheveux laissant la longue tresse
Se baigner dans tes eaux ?

Ou bien, retiré seul dans une grotte humide
Au versant d'un rocher dont on craint les abords
Sa faucille à la main, était-ce un vieux druide
Qui régnait sur tes bords ?

Une femme au teint brun et d'un turban coiffée,
Avec les Sarrazins sur leurs coursiers montés
Vint un jour d'Orient ; on dit qu'elle est la fée
De tes flots enchantés.

Ton nom qu'en Orient on donne à la fontaine,
A la source d'eau vive, à l'eau sainte, au Jourdain,
Tu le dois à la fée, elle fut ta marraine
O ma rivière d'Ain !

Mais pour nous, tes enfants, ton vrai nom est Patrie,
Ton rivage est partout soumis aux mêmes lois ;
Même sang, même cœur, chez nous rien ne varie,
Nous sommes tous Gaulois.

Jusque dans ce pays que le rocher couronne,
La conquête a passé, mais la race resta ;
Et, comme aux premiers jours, tu fais avec le Rhône
Le celtique Delta.

Pourquoi tes riverains se firent-ils la guerre ?
Des frères ennemis qui déchiraient ton sein !
Maintenant sur le bac nous passons la rivière
En nous donnant la main.

1. *Revue du Lyonnais.*

Si limpide est ton eau qu'on dirait la rosée
 Et qu'on voit le gravier sous les flots de cristal,
 Comme on lit du regard le fond de la pensée
 Dans un œil virginal.

Là, c'est le pont jeté de l'une à l'autre rive,
 Les tours des vieux castels, les ailes des moulins,
 Et sur son cours paisible allant à la dérive,
 Les radeaux de sapins.

Car du lourd marinier tu n'es pas la sujette,
 Sa rame est trop profonde et le roc à fleur d'eau
 Peut-être le druide, en soulevant la tête,
 Arrête son bateau.

Au contraire au pêcheur tu fus toujours clémente,
 Sa barque est ton amie, et son vœu, c'est le tien.
 De la roche en secret tu lui montras la fente
 Où la truite se tient.

Les plus charmants rameurs, pour toi, c'est la sarcelle,
 Le cygne, le plongeon, les pluviers, les vanneaux,
 Et sur ton sein ravi l'angélique nacelle
 Est l'aile des oiseaux.

La Bresse et le Bugey, de ton eau tutélaire
 Reçoivent leur éclat et leur fécondité,
 Aux moissons le soleil, aux prés verts la rivière
 Double divinité.

Le sol que tu parcours, cette vaillante terre
 Des héros, des savants, tour à tour enfanta
 Et des hommes voués à cet art salutaire
 Qu'Esculape inventa.

Le bronze a, de Bichat, honoré la mémoire
 Au pays, comme lui, de bonne heure ravi,
 Joubert a sa colonne élevée à la gloire
 Du héros de Novi.

Encor des monuments ! Bonnet était des nôtres,
 Ozanam, Richerand, Récamier, les Martin ;
 Du culte médical les plus fervents apôtres
 Et la gloire de l'Ain.

Peut-être de Bagdad venue avec le More
 La fée apporta-t-elle un rayon du Levant,
 Celui qui sur tes bords réchauffe et fait éclore
 L'artiste et le savant.

Et ne dirait-on pas qu'une même étincelle
A jailli sur eux tous, depuis qu'en souriant
Ta marraine nous fit cadeau d'une parcelle
Du soleil d'Orient.

Au nom du laboureur, rivière, sois bénie;
Pour arroser ses champs il a besoin de toi;
Mais au pays aussi, conserve son génie,
La Science et la Foi.

PUBL. — Anatomie générale et anatomie descriptive, in-8°, 400 pages, in Répertoire des études médicales, dirigé par Bazin. Paris, 1848.

Des hémorragies traumatiques dans l'intérieur du crâne. Thèse de Paris, 26 décembre 1848, dédiée à Laugier.

Des agents contagieux des maladies de la peau. Discours d'installation à l'Antiquaille. Lyon, décembre 1854.

Des rétrécissements commençants de l'urètre et de la blennorrhée qui les accompagne (*Gaz. heb. de méd.*, 1854).

Sur le sarcocèle fongueux syphilitique. Lyon, 1858.

Nouvelles recherches sur le rhumatisme blennorragique. Lyon, 1858.

Annuaire de la syphilis et des maladies de la peau, en collaboration avec Diday. Lyon, 1859.

Destruction du chancre phagédénique serpigineux par la cautérisation actuelle. In annuaire, 1859.

Études cliniques sur le chancre produit par la contagion de la syphilis secondaire, et spécialement sur le chancre du mamelon et de la bouche (*Arch. gén. de méd.*, février 1859).

De la pluralité des maladies vénériennes, in-8°. Paris, 1860.

De la transmission de la syphilis entre nourrissons et nourrices au point de vue de la médecine légale (*Gaz. heb. de méd. et chir.*, 1861).

Recherches sur un certain nombre de maladies de la peau réputées rares ou exotiques qu'il faut rattacher à la syphilis, pian, etc. (*Arch. gén. de méd.*, 1861).

Traité des maladies vénériennes, in-8°. Paris, 1000 pages, 1865.

De la contagion de la syphilis secondaire (lettre au président de la Société de Chirurgie, 10 mars 1862).

Prophylaxie internationale des maladies vénériennes, rapport au nom de la commission nommée par le congrès médical international de Paris de 1867. Lyon, 1869.

Nouvelles conjectures sur la maladie de Job, in-8°. Paris, 1867.

Coup d'œil rétrospectif sur la syphilis et les maladies de la peau, compte rendu d'un exercice de 9 années, de 1855 à 1864, lu en séance

publique au conseil d'administration des hôpitaux de Lyon, le 9 février 1869, in-8°. Lyon, 1864.

Recherches cliniques et expérimentales sur la syphilis, le chancre simple et la blennorrhagie. Paris, 1861; 2^e édit. 1869, 600 pages avec fig.

De la nécessité de l'adjonction des médecins au conseil d'administration des hospices. Lyon, 1871.

Des éruptions et des lésions arsenicales professionnelles de la peau et des muqueuses nasale et oculaire (*Ann. de dermat. et de syphilis*, 1880).

Des anciens foyers de syphilis et de l'origine américaine de l'épidémie du xv^e siècle. *Ibid.*, 1882.

Des maladies vénériennes et syphilitiques de l'utérus. *Ibid.*, 1879.

De la transmission de la syphilis entre nourrissons et nourrices (*Archives d'anthropologie criminelle*, 1887).

Hygiène des races préhistoriques (Discours de réception à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, le 21 décembre 1878).

Des caractères particuliers et du traitement de la blessure d'Alexandre le Grand, commenté à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, 1877.

Des applications du feu à l'hygiène dans les temps préhistoriques. *Ibid.*, 1879.

Rapport sur l'épidémie de fièvre typhoïde de Lyon. Lyon, 1874.

Épidémie de fièvre typhoïde à l'École normale et au collège de Cluny. Lyon, 1887.

Influence des filtres naturels sur les eaux potables. Congrès de Genève, 1882.

De la réglementation des industries, surtout au point de vue de la santé des ouvriers. Lyon, 1879.

Hygiène des résidus solides et liquides. Lyon, 1879.

La peste. *Lyon méd.*, 1879.

Mesures à prendre à Lyon contre le choléra. Lyon, 1884.

Hygiène industrielle. Lyon, 1888.

Éloge de Diday. *Revue du siècle*, 1894.

ROLLET (Joseph), né à Montmerle, vers 1816, mort...

Résidait à Montmerle, après avoir été reçu docteur à Paris.

ROUX (Charles-Frédéric), né à Belley, en 1771, mort à...

Docteur de Caen de l'an VI, Roux fut enrôlé comme

médecin de la marine. Il vint, après quelques années passées à Toulon, se fixer à Belley, puis il quitta Belley pour résider à Paris.

ROUX (Joseph), né à Apremont, en 1789, mort à Lhuis, le 5 novembre 1865.

Ex-chirurgien aux armées, Roux quitta le service militaire pour passer sa thèse.

PUBL. — Dissertation sur la fièvre hectique, considérée comme maladie essentielle. Thèse de Paris, 21 août 1815.

ROUX (Jean-François), né à Meximieux, en 1812, mort à..., vers 1860.

Interne des hôpitaux de Lyon, en 1834, Roux est allé terminer ses études et se faire recevoir docteur à Paris.

RUYS (Jean-Baptiste), né à Marsonnas, en 1750, mort à..., en...

Docteur de Montpellier en 1774, Ruys vint se fixer à Mâcon.

SAMION (Gilbert), né à Saint-Trivier-de-Courtes, en 1734, mort à Saint-Trivier, en...

Samion eut la maîtrise de chirurgie à Bourg, en 1758, et se fixa à Saint-Trivier.

SAPPEY (Marie-Philibert-Constant), né à Bourg, le 10 août 1810, mort à Paris, le 14 mars 1896.

Toute la génération de médecins qui a pris naissance entre 1870 et 1890, a connu le professeur Sappey. De haute taille, la tête droite un peu ascétique, ornée d'une abondante chevelure blanche, la figure toujours méditative,

Sappey ne vivait que pour ses études d'anatomie. Il passait digne et fier, au moins en apparence, car il était affable et bon, et d'un commerce sympathique. Mais sa pensée était toujours à la Science, à laquelle il avait voué sa vie, et il semblait un de ces moines mystiques, un de ces rêveurs, traversant le tumulte de l'existence, l'agitation des villes, sans y prendre garde, sans sortir de sa rêverie, indifférent à ce qui l'entoure.

Élevé au collège de Bourg, Sappey n'y fut pas un de ces modèles dont on parle et qui promettent : il en convenait lui-même plus tard en plaisantant. Sa famille le poussait à suivre la carrière paternelle, et l'engageait à être plutôt chirurgien que médecin. La gloire de Richerand, son compatriote, devait tenter ses parents. Sappey s'y essaya, mais il dut vite renoncer à suivre cette voie pour celle qui le tentait et où il devait poursuivre une carrière brillante.

En 1840, il est aide d'anatomie à la Faculté ; un peu plus tard, prosecteur à Clamart. En 1843, il passe sa thèse, et concourt à l'agrégation, en 1844, dans la section des sciences accessoires ; à son second concours il est reçu, en 1847, dans la section des sciences chirurgicales. En 1858, il est chef des travaux anatomiques, et en 1867, le 12 décembre, est nommé professeur en remplacement de Jarjavay. Il occupa cette chaire pendant vingt années, et fut remplacé par Farabeuf (1886).

Bien avant qu'il fût investi d'un enseignement officiel, Sappey avait été un professeur d'anatomie ; ses cours à l'École pratique, à l'amphithéâtre de Clamart attiraient de nombreux élèves. Il sut les retenir autour de lui jusqu'à l'heure de la retraite. Mais même à ce moment, il ne cessa de travailler. On le voyait encore dans son laboratoire poursuivre, avec une ardeur juvénile, des points de détail, des recherches originales. Il eut en effet, comme l'a dit un

de ses collègues, maître anatomiste aussi et de grande envergure¹ : « ce privilège, rare d'atteindre à l'extrême vieillesse sans connaître ni les infirmités du corps, ni les défaillances de l'esprit; libre penseur, sans ostentation, il a conservé et manifesté jusqu'au bout les convictions pour lesquelles il avait combattu. Il s'est éteint simplement, sans lutte, sans douleur. La mort lui est venue, comme vient le repos, comme vient la nuit, calme et douce, après une belle et longue journée d'été, journée de labeur et de moisson scientifique. »

Sappey était membre de l'Académie de médecine, depuis 1862 (3 juin). En 1886, il succédait à l'Institut à Milne-Edwards père, dans la Section d'anatomie et de zoologie. Il avait été élevé au grade de commandeur, le 12 juillet 1887.

PUBL. — De l'influence de la lumière sur les êtres vivants. Thèse d'agrégation, section des sciences accessoires. Paris, 1844.

Recherches sur l'appareil respiratoire des oiseaux, in-4°, 1847.

De l'ulcération et des ulcères. Thèse d'agrégation, section des sciences chirurgicales. Paris, 1847.

Traité d'anatomie descriptive, 1847-1863, 4 éditions successives, la dernière en 1888.

Recherches sur la conformation de l'urètre de l'homme, in-8° 1854.

Anatomie, physiologie, pathologie des vaisseaux lymphatiques chez l'homme et les vertébrés, in-4°, 1874.

Description iconographique des vaisseaux lymphatiques, grand n-folio avec atlas de 48 pl.

Atlas d'anatomie descriptive, 1879.

Études sur l'appareil mucipare et sur le système lymphatique des poissons, 1880.

Les éléments figurés du sang dans la série animale, 1881.

Traité d'anatomie générale comprenant l'étude des systèmes, des tissus et des éléments, étude fondée sur une méthode nouvelle, la méthode thermo-chimique ou méthode de dissociation, 1893.

1. M. Duval. Discours prononcé aux obsèques, au nom de la Faculté de médecine (*Rev. scientifique*, 24 mars 1896).

SAVARIN-MARESTAN (J.-M.), né à Brénod, vers 1778, mort à..., vers 1830.

Chirurgien aux armées de la République, membre de la Société d'instruction médicale, Savarin a passé sa thèse le 6 pluviôse an XI. Elle est dédiée au citoyen Chaussier, à ses talents, à ses vertus sociales.

PUBL. — Dissertation sur les hydroisies articulaires ou tumeurs synoviales, suivie d'un mémoire sur la rage, in-8°, 126 pages. Thèse de Paris, an XI.

SAUGNIER (Jean-Philibert), né à Villeneuve, vers 1809, mort à..., vers 1850.

— Avait fait ses études et passé sa thèse à Strasbourg.

SEGUIN (Benoît), né à Montmerle, en 1831, mort à...
A été reçu docteur à Montpellier.

SERIZIAT, né à Bourg, vers 1745, mort à..., l'an XI.

Cher à ses amis par ses qualités personnelles, comme il l'était à l'humanité par ses travaux à la Société d'émulation de l'Ain, dont il était membre.

SEVIN (Louis), né à Simandre en 1761, mort à..., en 1837.
Reçu maître en chirurgie au collège de Bourg (avril 1787).

SIMON (Luc-François), né à Lhuis le 16 août 1814, mort à ...

Entré dans la médecine militaire comme aide en 1840, Simon était chirurgien au 22^e léger quand il passa sa thèse ; il était médecin-major de 2^e classe en 1883. Il ne figure pas sur les annuaires du corps de santé, après cette date, soit qu'il ait démissionné, soit qu'il ait succombé à cette époque.

PUBL. — De l'hypertrophie de la rate. Thèse de Montpellier 25 août 1851.

SIRAND (J.-M.-Louis-Léon), né à Bourg, le 22 juin 1812, mort à Bourg, le 7 septembre 1871.

Sirand passa sa thèse à Paris, en 1839, après avoir été élève des hôpitaux de cette ville. Il devait être parent de l'historien Sirand, qui ne donne cependant pas de détails sur lui. Il s'occupait d'agriculture et a introduit les vaches bretonnes dans les fermes de Bresse.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1^o des égouts sous le point de vue de l'hygiène publique. Thèse de Paris, 16 mai 1839.

De l'impôt foncier, in-8^o, 32 pages. Paris, 1846.

SOFFRAY (Adrien), né à Leyment, en 1827, mort à Ambérieu, vers 1867.

Chirurgien sous-aide-major, aux ambulances d'Algérie.

PUBL. — De la scarlatine. Thèse de Paris, 31 janvier 1851.

SORIA (Antoine de), né à Bourg, en..., mort à Bourg, vers 1558.

De Soria était docteur en médecine, conseiller et médecin du roi; il était seigneur de Torterel, petit château près de la porte de Bourgmayeur, et bourgeois et habitant de Bourg.

On trouve dans les Archives de Bourg¹ une pièce relative à un achat de pré à Lent, par ce médecin, le 4 mai 1545.

Ce médecin avait gagné les bonnes grâces du gouverneur de la ville, et il se fit exempter de toutes les charges publiques et même de celles du logement des troupes (1552).

SYLVENT (Pierre), né à Bourg, vers 1735, mort à Bourg, en...

Maître chirurgien à Bourg, père de Charles Dominique.

1. Brossard. Inventaire sommaire des archives de Bourg.

SYLVENT (Charles Dominique)¹, né à Bourg, le 20 mars 1765, mort à Bourg, le 18 avril 1844.

Sylvent a laissé à Bourg les souvenirs d'un médecin profondément dévoué, bienveillant et désintéressé. Il s'occupait beaucoup de questions ouvrières et agricoles. Reçu officier de santé à Bourg, le 12 brumaire an XIV.

PUBL. — Rapport sur la thèse de Bienvenu. Soc. d'émulat. de l'Ain, 1817.

Précautions hygiéniques à prendre par les cultivateurs dans l'emploi de la chaux sur les terres. Soc. d'émulat. de l'Ain, 1834.

Mémoire sur le platane et les avantages qu'on peut retirer de la plantation de cet arbre. Soc. d'émulat. de l'Ain, 1840.

TARDY (Nicolas), né à Nantua.

Conseiller municipal, à Nantua, en 1810.

TARDY (Jean-Louis-Isaac), né à Gex, le 6 octobre 1834, mort à ...

Médecin militaire, élève de l'École de Strasbourg en 1856. Tardy était au moment de la guerre de 1870, médecin-major de 2^e classe.

PUBL. — De l'empoisonnement thébaïque. Thèse de Strasbourg, 3 décembre 1858.

TENAND (Claude), né à Belley, mort à Belley, vers 1817.

Le nom de ce médecin mérite de rester à la postérité. Il a été le premier maître de deux de nos gloires de l'Ain, Récamier et Richerand; c'est lui qui a guidé leurs premiers pas dans l'étude de la médecine et les a encouragés

1. *L'Annuaire de l'Ain* (1830) Orthographe Silvant.

à tenter la fortune dans la grande ville. Très estimé par ses concitoyens, il était membre du conseil municipal.

PUBL. — Instruction pour les épidémies dans l'arrondissement de Belley. Bourg, 9 décembre 1807.

TEXTOR (Benoist), né à Pont-de-Vaux, vers 1520, mort à...

Père de Claude Textor, qui vivait à Lyon en 1550.

Il a écrit en latin divers ouvrages, entre autres la manière de se préserver de la peste.

PUBL. — *Stirpium differentiae ex Dioscoride*, in-16. Paris, 1534. Et in-4°. Strasbourg, 1552.

De cancri naturâ et curatione, in-8°. Lyon, 1550.

De la nature et cure du chancre selon les bons auteurs, tant grecs que latins, traduit en français. Lyon, 1550.

De la manière de se préserver de la peste, in-8°, 169 pages. Lyon, 1551. Imprimé chez Jean de Tournes; un exemplaire à la Bibliothèque nationale est dédié à Jean de Tiard, évêque, seigneur de Bisoy.

TIERSOT (Edmond-Pierre-Lazare), né à Bourg, le 29 août 1822, mort à Paris, le 21 janvier 1883.

Tiersot a fait ses études médicales à Bourg, où il fut attaché comme interne à l'hôpital, puis à Lyon, où il fut nommé interne des hôpitaux en 1844, et enfin à Paris, où il passa sa thèse.

Il alla exercer à Bourg, où son frère tenait une officine de pharmacien.

En 1854, le choléra éclate à Seyssel, avec une violence inouïe; la population affolée désertait en masse, les secours de tout genre faisaient défaut. Tiersot n'hésite pas; il quitte tout, parents, amis, clientèle attachée et grandissante, pour voler au-devant du danger. En un mois, la population, réduite par la désertion à 600 habitants, en

voyait disparaître 130. Tiersot ne partit qu'après la guérison du dernier malade.

Arrive la guerre de 1870; malgré son âge avancé, Tiersot s'enrôle comme chirurgien-major dans la légion des mobilisés de l'Ain, et assiste avec son bataillon aux combats livrés autour de Dijon.

Ses compatriotes n'oublièrent pas son dévouement, et aux élections de 1871 ils le nommaient leur représentant à l'Assemblée nationale, en remplacement de Jules Favre, qui avait opté pour le Rhône. Réélu à chaque nouvelle élection, en 1876 et en 1877, il fit partie de l'Union républicaine, et mourut à Paris, le 21 janvier 1883.

PUBL. — De l'iritis aiguë. Thèse de Paris, 15 juin 1850.

TISSOT (Guillaume-Emmanuel), né à Seyssel, en 1799, mort à Massigneu, vers 1860.

PUBL. — Des fonctions du diaphragme. Thèse de Montpellier, 8 mars 1823.

TOURNIER (M.-Fr.-César), né à Lagnieu, en 1795, mort à Lagnieu, en 1857.

Docteur de Montpellier.

TRAVAIL (J.-B.-F.), né à Belley, en 1812, mort à Ambérieu, en octobre 1879.

Comme l'indique le titre qui accompagne sa thèse, maître en pharmacie de l'École spéciale de Paris, Travail avait commencé par des études pharmaceutiques avant de suivre la carrière médicale.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1° des caractères anatomiques du rhumatisme articulaire aigu; 2° quelles sont les différences qui existent entre le cancer qui débute par les parties molles de l'orbite et celui qui commence par l'intérieur de l'œil. Thèse de Paris, 14 août 1839, dédiée à Collet-

Meygret, ancien médecin principal des armées de l'Empire, à Richerand et à son beau-frère Grandclément.

TROCCON (Jean-Baptiste-Étienne-Augustin)¹, né au Petit-Abergement, en 1788, mort à Bourg, le 10 avril 1828.

Trocon a commencé ses études à Lyon, où il fut reçu interne des hôpitaux, le 27 avril 1808. Deux ans plus tard, il est à Paris, pour concourir à l'internat où il est reçu en 1810, avec son compatriote Nepple. Son internat fini, il passe sa thèse en 1816, sur un sujet alors peu connu et étudié depuis sous le nom de sclérème des nouveau-nés; puis il vient se fixer à Bourg.

Membre correspondant des Sociétés de médecine de Lyon, Bordeaux, Paris, il était membre assidu de la Société d'émulation et d'agriculture de l'Ain. Il a publié une notice détaillée sur la création et le fonctionnement de l'École d'accouchement du département de l'Ain, due à l'initiative et aux efforts du baron de Martroy, préfet du département, et du D^r Pacoud.

PUBL. — Essai sur la maladie des enfants nouvellement nés, connue généralement sous le nom d'endurcissement du tissu cellulaire. Thèse de Paris, 28 avril 1814.

Abrégé de pathologie, in-8°. Paris, 1813.

Nouvelle méthode opératoire pour l'amputation du poignet dans son articulation carpo-métacarpienne. Mémoire lu à l'Académie des sciences, le 12 août 1816.

Précis historique et critique de l'École d'accouchements du département de l'Ain, in-12, 31 pages. Bourg, 1826.

Projet d'établissement d'un dispensaire et d'un conseil de salubrité, in-8°. Bourg, 1826.

Mémoire déterminant par des expériences exactes les fonctions du pancréas. Ce mémoire répondait à une question mise au concours de la Société de médecine de Bordeaux; il fut couronné en 1829, mais l'auteur était déjà mort.

1. Il y a un autre Trocon qui a été également reçu interne de Lyon le 28 frimaire an XIII-1806, il a pour prénoms C. L. M. N., et s'écrivit aussi Trocon. Je n'ai pas trouvé mention de sa thèse.

UCHARD (François), né à Pont-de-Veyle, en..., mort à...
Médecin et syndic à Pont-de-Veyle, de 1742 à 1746.

VALLE (Jean-François), né à la Cluse, vers 1650, mort à...

Valle fut renommé à la fin du xvii^e siècle pour la subtilité de son esprit et la fidélité de sa mémoire. Une maladie l'avait privée de la vue depuis son enfance. Il sentit toute la peine de cette perte, lorsque le goût des sciences se développa en lui : se trouvant dans l'impossibilité de s'en instruire par lui-même, il se fit donner des leçons par d'habiles maîtres, et il en profita si bien qu'il parvint à la réputation d'un savant philosophe et d'un médecin qui connaissait les différentes parties de son art. Quoi qu'il n'eût d'autre ressource que la mémoire, il dicta un ouvrage, partie en prose, partie en vers, qui parut être le fruit de la lecture des meilleurs auteurs. Cet ouvrage, qu'il fit imprimer à Montréal, en Languedoc, traite des signes distinctifs des maladies qui ont le plus de rapports entre elles (Eloy).

VAULPRÉ (Jean-Marie), né à Châtillon-sur-Chalaronne, le 1^{er} novembre 1760, mort à Châtillon, en 1806.

Vaulpré commença ses études à Châtillon, les continua au collège de Thoissey, et les acheva au collège Notre-Dame, à Lyon. Ses études médicales furent commencées à Montpellier, mais il vint les terminer à Paris, où il se fit recevoir docteur, en 1788. Dès le début, il fut entraîné vers les sciences naturelles, et en particulier vers la botanique : aussi, à Paris, s'empressa-t-il de suivre les leçons de De Jussieu, Lamarck et autres. En peu de temps, il prit une place parmi ces savants, et sa réputation devint telle qu'on

lui offrit, en Espagne, une chaire de botanique. Il refusa et se retira dans son pays natal.

Il fut nommé administrateur du département de l'Ain, en mai 1790, et ne cessa d'exercer ces fonctions qu'au moment de la tourmente révolutionnaire en 1792; il courut à ce moment de sérieux dangers, par suite de son opposition aux mesures terroristes.

Le 9 thermidor, ce poste d'administrateur lui fut rendu; mais au 18 brumaire il se retira, ne voulant pas servir le nouveau gouvernement. Depéry raconte que lors du passage de Napoléon à Bourg, en 1804, les notables du département furent réunis, et Vulpré répondit fièrement à l'empereur, qui demandait si la fièvre faisait toujours des victimes dans la Bresse que « la conscription enlevait plus d'hommes à l'agriculture que la fièvre ».

Vulpré a publié un ouvrage assez étendu sur les étangs de la Bresse; il y montre l'utilité de ces réservoirs au point de vue de leur production en poissons ou en légumes. Il s'attache à prouver que ce ne sont pas ces nappes d'eau stagnantes qui sont la cause des fièvres des Dombes et de la Bresse; que bien au contraire, ils évitent une infection plus grande en réunissant en un seul bassin une série de petites mares, de petits réservoirs qui formeraient une série de marais. Plus grand est le bassin, moins insalubres sont les émanations, car les eaux ne croupissent pas.

Vulpré ne raisonnait pas à faux, puisqu'il déterminait déjà à cette époque l'influence de la plus ou moins vaste étendue des marais, de leur plus ou moins de profondeur sur la production de la malaria. La théorie de la transmission de la fièvre par les moustiques n'était pas encore née et prouvée. Mais les marais et surtout les petites mares sont les lieux de naissance des moustiques, en favorisant l'éclosion des larves, et avant les théories modernes, on

devait, sans en connaître la cause, craindre ces eaux stagnantes. L'œuvre du dessèchement des marais des Dombes, en assainissant le pays et supprimant dans une très large mesure la propagation du paludisme, semblait avoir prouvé l'erreur de Vulpré. Mais des documents plus complets, mieux étudiés, des statistiques bien établies ont montré que Vulpré n'était pas loin de la vérité et une loi, nouvellement promulguée, va permettre la remise en eau des étangs primitivement desséchés¹.

PUBL. — Mémoire justificatif pour J.-M. Vulpré, médecin à Clementia, district de Châtillon-sur-Chalaronne (Ain), in-8°, 20 pages. Bourg, 13 thermidor an II.

Réplique de M. Vulpré à la prétendue réponse de Michel Humbert, ci-devant seigneur de Mérillard, ex-agent national pour le district de Châtillon-sur-Chalaronne, in-4°, 37 pages.

Michel Humbert, juge du tribunal du district de Châtillon, séant à Pont-de-Veyle, avait publié une réponse à un mémoire imprimé sous le nom d'Alitophèle.

Cours de culture des étangs de la Bresse ou mémoire sur l'importance et l'utilité de ces étangs, petit in-12. Bourg, 1811. 2^e vol. en 1812; 3^e vol. en 1813, 212 pages.

VAULPRÉ (François-Ernest), né à Châtillon-sur-Chalaronne, le 15 octobre 1813, mort à Bourg, le 5 novembre 1862.

Vulpré était fils d'un juge de paix de Châtillon, et neveu du précédent. De Lyon, où il avait fait ses études scolaires, il alla à Paris, où il fut reçu docteur en 1838, après avoir été attaché aux hôpitaux et hospices comme élève externe.

Il alla tout d'abord se fixer à Ambérieu, mais n'y fit qu'un court séjour, avant de s'établir à Châtillon. Membre du conseil municipal, et de la commission d'hygiène nommée pour l'étude du dessèchement des étangs, Vulpré prit, à l'encontre des idées de son oncle, une part active à l'adop-

1. Voir à ce propos un travail intéressant de statistique du Dr Passerat (*Soc. d'émulation de l'Ain*, 1901).

tion des mesures qu'il croyait propres à amener la salubrité du pays.

En 1849, il quitte Châtillon pour venir exercer à Bourg. Il prit alors une part très active aux travaux de la Société d'émulation de l'Ain, et en remplit longtemps les fonctions de secrétaire. Il faisait partie du Conseil général, du Conseil d'hygiène, était médecin de l'hospice de la Charité, avait une clientèle étendue. Il est mort à Bourg, en 1862, laissant des enfants dont aucun, je crois, n'a suivi la carrière médicale.

PUBL. — Questions sur diverses branches des sciences médicales : 1^o causes de la gangrène... Thèse de Paris, 26 juillet 1838.

Recherches sur les causes d'insalubrité de la Dombes. Soc. d'émulat. de l'Ain, p. 257, 1849.

VAULPRÉ (A.), né à Châtillon-sur-Chalaronne, en 1806, mort à Villefranche.

Frère du précédent, Vaulpré a passé sa thèse à Montpellier, et s'est fixé à Villefranche (Rhône), où il a exercé jusqu'à sa mort.

PUBL. — Essai sur le croup. Thèse de doct. Montpellier, 30 août 1830.

VERMANDOIS (Joseph-Alexis), né à Bourg, le 11 avril 1753, mort à Bourg, le 9 avril 1830.

Vermandois, après avoir suivi les cours de l'École de Montpellier, fut reçu, dans cette ville, maître en chirurgie, à l'âge de vingt-deux ans. Il avait en chirurgie des connaissances qui dépassaient la moyenne, et vint, malgré des propositions avantageuses, s'installer à Bourg, pour y exercer. Il y acquit une réputation méritée; il eut le premier l'idée ingénieuse que Desault contribua à vulgariser plus tard, tout en lui reconnaissant la priorité, d'appliquer l'extension continue au traitement des fractures du col du

fémur. C'est encore, on le sait, le traitement suivi de nos jours.

Il avait étudié ces questions avec une sorte de prédilection, et il publiait en 1801, un travail important sur les affections articulaires de la hanche.

Il était membre des Sociétés de médecine de Montpellier, de Paris, de Lyon, membre fondateur de la Société d'agriculture de l'Ain.

Il est mort à Bourg, en 1830; sa fille épousa le D^r Pacoud, qui fonda avec lui, à Bourg, l'École d'accouchement en 1818.

Il était aussi conseiller municipal de Bourg (1810).

PUBL. — Réflexions sur quelques maladies de l'articulation iléo-fémorale, in-8°. Bourg, 1801.

Observations sur la rétroversion de l'utérus, in-12. Bourg,

VERNEY (Louis-Jean-Élie), né à Bagé-le-Châtel, en 1809, mort à Bagé, en 1867.

Conseiller général de l'Ain, en 1850.

PUBL. — Topographie médicale de Bagé. Thèse de Paris, 26 août 1835.

VEZU (Louis), né à Virieu-le-Grand, vers 1760, mort à Virieu-le-Grand, en 1833.

Reçu maître en chirurgie, au Collège de Belley, le 5 octobre 1786.

VIBERT, né à Pont-de-Vaux, vers 1755, mort à Pont-de-Vaux, en 1820.

Médecin distingué, membre de la Société d'émulation, Vibert partageait son temps entre l'exercice de sa profession, la culture des lettres et des sciences, et la bienfaisance. Il avait publié un certain nombre de travaux sur la vaccine.

VINCENT (Marie-Joseph), né à Saint-Martin-de-Bavel, en 1812, mort à Ceyzerieu, vers 1860.

Interne des hôpitaux de Lyon en 1833, Vincent vint se fixer à Hotonnes.

PUBL. — Recherches sur les concrétions fibrineuses du cœur, Thèse de Paris, 3 juin 1839.

VIOLET (Joseph), né à Saint-Rambert, en 1845, mort à Lyon, en 1899.

Interne des hôpitaux de Lyon, de la promotion de 1869, Violet avait fait ses études à Lyon; il se fixa dans cette ville, après avoir passé sa thèse à Paris.

PUBL. — Étude pratique sur la syphilis infantile. Thèse de Paris, n° 107, 1874.

VITTE (Jules-Joseph), né à Cormoz, en 1836, mort à Saint-Julien-sur-Reyssouze, en 1898.

Élève des collèges de Meximieux et de Belley, Vitte commença ses études médicales à Lyon, et vint les finir à Paris où il passa sa thèse en 1862. L'année suivante il vint se fixer à Saint-Julien-sur-Reyssouze où il devint maire, conseiller d'arrondissement.

PUBL. — Les maladies charbonneuses. Thèse de Paris, 29 novembre 1862.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

LECTURE 10

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon. — Mémoires.

Association générale de prévoyance et secours mutuels des médecins de France, Société locale du département de l'Ain. — Comptes rendus annuels.

Alezais. — Les anciens chirurgiens et barbiers de Marseille, in-8°. Paris, 1601.

Bernier. — Histoire chronologique de la médecine et des médecins. Paris, 1895.

Boudin. — Notice sur Moizin (*Recueil de mém. de médecine militaire*, V, 1850, p. 334).

Bourdon. — Illustres médecins et naturalistes des temps modernes, in-12. Paris, 1844.

Brillat-Savarin. — Physiologie du goût, in-8°. Paris.

Brossard (J.). — Inventaire sommaire des archives hospitalières antérieures à 1790. Bourg-en-Bresse, 1893.

— Description historique et topographique de l'ancienne ville de Bourg. Bourg, 1883.

Cap. — Philibert Commerson, étude biographique, in-8°. Paris, 1861.

Champier. — De medicinæ claris scriptoribus. Lyon, 1506.

Corlieu. — L'ancienne Faculté de médecine de Paris, in-8°. Paris, 1877.

— Le centenaire de la Faculté de médecine.

Dantès (Alfred). — Dictionnaire biographique et bibliographique. Paris, 1875.

Dechambre — (Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales de).

Depéry (abbé). — Biographie des hommes célèbres de l'Ain, in-8°.

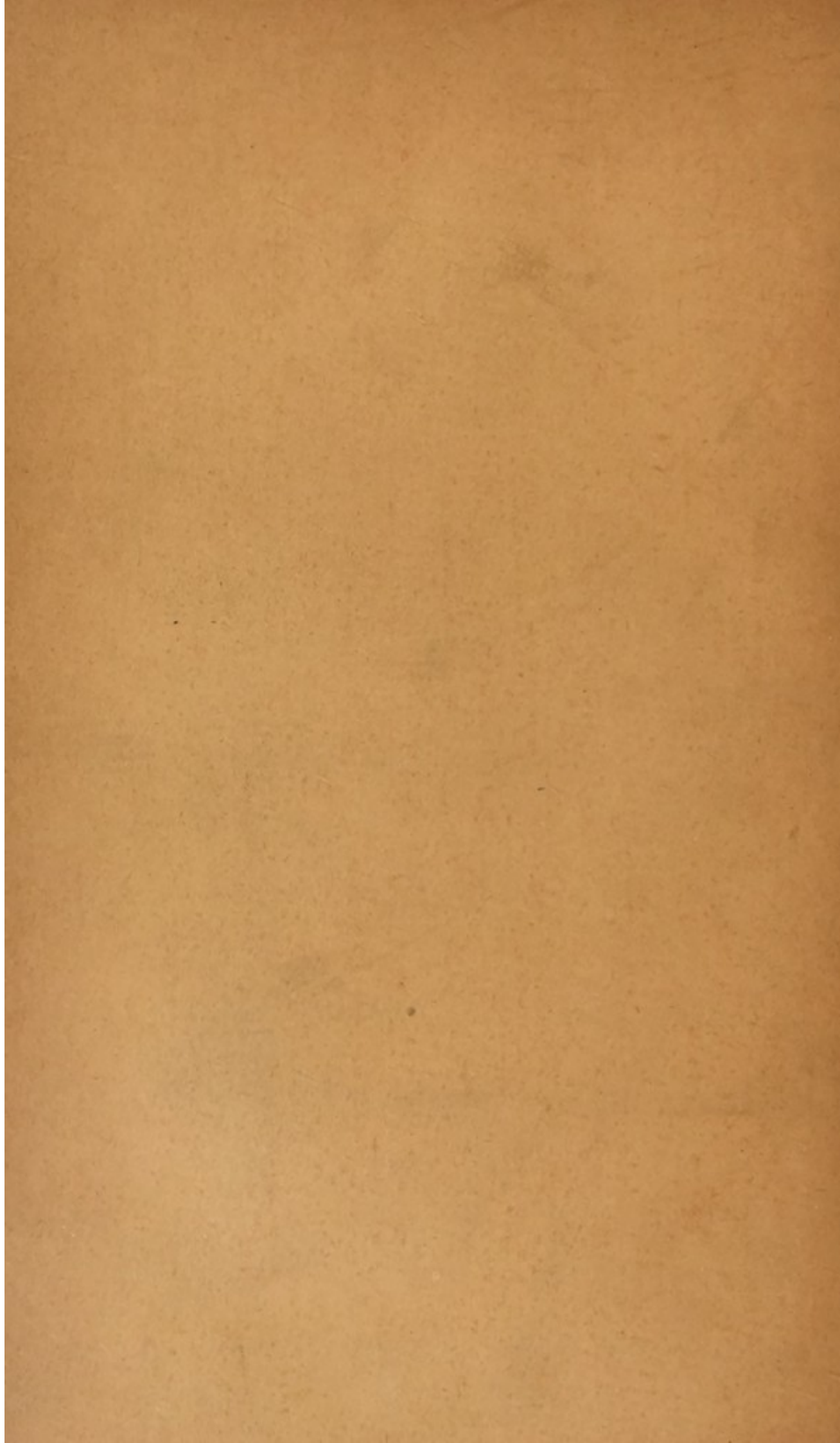
Dezeimeris (Ollivier) et Raige-Delorme. — Dictionnaire historique de la médecine ancienne ou moderne.

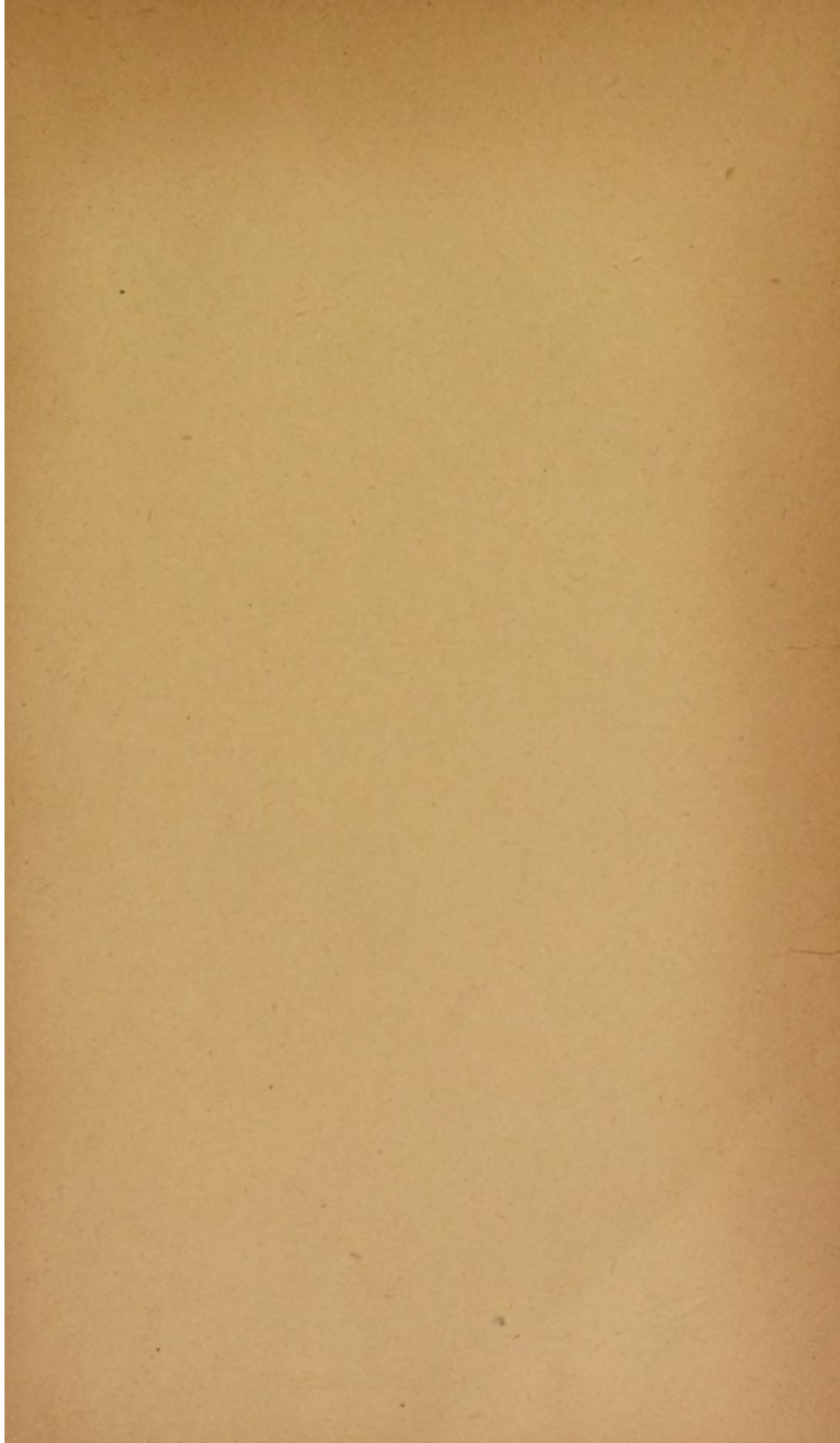
- Diday** (Paul). — Eloges académiques et miscellanées, in-8°. Lyon, 1894.
- Dubois** (d'Amiens). — Eloges lus à l'Académie de médecine, in-8°, 2 vol. Paris.
- Dufay**. — Dictionnaire biographique des personnages notables de l'Ain, in-8°. Bourg, 1882.
- Ebrard**. — Misère et charité dans une petite ville de France, études des institutions philanthropiques de la ville de Bourg. Bourg, 1866.
- Eloy**. — Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne. Mons, 1778.
- Faidherbe**. — Les médecins et chirurgiens de Flandre avant 1789. in-8°, Lille, 1892.
- Feller**. — Dictionnaire historique. Paris, 1818.
- Fiessinger**. — X. Bichat, *La médecine moderne*, 17 août 1898.
- Franklin**. — Vie privée d'autrefois, les médecins. Paris, 1892.
- Guichenon**. — Histoire de la Bresse et du Bugey, in-4°. Lyon, 1650.
- Hanin**. — Dictionnaire biographique des médecins célèbres de tous les temps. Paris, 1811.
- Hazon**. — Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine en l'Université de Paris depuis 1110 jusqu'en 1750, in-4°. Paris, 1778.
- Eloge historique de la Faculté de Paris, in-4°. Paris, 1770.
- Husson**. — Etude sur les hôpitaux, in-4°. Paris, 1862.
- Journal d'agriculture, sciences, lettres et arts**, rédigé par des membres de la Société royale d'émulation de l'Ain.
- La Croix du Maine et Du Verdier**. — Bibliothèque française.
- Larrey**. — Le Plutarque français, 1847.
- La Teyssonnière** (de). — Recherches historiques sur le département de l'Ain, 5 vol. in-8°. Bourg, 1838-1844.
- Lyon médical**. — Collection.
- Lurieu** (Documents rassemblés par de). — Situation administrative et financière des hôpitaux de l'Empire, 2 vol. in-4°. Paris, 1869.
- Manget**. — Bibliotheca medica. Genève, 1731.
- Mollière** (Humbert). — Etude d'histoire médicale. Un précurseur lyonnais des théories microbiennes. J.-B. Goiffon et la nature animée de la peste. Lyon, 1885.
- Montessus** (F.-B. de). — Martyrologe et biographie de Commarçon, in-4°, 130 p. Chalon-sur-Saône, 1889.
- Muteau et Garnier**. — Galerie bourguignonne, in-16, 3 vol. Dijon, 1858.
- Papillon** (Abbé). — Bibliothèque des auteurs de Bourgogne. Dijon, 1742.

- Pauly.** — Bibliographie des sciences médicales. Paris, 1874.
- Peisse.** — La médecine et les médecins, in-8°. Paris, 1857.
— Essai sur le caractère et les écrits des grands médecins de Paris, in-8°. Paris, 1831.
- Pernetti.** — Recherches pour servir à l'histoire de Lyon. Lyon, 1757.
- Petrequin.** — Mélanges de chirurgie ou histoire médico-chirurgicale de l'Hôtel-Dieu de Lyon, in-8°. Paris, 1845.
- Pointe.** — Notice historique sur les médecins du Grand Hôtel-Dieu de Lyon. Lyon, 1826.
- Poncet (de).** — Documents pour servir à l'histoire de la médecine à Lyon, in-4°. Paris, 1883.
- Pouchet (Georges).** — Charles Robin, sa vie et son œuvre, in-8°. Paris, 1887.
- Prévost.** — La Faculté de médecine de Paris, ses chaires, ses annexes et son personnel enseignant, de 1794 à 1900, in-8°. Paris, 1900.
— L'École de santé de Paris (*France médicale*, 25 juin 1901).
- Puech.** — Les médecins d'autrefois à Nîmes, in-8°. Paris, 1879.
- Raynaud.** — Les médecins au temps de Molière. Paris, 1852.
- Robert et Cougny.** — Dictionnaire des parlementaires, in-8°, 5 vol. Paris, 1889.
- Roger (J.).** — Les médecins normands du XII^e au XIX^e siècle (2 vol. in-8°. Paris, 1890 et 1895).
— Les médecins bretons du XVI^e au XX^e siècle, in-8°. Paris, 1900.
- Saucerotte (Constant).** — Les médecins pendant la Révolution, in-18. Paris, 1884.
- Servier.** — Le Val-de-Grâce. Histoire du monastère et de l'hôpital militaire. Paris, 1888.
- Sirand.** — Bibliographie de l'Ain.
- Sue.** — Eloge historique de Bichat, in-12. Paris, an XI.
- Tenot.** — Paris en décembre 1851, in-8°, Paris.
- Thévenet (J.).** — Des pansements et de l'antisepsie dans la chirurgie lyonnaise. Paris, 1893.
- Triaire (Paul).** — Récamier et ses contemporains, étude d'histoire de la médecine aux XVIII^e et XIX^e siècles, in-8°. Paris, 1899.
- Vacquié.** — Biographie des médecins les plus célèbres, anciens et modernes. Paris, 1826.
- Witkowski.** — Accoucheurs et sages-femmes célèbres, esquisses biographiques, in-8°, 390 pages. Paris, sans date.

PARIS. — L. MARETHEUX IMPRIMEUR, 1, RUE CASSETTE.







✓

